

FACÉTIES

RÉVOLUTIONNAIRES.

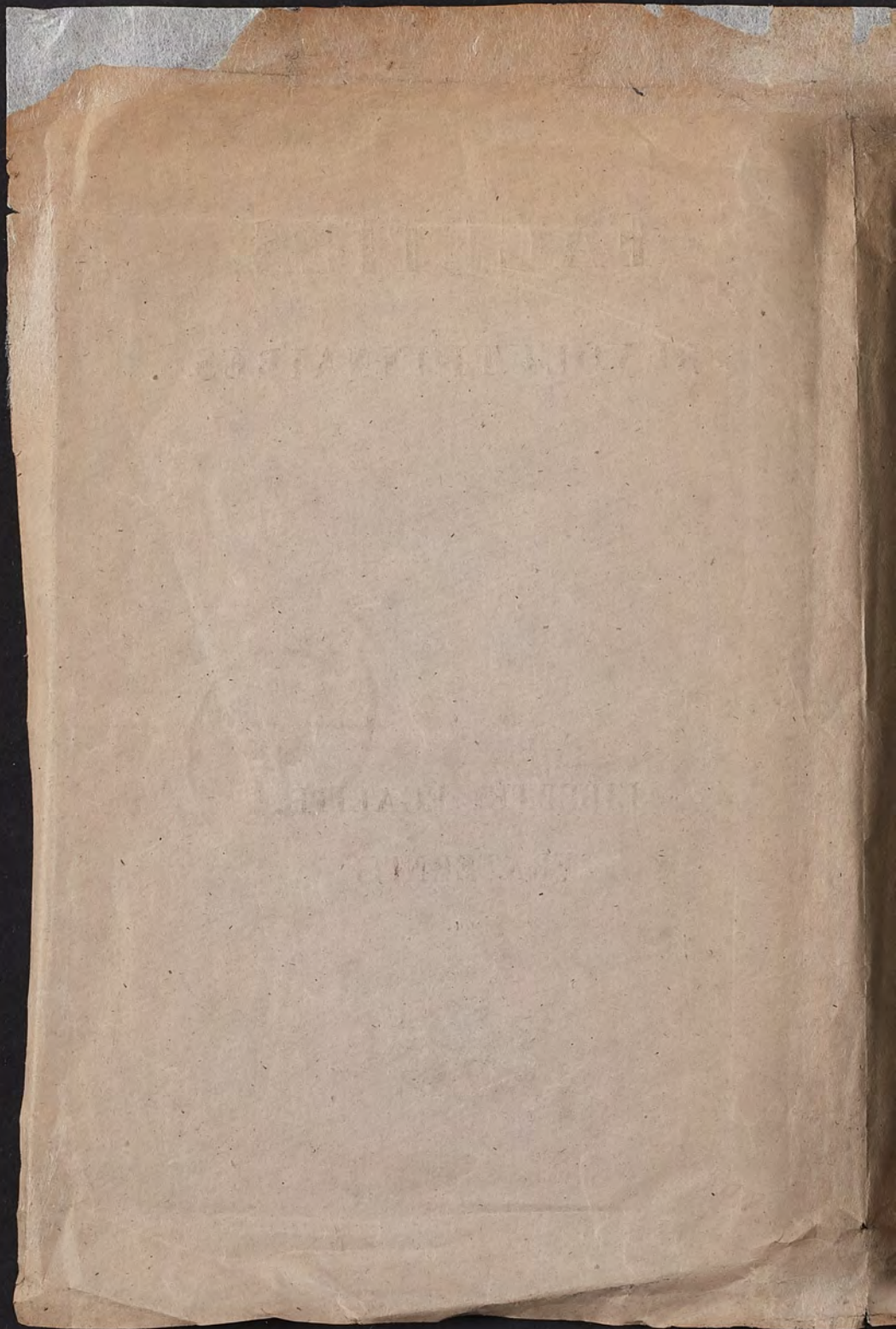


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

ou





vi de c
femr
plais
ce d
tous
de la
droit
douce
conve
jours
incap
Le fi
que l
qu'ell
ni mè
on r
pares
qu'ell
vie domestique et de la société.

Source de ces plaintes.

Sans examiner si tous ces reproches sont bien ou mal fondés, j'observerai que dans les occasions où les femmes ont véritablement quelque tort, si on re-

3
non que leurs panegyristes avoient donnée d'elles. Il n'est donc pas étonnant que l'Europe ait produit dans ces temps plus que dans tout autre des femmes d'un mérite extraordinaire.

Révolution dans l'opinion des hommes

XX INTRODUCTION.

de galanterie qui faisoit considérer les femmes comme des êtres supérieurs aux foibles humains, l'imagination des hommes prit une direction tout à fait opposée. Il recommencèrent à regarder le beau sexe comme des créatures foibles et méprisables, propres tout au plus à les amuser dans leurs heures de loisir ; passant rapidement d'un excès à l'autre, les hommes semblerent refuser aux femmes toute espèce de sentiment estimable et renouant tout à fait à leur société, ils n'en approchèrent plus que pour satisfaire l'impérieuse impression de la nature. En Angleterre durant le règne de Charles second, la licence de sa cour corrompit complètement les mœurs du beau sexe, et les hommes qui avoient coopéré à cette métamorphose accablèrent de mépris les victimes de leur lubricité. Dans ce nouvel état des choses, la mode de célébrer les vertus des femmes fit place à celle de publier et d'exagérer leurs vices. Le comte de Rochester en donna l'exemple, et il fut bientôt suivi

INTRODUCTION

Quoique l'objet dont les hommes s'occupent le plus généralement dans ce monde, soit le beau sexe pour lequel la nature a imprimé dans leur cœur une vive inclination, l'amour d'eux mêmes l'a toujours emporté si complètement sur toute autre considération, qu'ils n'ont jamais daigné ni dans aucun temps ni dans aucun pays s'occuper du bonheur ou des intérêts d'un sexe séduisant auquel ils n'ont jamais cessé de prodiguer des hommages et des adorations. Partout les grâces et la beauté ont enlevé un tribut général d'admiration, et cependant le sexe intéressant qui les possède a été presque universellement la victime de l'injustice des hommes et de leur tyrannie.

Plaintes contre les femmes.

Presque tous les hommes se plaignent continuellement des femmes, mais on ne trouve bien peu qui s'occupent sérieusement de faire cesser la vérité.

LA CHRONIQUE
SCANDALEUSE
OU
MEMOIRES

*Pour servir à l'Histoire de la Génération
présente, contenant les anecdotes &
les pieces fugitives les plus piquantes que
l'Histoire secrete des Sociétés a offertes
pendant ces dernieres années.*

Ridebis & licet rideas.

Quatrième Edition revue & corrigée.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Dans un coin d'où l'on voit tout.

M. DCC. XCI.



THE
MEMORIAL

OF

THE
MEMORIAL

OF

THE

MEMORIAL

OF

THE

MEMORIAL

OF

THE

MEMORIAL

OF

THE

MEMORIAL

OF

THE

at our new route

about the route

A V I S.

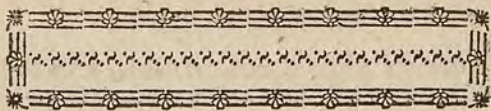
De la troisieme Edition.

La CHRONIQUE SCANDALEUSE
des années qui viennent de s'écouler suffiroit pour remplir de nombreux volumes. Celui-ci contient seulement quelques traits épars, des anecdotes peu connues.

Nous nous réservons d'offrir séparément de plus grands tableaux, tels que : l'Histoire de la fameuse affaire du collier si féconde en anecdotes & en singularités, qui vient de se terminer par la révocation de l'exil de M. le Cardinal de ROHAN, & l'enlèvement de Mad. de la MOTTE qui a disparu sans doute pour jamais; --- celle des prestiges de CAGLIOSTRO, dont l'évasion avec les diamans de sa femme, équivaut à une confession générale au lit de la mort; - - la découverte merveilleuse du Docteur MESMER & le savant usage qu'il en a fait, bien propre à en manifester le prix; enfin les prodiges du Magnétisme, du Martinis-

me , du Somnambulisme , que le plai-
sant des détails sauvera peut-être un
jour de l'oubli auquel ils ne tarderont
pas à être condamnés , comme l'ont été
les évocations de SCHROEPFER , les
convulsions des Jansenistes , les esca-
motages de Comus & de Jonas , les
secrets du petit Albert & les imagina-
tions de M. OUFFLE.





L A

CHRONIQUE SCANDALEUSE.

L'Agiotage s'est créé à Paris un peuple qui habite alternativement le Palais royal & la Bourse: c'est dans ces deux latitudes qu'il se livre journellement des combats funestes d'adresse, de ruse & de finesse entre les joueurs à la hausse & les joueurs à la baisse. Ce genre d'escrime a eu dans ses commencemens des brillans succès qu'il a appelé peu-à-peu des combattans de toutes les provinces du royaume, au grand détriment du commerce & des manufactures. Le gouvernement a cru devoir mettre un frein à cette fureur de jeu, en proscrivant les marchés à terme qui la favorisoient beaucoup, & dans la dernière mêlée qui a été fort chaude, l'abolition de certains de ces marchés prononcée par la commission chargée de surveiller l'agiotage, a laissé sur la place plusieurs blessés qui ne s'en releveront pas, & qui serviront d'exemple pour écarter de nouveaux adeptes. Ces victimes d'une fausse spéculation ont été obligées de se soustraire par la fuite à un embarras funeste. Les spectateurs indifférens de cette agitation, en voyant s'élever rapidement de grandes

fortunes grossies encore parla voix publique, en concluoient naturellement que de pareilles fortunes devoient être faites aux dépens de quelqu'un dans un genre de commerce qui ne connoit aucune sorte de reproduction, & le tems a prouvé la justesse de ces calculs. Comme tout nouveau peuple, tout nouveau corps, toute nouvelle jurande est dans l'usage de se créer une langue technique, les joueurs ont suivi cet usage : par exemple, celui qui ne paie pas ses engagements, dit qu'il a *médusé* son adversaire; l'inaction de celui qui est blessé & hors de combat s'appelle *dormir*; l'effort qu'on resserre pour le faire hausser est *comprimé* &c.

Mad. M***. femme d'un ancien subdélégué de l'Intendance de M..., étant revenue ici pour profiter de la faveur dont le Contrôleur-général l'honore, se trouvoit dernièrement au spectacle fort offensée de ce que l'on ne s'empressoit point de lui offrir une place plus commode. Elle avoit surtout en vue celle qu'occupoit un homme d'un certain âge. ... Il me la céderoit sûrement, disoit-elle, s'il savoit à quel point je suis protégée par le Ministre des finances. Ce propos fut entendu de celui qu'il regardoit ! *Point du tout, Mad., n'y comptez pas; je souhaite seulement pour vous que*

*votre protecteur garde aussi bien sa place
que je saurai garder la mienne.*

La Hollande obtint de la France , dans la dernière guerre , trois légions qui se rassemblèrent en 1783 , aux îles de R. & d'O. , pour passer dans l'Inde. Il y avoit dans celle de W. un Officier nommé *Luz....* , que l'on peut citer comme de la plus belle figure. Cette légion avoit son quartier dans l'île d'O. , & ses Officiers y étoient reçus partout avec beaucoup de politesse & d'affabilité. La Baronne de B. , jeune veuve de 23 ans , peu avantagée du côté de la figure , mais vive , aimable , enjouée , généreuse & jouissant de 25,000 liv. de rentes , ne tarda pas à prendre du goût pour M. *Luz.....* qui , de son côté , s'annonça comme désirant de lui plaire ; mais la Baronne étoit trop sage pour songer à posséder son amant aux dépens de ses mœurs , & trop contrariée par les circonstances pour parvenir à en faire son mari.

Comme le Baron pouvoit en mourant disposer de l'usufruit de ses biens jusqu'à la majorité de ses enfans qui étoient alors fort jeunes , il l'avoit laissé à sa veuve , mais à condition qu'elle ne se remarieroit pas. Convolant à de secondes noces , il falloit se séparer de ses enfans qu'elle aimoit tendrement , rester

bornée à son douaire & à ses propres, montant ensemble à 6 ou 7,000 liv. de rentes, & quitter une habitation charmante dont elle faisoit si bien les honneurs. En ce cas, elle craignoit de n'avoir pas assez de fortune pour rendre heureux l'ami qu'elle vouloit unir à son sort. Ces réflexions l'occupaient sans cesse & portèrent un trouble remarquable dans son ame, lorsqu'il fut question du prochain embarquement de la légion. Bonne mere, amie sincere, femme prévoyante, elle avoit à combattre tour à tour ses sentimens l'un par l'autre. Des amis lui proposerent un expédient pour les concilier ; celui d'un mariage secret ! elle le rejetta, craignant de porter atteinte à sa réputation. Elle étoit si délicate sur ce point que, quelque tems auparavant, soupçonnant le Lieutenant Colonel de *M.*, d'avoir tenu quelques propos légers sur son compte, elle le pria de passer dans son cabinet, & commença l'explication, en chargeant deux pistolets en sa présence. Une tête si vive, une ame si franche, un cœur si noble, n'en étoient que plus exposés à l'effet des passions : aussi en fut-elle la funeste victime.

Déjà le vaisseau qui devoit transporter la légion de *W.* étoit mouillé devant l'île & à la vue du château de la Baronne. Bientôt le premier signal du départ est

donné. Dans douze heures il faut se résoudre à perdre ou sa fortune ou l'objet de sa tendresse. Cette femme trop sensible prend enfin son parti ; elle vole au rivage ; le vaisseau désaffourché commençoit à larguer ses voiles ; elle appelle la chaloupe & demande M. Luz Il obtient la permission de descendre à terre pour deux heures. Elle l'emmene chez elle & y retombe encore dans sa perplexité. Enfin un coup de canon se fait entendre ; c'est le dernier signal du départ. Pour cette fois elle se décide à retenir son amant. L'amour triomphe, mais l'hymen va éprouver une foule d'obstacles imprévus & insurmontables. Les inconvéniens les plus fâcheux se multiplient sous les pas de ce couple intéressant. L'officier en abandonnant son emploi, non seulement l'avoit perdu de droit, mais il occasionnoit encore une perte de cent louis à la compagnie des Indes, qui les avoit payés d'avance pour son passage, son absence apportoit un dérangement considérable dans l'ordre & dans la discipline de l'embarquement ; raisons pour lesquelles il ne put jamais obtenir son remplacement, lorsqu'il n'y eut plus d'espérance de voir réussir son mariage.

Alors la Baronne cruellement affligée d'avoir fait perdre son état à celui même qu'elle vouloit combler de son amour

& de ses bienfaits, employa tous les moyens qu'elle put imaginer pour faire rétablir M. Luz..... dans son emploi qu'il lui avoit sacrifié. On eut quelque espérance de réussir, parce qu'il restoit encore un dernier transport de la légion à envoyer dans l'inde, & qu'on offroit de restituer la perte de frais du précédent passage. Mais l'administration hollandaise se montra inexorable, & le dernier embarquement étoit au moment de partir sans emmener son amant & sans qu'elle pût l'épouser. La Baronne en prit un si grand chagrin que sa délicatesse ne put soutenir les secousses violentes qu'elle éprouvoit. Cependant elle eut encore le courage de faire les honneurs de sa maison, en donnant à souper aux officiers de la légion & aux autres qui devoient s'embarquer avec eux. Le lendemain elle pria M. Luz..... de passer dans son cabinet, elle lui remit une somme assez considérable en or, le forçant de l'accepter comme la seule indemnité qu'elle pût lui donner du tort qu'elle lui avoit fait, & prit congé de lui, en lui disant qu'elle ne se trouvoit pas bien. Dans la nuit même elle mourut dans un état de suffocation, occasionné par la trop vive agitation de son ame. Victime respectable de l'amour & de la vertu, elle a été regrettée de toutes les personnes qui l'ont connue.

L'un de nos plus aimables courtisans, également bien venu au Parnasse, à Cithère & à Versailles, se vengea un jour par une épigramme sanglante, de l'infidélité d'une belle Marquise. Cette petite piece parvint à sa destination après avoir passé dans vingt cercles. La Marquise écrit sur le champ au Chevalier, pour lui demander pardon de ses torts, le supplier de détruire toutes les traces de sa vengeance & l'engager à venir chez elle à une heure indiquée, pour sceller une réconciliation sincere. Le Chevalier connoissoit trop bien les femmes pour aller sans défiance au rendez vous. Il se munit de pistolets. A peine avoit-on fait les premieres explications que quatre grands drôles arrivent, le saisissent, l'étendent sur le lit, le déshabillent autant qu'il étoit nécessaire pour exécuter leur dessein, & lui administrent en cadence chacun cinquante coups de verges sous le commandement de Madame. La cérémonie finie, le Chevalier se relève froidement, se rajuste, &, s'adressant aux spadassins que la vue de ses pistolets fait trembler: vous n'avez pas fini votre besogne, leur dit-il; Madame doit être satisfaite, mon tour est venu, je vous brûle la cervelle à tous les quatre, si vous ne lui rendez à l'instant ce que je viens de recevoir..... Cet ordre étoit donné avec trop de fermeté, & M.

de B. l'accompagnoit de manieres trop engageantes pour qu'on tardât à lui obéir. Les pleurs de la belle dame n'empêcherent pas que le satin de sa peau ne fût déchiré sans pitié. Mais ce ne fut pas tout: M. de B. voulut que les exécuteurs de ces actes de vengeance se fissent subir mutuellement une semblable punition, puis, voulant se retirer: --- Adieu, Madame, que rien ne vous empêche de publier cette plaisante aventure; je serai le premier à en régaler les oisifs..... On prétend que la Marquise courut après lui, se mit à ses genoux & le conjura tellement de lui garder le secret qu'il soupa chez elle le même soir pour démentir les indiscretions. On ajoute même que, la recette opérant, la scene se termina plus gaîment qu'elle n'avoit commencé.

Il y a eu, ce printems, une brillante partie de vingt-deux Cabriolets au Bois de Boulogne. Chaque Dame avoit tiré au sort le cavalier qu'elle devoit conduire en voiture. Quand toute la compagnie fat en route, on vit paroître à la file un Cabriolet dans lequel étoit un chirurgien en habit noir, en perruque à trois marteaux, suivant le costume de ces Messieurs, occupé à faire de la charpie. Il déclara être envoyé par le Gouvernement pour panser les

meurtrissures que des culbutes pourroient occasionner. Cette plaisanterie réussit infiniment, & comme le prétendu chirurgien étoit un homme de beaucoup d'esprit & fort gai; il amusa toute la compagnie pendant le voyage. On devoit se rendre chez Mad. de *Boufflers*, mais on préféra de dîner sur l'herbe à Bagatelle. La prévoyance des jeunes cavaliers qui avoient fait les préparatifs du dîner, ne s'étoit pas étendue jusqu'aux couverts & aux verres qui manquoient; le repas n'en fut pas moins joyeux. Ensuite on se rendit à S. Cloud, & enfin on revint aux flambeaux sans mésaventure à Paris.

Un Procureur nommé *Saincay*, étoit allé avec plusieurs Jurés experts des bâtimens & M^{re} *Gaudin*, Avocat, pour arranger en Bretagne une affaire de conséquence. L'Avocat & le Procureur se sentirent probablement la conscience fort chargée dans cette affaire. Avant d'arriver au lieu de leur destination, ils s'arrêtèrent à un village nommé Brevet; là ils prirent ensemble la résolution de ne point attendre le rapport des experts, & d'aller exercer leur profession dans l'autre monde. Le Procureur s'est empoisonné, & l'Avocat s'est coupé la gorge avec un rasoir.

La découverte de deux faux-monnoyeurs qu'on a pendus, ces jours derniers, a quelque chose de bien fatal. C'étoit l'homme & la femme. Ils envoyent un matin leur enfant de 7 à 8 ans, chercher quelque drogue chez l'épicier, & lui donnent un écu de 6 liv. à changer. L'épicier, le trouvant suspect, le refuse, & dit à l'enfant que son écu ne vaut rien : *Il doit pourtant être bon, M., car c'est mon pere qui l'a fait.* Sur cette innocente & naïve déclaration, on suit l'enfant, on surprend ses pere & mere & finalement on les pend.

Une ingenuité moins funeste & non moins enfantine est celle de cette jeune personne qui, voyant toujours affiché *Guillaume Tell*, demanda si l'on sauroit bientôt son nom.

Un auteur très estimable (M. Mercier) a dit que pour trouver plus sûrement à Paris le véritable amour, la bonne foi & l'honnêteté, il faudroit les chercher parmi les femmes de la bourgeoisie. Un fait récent peut appuyer cette opinion. La fille d'une lingere peu riche, aimoit tendrement un jeune homme né sans fortune. Elle avoit un parein fort à son aise, qui lui faisoit beaucoup de cadeaux, & elle les employoit à adoucir le sort de son amant. Celui-ci est tombé

malade, & la misere l'a forcé à aller à l'Hôtel-Dieu où il est mort. La jeune personne désespérée & de l'avoir perdu & de n'avoir pu lui donner des secours qu'il'eussent peut être conservé, est tombée dans un état de langueur qui l'a enlevée au bout de trois mois.

Une des sentences les plus définitives & les plus plaisantes que le public ait rendues contre un auteur, est celle que vient de subir M. *Desfaucherets*, auteur de la très jolie comédie du *Mariage secret*, aux françois, & malheureusement aussi de l'espece de farce de *Colombine Commissaire*, aux Italiens. Dans une scene de cette piece, où l'on jette des meubles par une fenêtre, un malin du parterre a crié *l'auteur*, & la piece a été sacrifiée au bon mot.

Un musicien de Versailles s'est imaginé de graver d'après nature des portraits de profil avec une espece de *pan-tometre* dans le genre de celui que M. l'Abbé de *Lucelet* a inventé. Ces petits portraits, qui sont assez ressemblans, lui ont fait naître l'idée de présenter au Ministre de la Guerre un projet assez plaisant. Ce seroit de graver ainsi tous les soldats des régimens de France, opération très peu coûteuse, très prompte & propre à rendre d'un usage plus sûr le signalement des déserteurs.

M. le Comte D***, Ministre dans une Cour étrangere, homme d'esprit, cultivant les lettres, & ayant, à l'âge de 30 ans, toutes les connoissances qui ne s'acquierent ordinairement que par l'expérience & une longue habitude des affaires, se trouvoit dans une société où l'on parloit des différens gouvernemens. Il dit son avis, & le motiva avec tant de sagesse & de justesse qu'on avoua qu'il étoit fait pour être premier Ministre. Il s'en défendit modestement en assurant qu'il étoit trop jeune encore pour ambitionner un poste aussi important. Quelqu'un lui riposta par cet in-promptu :

La vertu, les talens, dans les ames bien nées,
N'ont pas toujours besoin du nombre des années.
L'Anglois à cet égard nous donne une leçon;
Pitt a moins de trente ans, il gouverne Albion:
Pour bien servir l'Etat faut-il que l'on radote
Et de vieux préjugés n'avoir que la marotte?....

Le Comte D*** est descendant de l'un des plus grands Ministres qu'ait eus la France.

Un artiste vient de s'empoisonner avec de l'eau forte. C'est encore une triste victime de l'amour. La cause de ce suicide est assez singuliere. Ce jeune homme aimoit une demoiselle honnête, qui prenoit soin de son ménage, & qui malheureusement est un peu jalouse; quoi-
que

que passionnément amoureux de sa maîtresse, il se laissoit quelquefois entraîner par les passions impérieuses de son âge, & dans la crainte qu'on ne s'aperçût de ses petites infidélités momentanées, il ne voulut point qu'elle se mêlât de son linge; nouveau motif pour réveiller la jalousie de sa maîtresse; disputes, reproches, querelle, rupture; le jeune homme voulut en vain se réconcilier, & dans son désespoir écrivit une lettre pour se plaindre de son ingrate, puis avala le fatal breuvage qui termina ses jours le lendemain, malgré tous les secours de l'art.

Un Anglois a perdu à l'opéra dernièrement une singulière gageure; il étoit toujours au balcon des habits superbes qu'il varioit sans cesse. Un Baron Flamand que le hazard plaçoit souvent près de lui, s'impatienta un jour des éloges que l'on donnoit au luxe de l'Anglois. Demain, dit-il à un ami, vous me verrez bien plus magnifique que lui. *Rosbif* qui l'entendit promit de le surpasser malgré ses efforts. On se défia, on se piqua, ou paria mille louis. Il fut convenu seulement qu'on n'emploieroit ni diamans ni pierres précieuses. Le lendemain on attendoit avec une impatience indicible l'heure du spectacle. *Rosbif* parut avec un habit d'une magnificence

dont on n'avoit pas eu d'idée. Le Flamand arrive ensuite avec un habit de ratine brune d'un simple désolant. -- Va donc t'habiller, lui crient ses amis! --- Je le suis, Messieurs.... As-tu perdu la tête? Paye, malheureux, & cache toi. --- Non, Messieurs, rassurez vous; je n'ai rien perdu. J'apperçois *Donjeux* & le *Brun* (fameux marchands de tableaux); faites les appeler..... Ils viennent, mon Flamand se déboutonne & leur fait examiner la doublure de son habit. C'étoit un *Rubens* de la plus grande beauté..... Quoi de plus magnifique qu'un habit qui porte un pareil chef-d'œuvre pour doublure! L'Anglois paye, & le Flamand a de son côté l'argent & les rieurs. L'argent n'est rien, si l'esprit ne le fait valoir.

Un ancien danseur de l'Opéra, nommé *Hennequin*, a fait la folie de se jeter par la fenêtre d'un troisième étage, de désespoir d'avoir été trompé par une Prêtresse du théâtre lyrique. Ce n'est pas pardonnable à un homme qui devoit connoître les *us & coutumes* de l'Opéra.

Il y eut la semaine dernière, une dispute assez plaisante au *Camp des Tartares*. Le bourreau avoit accosté une de ces beautés ambulantes qui attirent le soir

au Palais-Royal tous les amateurs de ce genre. Une autre qui le reconnut en avertit sa camarade. Celle-ci tourne le dos au galant & lui dit avec dignité, qu'une femme comme elle ne pouvoit pas décemment montrer de la familiarité avec lui. Le bourreau, autant piqué d'avoir été reconnu que du propos de la Princesse, lui répond : *Prens garde de tomber dans mes mains, tu t'en souviendras ! --- Et toi... réplique l'impure, si le hasard t'amene jamais dans mes bras, je t'en ferai bien repentir !*

Un duel assez singulier a eu lieu il y a quelque tems à Belleville entre deux jeunes gens que leur état semble éloigner du maniement des armes. L'amour qui perdit *Troie* occasionna encore cette querelle-ci. L'un des deux amoureux fut vexé avec intention par l'autre en présence de leur maitresse. L'insulte fut bien décidée. Il fallut se battre, & Belleville fut le lieu assigné aux champions & aux témoins. L'offensé s'y rendoit seul lorsqu'il rencontra sur la route un chirurgien qui l'accosta & lui dit qu'il étoit appelé pour une affaire où il y auroit du sang répandu, parceque l'un des combattans qu'il connoissoit étoit très fort à l'épée. Cette fausse confiance engagea le voyageur à proposer en arrivant à Belleville un combat au pistolet.

On en demeura d'accord, & les témoins voulurent charger les armes. On en donna le choix à l'offensé. Il se présenta de bonne grace, fit feu le premier, comme de raison, & manqua son adversaire. Il reçut ensuite son coup & fut manqué de même. Les témoins lui demandèrent s'il étoit satisfait, & sur la réponse positive on fit embrasser les combattans. Enfin l'offensé donna à déjeuner à toute la compagnie, on but à la bravoure, il avoua qu'il avoit entendu siffler les balles à son oreille, & chacun se retira fort gai, mais la perfide vérité éclata au retour, & un des assistans conta que les pistolets n'avoient été chargés qu'à poudre. L'indiscret qui avoit divulgué ce secret en fut repris assez vivement pour qu'il s'ensuivit une querelle l'épée à la main, dans laquelle il fut grièvement blessé.

Voici une anecdote qui peint bien le génie de la nation Angloise. Elle est relative à la dernière guerre d'Amérique. Une société de partisans des Américains s'étoit formée à Londres & leur envoyoit des fonds en Amérique. Un d'eux écrivit un jour au trésorier de cette société :
 „ Monlieur, j'ai payé la semaine dernière à un collecteur 172 liv. sterl. 12 s. 6 d. Je sais bien que cet argent sera employé suivant l'usage à payer des

„ pensions à quelques membres corrom-
 „ pus du Parlement, pour les engager
 „ à voter contre la liberté des Amé-
 „ ricains. Je vous envoie maintenant 343
 „ l. 5 s., & chaque fois que je serai
 „ réduit à contribuer de ma bourse à
 „ l'exécution des projets injustes de
 „ l'administration, je vous ferai passer
 „ le double de la somme que j'aurai
 „ payée, afin que vous puissiez l'em-
 „ ployer à leur défense. „ Cette let-
 tre fut insérée dans les papiers publics.

Le S. Moreau, un des seconds chan-
 teurs de l'Opéra, qui, pendant le voya-
 ge de Fontainebleau, a suppléé avec
 beaucoup d'intelligence les sujets ma-
 lades ou absens pour le service de la
 Cour, doubloit le S. Cheron dans le rôle
 d'*Issinor*, de l'opéra de *Dardanus*. Il
 fut mal accueilli du public qui siffla a-
 vec beaucoup d'humeur. Le forcier en
 sous ordre fut tellement déconcerté de
 ce traitement qu'il manqua de se trou-
 ver mal; mais ayant repris courage, il
 n'écoula que son indignation, & s'avan-
 çant sur le bord de la scène, il adressa
 ces reproches au parterre, avec le ton
 le plus pathétique: *Ingrats, il y a trois*
mois que je m'efforce de vous plaire, & que
je joue tous les rôles, pour que vos plaisirs
ne soient pas interrompus, & vous me trai-
tez avec cette rigueur, parce que je n'ai pas

une aussi belle voix que mon camarade ! je fais que je me perds , mais je préfère tout à la douleur d'être exposé à des procédés aussi durs & aussi humilians. Il se retiroit après cette apostrophe , mais le S. Lainez , qui étoit en scène avec lui , le saisit dans ses bras & le retint. Le public passa tout à-coup d'un sentiment à l'autre , & prodigua les plus vifs applaudissemens à celui qu'il venoit de siffler impitoyablement.

Un de nos Marquis sautant de la fenêtre d'un appartement du Château de Versailles , a été arrêté , l'une des nuits dernières , par la sentinelle qui le prit pour un voleur. Le jeune Seigneur eut beau protester le contraire , & affirmer *qu'il n'avoit pris que ce qu'on lui avoit permis de prendre sans l'emporter* , il a été gardé par l'impitoyable suisse jusqu'au moment où l'on a relevé celui-ci de son poste. Conduit au corps de garde , il lui a fallu décliner son nom & ses qualités , & fabriquer une historiette qui donne lieu à maint commentaire.

Plusieurs pieces de porcelaine ont disparu , lors de l'exposition qui a été faite à Versailles , au jour de l'an 1786 , des nouvelles productions de la manufacture de Sevre. Une dame entr'autres en mit une dans sa poche , tandis que le com-

mis tournoit la tête. Celui-ci la soupçonnant, lui dit, en lui présentant un petit écu : *Pardon, Madame, je m'étois trompé, la tasse que je viens de vous vendre, n'est que de 21 liv., je dois vous rendre cette piece sur un louis....* La Dame déconcertée de la finesse & de la présence d'esprit du marchand, s'empressa de le satisfaire.

On a déjà remarqué depuis longtems que la Bastille & Bicêtre même semblent n'avoir fait qu'accroître la fureur de libelliser. Chaque instant voit éclore de nouveaux pamphlets contre les gens en place. Voici la plaisanterie du jour.

„ J'étois au Restaurateur du palais-royal. J'écoutois deux hommes qui s'entretenoient à une table reculée. --- Que pensez-vous des opérations du Fisc, demanda l'un à son ami ? n'est-il pas bien étonnant qu'un homme comme M. de C... qui pompe la substance de la nation sans enrichir le Roi, se maintienne si longtems en place ? Il est impossible que son regne se prolonge davantage, & je parie qu'avant six mois nous le verrons détrôner par M. Foulon. --- Je ne me permettrai pas, répondit l'autre, de scruter la conduite du chef de la finance, mais à coup sûr si nous sommes témoins de sa disgrâce, ce ne sera pas M. Foulon qui lui succédera. --- Et pour-

quoi donc cela ? --- Par une raison toute simple ; par la règle de l'intermittence. --- La règle de l'intermittence ? daignez m'expliquer ce que cela signifie. --- je vous rendrai la chose sensible en vous faisant passer en revue une série de neuf à dix contrôleurs généraux. Je commencerai par l'Averdy qui a précédé Mainon d'Invaux, honnête homme ; à celui-ci a succédé l'épouvantable abbé Terrai qui a cédé sa place à un sage & à un ami des hommes, à M. Turgot ; M. de Clugny s'est emparé du contrôle après lui. Sa mort a laissé le champ libre à M. Necker qui a occupé trop peu de tems un poste qu'il rendoit respectable par son excellent génie d'administration & ses vues bienfaisantes. C'étoit le tour de M. Joli de Fleury. Ensuite le tour d'un honnête homme : M. d'Ormesson parut, & enfin l'intermittence toujours immuable dans sa marche a placé M. de Calonne à la tête de l'impôt. Or vous voyez clairement qu'il est impossible que M. Foulon ait le droit de le remplacer. Le calcul est non seulement curieux, mais il offre un résultat consolant pour l'humanité. Tout n'est pas désespéré quand la vertu & le vice gouvernent alternativement.,,

On écrit de S. Quentin une anecdote assez singulière. Deux Anglois arrivés dans

dans cette ville, après y avoir resté quelque tems, emprunterent mille écus sur des lettres de change qu'ils donnerent sur *Londres*; le prêteur leur demanda de se faire connoître & ils indiquèrent l'Ambassadeur de leur nation à Paris, L'Ambassadeur répondit qu'il ne les connoissoit pas. Cependant ils partirent, & leurs lettres de change revinrent protestées de *Londres*. On se moqua du prêteur trop facile, & quelqu'un paria 50 louis contre lui qu'il ne seroit jamais remboursé. Le pari fut accepté & les deux parties consignerent chacune leur mise. Dans ces entrefaites un incendie aux environs de S. Quentin ruina un petit village. Les parieurs destinerent le gain à secourir les infortunés qui avoient été brûlés, & on leur envoya 50 louis. Le même jour le prêteur reçut de *Londres* le remboursement de ses mille écus, & fut ainsi doublement satisfait d'avoir fait deux bonnes actions.

On s'occupe beaucoup de l'affaire d'un Oratorien nommé *Brun*. Il a été renvoyé de sa congrégation pour désobéissance, & pour avoir publié un ouvrage bizarre intitulé: *le Triomphe du nouveau monde*. Il a attaqué le Général au châtelet sur ce renvoi, & l'affaire est en instance. Il prétend avoir été volé d'une somme de 17,000 liv. Le Général,

dans le Mémoire qu'il vient de publier en réponse à celui de *M. Brun*, détruit cette calomnie, & fait connoître le singulier ouvrage de son adversaire. On y trouve le projet d'un Concile général pour faire tomber d'accord tous les Chrétiens sur tous les articles de la croyance actuelle. Passant ensuite à un autre système d'éducation, *M. Brun* permet à toute personne nubile de se marier par simple contrat civil, & veut que le Curé soit seulement tenu de donner un certificat de mariage. Il va plus loin; il n'abandonne pas les époux, & veut que les faveurs conjugales ne soient de part & d'autre un devoir tout au plus qu'une fois la semaine.

Quelques jours avant la revue des Carabiniers, un officier de ce régiment fut rencontré par un cavalier de maréchaussée qui lui annonça qu'il avoit servi dans ce corps, qu'il avoit fait prisonnier & présenté lui-même le Général *Ligonier* à Louis XV. -- Vous avez sans doute reçu une récompense, lui dit l'officier. -- Le feu Roi daigna m'accorder une pension, mais elle ne m'a été payée que la première année... L'officier engagea le cavalier à rentrer dans les carabiniers, & lui promit qu'à la prochaine revue, il le feroit remarquer à *Monsieur*. Il tint parole. Le Roi à qui

il avoit été rendu compte de la belle action de cet homme & du désintéressement avec lequel il avoit résisté aux offres du Général *Ligonier*, le fit appeler, & lui dit avec bonté : *Je ne vous assignerai point une pension, comme mon Prédécesseur ; mais je vous fais Lieutenant.* Puis se tournant vers la personne chargée de l'argent, pour les bienfaits que S. M. se plaît à répandre sur son passage : *Donnez*, lui dit le Monarque, *tant que votre main pourra contenir de louis ; avec un aussi brave homme on ne doit point compter.* La Reine à laquelle le nouveau Lieutenant a été présenté, a joint ses bienfaits à ceux du Roi, ainsi que Monsieur & Mgr. comte d'Artois.

Nos dévots racontent une aventure si extraordinaire, qu'il est permis de s'en amuser, comme d'un conte fait à plaisir. Ils assurent qu'une parente de M. Pitt, Ministre de la Grande-Bretagne, rêva un jour qu'elle visitoit un couvent en France, & qu'en parcourant les cellules que l'Abbesse lui montrait avec complaisance, elle en vit une qui n'étoit point occupée, & crut entendre une voix qui lui dit : *C'est ici que tu dois finir tes jours.* Ils ajoutent que Mlle Pitt eut quelque tems après l'occasion de venir en France, & qu'arrivée à Abbeville, elle fit arrêter sa voiture à

la porte d'un couvent qui lui parut ressembler à celui qu'elle avoit vu en songe. Elle y entra; son rêve se réalisa dans tous les points; une voix secrete lui dit les mêmes paroles qui l'avoient frappée pendant son sommeil; elle supplia l'Abbesse de la garder, promit d'abjurer sa religion; la grace opere, & voilà Mlle *Pitt* cloîtrée. Ce petit conte fait pendant avec la prétendue conversion du Roi d'Angleterre qui, dit-on, fait élever ses enfans dans la religion catholique.

Un Apothicaire de la rue Dauphine, nommé *Sz.....*, ayant apparemment commis quelque *qui-pro-quo* dangereux, fut invité, ses jours derniers, à monter dans un fiacre pour aller porter les secours de sa profession à une personne qui avoit en lui, disoit-on, la plus grande confiance. C'étoit la nuit. Il arrive dans une maison inconnue, où des bras nerveux le dépouillent, le fustigent cruellement, lui appliquent ensuite des vesicatoires sur toutes les parties du corps, le rhabillent & vont le déposer dans la plaine des *Sablons*, où on le laisse à demi-mort. Ce malheureux Apothicaire ramené chez lui par des paysans qui le rencontrent dans cet état, a été dangereusement malade des suites de cette opération.

On connoit les goûts divers de Mlle *Raucourt* ; ils ont donné lieu au couplet suivant , sur l'air : *On compteroit les diamans.*

Pour te fêter , belle *Raucourt* ,
Que n'ai-je obtenu la puissance
De changer vingt fois en un jour
Et de sexe & de jouissance !
Oui , je voudrois pour t'exprimer
Jusqu'à quel degré tu m'es chère ,
Etre jeune homme pour t'aimer ,
Et jeune fille pour te plaire.

On connoit la mode des Bouffantes , dont le volume plus ou moins considérable égalise à peu près la circonférence de toutes les Dames , en donnant à la partie inférieure de leurs vêtemens la forme d'une cloche. L'œil s'est familiarisé avec cette mode bizarre , que la peinture & la sculpture seroient désespérées d'adopter , comme contraire au goût , à la nature & aux beaux modèles de la *Grece* & de *Rome* ; mais comme l'abus naît également des bonnes & mauvaises choses , voici celui auquel a donné lieu la rotondité factice des femmes du peuple qui suivent l'empire de la mode. De jeunes filles très-sveltes & excitées par l'appât du gain avoient imaginé d'employer quatre vessies de cochon qu'elles ajustoient de maniere à indiquer de tout côté l'embonpoint en vo-

gue. Les vessies étoient remplies d'eau-de-vie qu'elles passioient ainsi en fraude aux barrières. Ce négoce rendoit 20 à 25 sols par jour à chacune d'elles. La fréquence des voyages en fit remarquer une par les commis des barrières, & ils l'épièrent; mais quand on vouloit tâter ses vêtemens, elle se défendoit avec une pudeur courageuse. Enfin un jour l'un des commis imagina de sonder l'embonpoint suspect de la voyageuse, sans qu'elle s'en aperçût. Il piqua sa jupe avec un outil affilé, aussitôt une fontaine d'eau-de-vie décéla la fraude, & on arrêta la fraudeuse qui se trouva très-platement confuse de l'aventure. Depuis cette découverte, on assure que des femmes postées aux barrières sont chargées de la critique & de l'examen des personnes du sexe qui passent, & s'en acquittent avec autant de zèle que de perspicacité.

Le fameux voleur *Poulailler* (*Paul Aller*) a été exécuté à la fin de l'été de 1786. Les visites que la curiosité publique lui procuroit dans sa prison ont donné lieu à une plaisante aventure. Un riche fermier des environs de Corbeil, ayant beaucoup entendu parler de prouesses de cet homme célèbre, fut, comme les autres, curieux de le voir. *Poulailler* le connoissoit, l'appella par

son nom , lui tint quelques propos goguenards & prit avec lui un air d'intimité très-peu flatteur pour le bon fermier. Celui-ci prit assez mal la plaisanterie. Enfin *Poulailler* le fit arrêter comme un de ces receleurs. L'ayant laissé pendant vingt-quatre heures dans les tranks, il le déchargea d'accusation, en disant : *C'est une petite niche qui lui apprendra à n'être pas si curieux aux dépens des autres, & à avoir l'esprit bien fait.*

On plaide au Châtelet une cause assez singulière, & qui attire beaucoup de curieux. Un riche particulier de Lyon ayant séduit une jeune personne, elle se trouva enceinte; il la maria à quelqu'un de son choix qui souscrivit aux conditions qu'on lui imposoit & qui promit entr'autres de respecter parfaitement son épouse. Celle-ci accoucha une fois, deux fois, trois fois, & à chaque naissance d'enfant, l'homme riche dotoit par testament le nouveau-né fils de *Tel* & *Telle*. L'homme riche mourut, le mari tomba malade, & dans cette maladie qui fut mortelle, on reconnut que ce prétendu mari n'étoit qu'une femme déguisée. Les héritiers de l'homme riche constaterent le fait, & ils poursuivent la nullité des legs faits aux enfans nés d'un mariage qui n'a pu exister.

Le comte *Edouard D....*, connu à la Cour sous la dénomination du *beau D....* cherche depuis quelque tems les aventures ; il voyage au levant , & arrivé à Constantinople , il a voulu aller visiter les ruines de *Thebes*. On a cherché à le dégoûter de cette entreprise , en lui montrant le danger qu'il y avoit à parcourir des déserts affreux & à être volé par les Arabes Bedouins ; il ne s'est pas rendu à ces raisons , & il est parti avec une foible escorte. Bientôt il a été assailli par une horde de ces voleurs nomades qui , le prenant à sa figure pour une jolie circassienne échappée de quelque serail , ont voulu profiter de l'heureuse rencontre. S'étant aperçus de leur erreur , ils n'ont pas voulu le relacher sans assouvir leur brutalité , & ils l'ont accablé de toutes les infamies qui révoltent la nature. Délivré de cette attaque un peu fatigante , il a encore rencontré de ces arabes errans qui l'ont exactement dépouillé , & il est arrivé chez le Consul de France , dans l'état où l'on vient sur la terre.

Une espièglerie de *Mlle Rosalie* , de la Comédie Italienne , a donné lieu à un jugement assez singulier. Cette actrice qui , sous le nom d'*Antonio* , sert de guide à *Blondel* dans la piece de *Richard*.

œur-de-lion, avoit mis quelques épingles sur la manche de son habit. *Clerval* s'y étant appuyé, se piqua jusqu'au sang. A peine fut-il dans la coulisse, qu'il gronda l'actrice : celle-ci oubliant ses anciennes liaisons avec *Clerval*, ne manqua pas, dans les injures qu'elle lui répondit, de lui rappeler qu'il avoit été garçon perruquier. Plainte au maréchal de *Richelieu*, Premier-Gentilhomme de la Chambre. Le semainier observa que *Rosalie* devoit être mise à une amende de cent écus. Non, non, dit le Maréchal, elle trouveroit un coucheur de 25 louis, & seroit insolente de cent écus de plus : en prison ; je m'y connois, en prison : ce qui fût exécuté ; *Rosalie* coucha seule & gratis à l'hôtel de la force, d'où elle sortit le lendemain.

Une fille du monde ayant trouvé à l'un des bals de l'opéra, un portefeuille contenant, dit-on, pour cinquante mille écus de billets de la caisse d'Escompte, alla le porter le lendemain matin chez M. le Noir, qui, touché de cet acte de probité, s'informa de l'état & des facultés de cette fille. J'étois courturière & je mourois de faim, dit-elle naïvement au Magistrat, actuellement je suis femme du monde, & quoique jolie je n'en suis pas plus riche ; quelquefois, cependant, je travaille encore de mon ancien mé-

tier , lorsque mes compagnes me donnent de l'ouvrage & que la pratique vient à manquer. Le Magistrat l'exhorte à mener une vie plus régulière, promet de lui en procurer les moyens , & lui dit de repasser. Le porte feuille ne tarde pas à être réclamé par le marquis de la *Vaupaliere* , qui avoit été jouer dans une des premières maisons de la capitale ; on le trouve intact , & le Marquis veut témoigner sa reconnoissance à celle qui l'a rapporté ; on la fait venir chez M. le Noir qui lui demande d'abord ce qu'elle desiré pour récompense ? *La liberté de six de mes compagnes enfermées* , dit-elle , *innocemment à l'hôpital*. Etonné d'un pareil désintéressement , le Magistrat se fait instruire des motifs de la détention de ces impures , & expédie l'ordre d'en faire sortir cinq , la sixième étant renfermée pour un cas plus grave. Le marquis de la *Vaupaliere* remercie cette fille singulière de sa délicatesse , & lui offre , à son choix , ou dix mille livres en un billet contenu dans le porte-feuille , ou 1000 liv. de rente viagère. *Les dix mille francs seroient bientôt partis* , reprend la fille dans le langage énergique de son métier ; *je préférerois , si c'étoit l'effet de votre bonté , que vous voulussiez bien m'en faire la rente*. Ce qui lui fut accordé.

On a lancé au Palais des Tuileries ,

dans les premiers jours de Mars 1785, un géant aérostatique qui a fait courir tout Paris. Un coup de canon devoit en annoncer l'ascension, mais lorsqu'on voulut le descendre par une des fenêtres pour le promener dans le jardin avant de le faire partir, la corde qui le retenoit se rompit, & la figure s'enleva. Elle avoit 13 pieds de haut, & non 18, comme l'avoit annoncé d'abord le S. l'*Homond* qui a construit cette machine. C'est une épigramme qu'il a voulu faire contre M. Mesmer; la figure avoit le costume d'un vendangeur portant sur la tête un énorme baquet, dans lequel on devoit représenter des grues, & le géant auroit tenu à la main une banderolle où l'on auroit lu ces mots : *adieu baquet, vendanges sont faites*; mais la police ne l'a point permis, & M. Mesmer a semé de l'or pour empêcher cette farce ridicule. A midi, le Géant a parti, & s'est enlevé assez rapidement à une très-grande hauteur, ayant toujours sur la tête une espece de balon figurant à peu près le baquet de fanté. Deux minutes après, soit par hasard, soit que la chose ait été prévue, le baquet creva, & l'on vit tomber la figure du côté de Vaugirard; alors les battemens de main se font fait entendre de toutes parts. Le tems étoit serein, mais le vent très-piquant; cela n'empêcha point qu'il y

eût une prodigieuse quantité de monde aux Tuileries, où l'on entroit pour 24 sols. Les femmes y étoient très-parées, ce qui formoit un superbe coup-d'œil. Cela prouve que le plaisir d'être vues, l'emporte chez elles sur la crainte de l'intempérie des saisons & de la rigueur du froid.

Depuis que les vêtemens sont très-simples, il semble qu'il devroit y avoir plus d'égards dans les endroits publics, où personne n'est désigné positivement par son costume. Cette réflexion naît assez naturellement au sujet d'une aventure plaisante arrivée, ces jours derniers, à l'un des spectacles de la foire *S. Germain*. Un des premiers magistrats de cette capitale (le Président S....) y étoit en chenille. A ses côtés vint s'asseoir l'un de ces freluquets de mauvais ton, qu'on désigne sous le nom burlesque de *Catogans*. Ce gremlin insolent & mal élevé avoit avec lui une gourgandine; le Magistrat le gênoit, il l'agaça par quelques mots désobligeans, auxquels son voisin répondit par cette politesse froide & imposante qui auroit dû faire rentrer le *Catogan* en lui même: cependant il se méprit à cette modestie, & il continua long-tems ses mauvais propos. Enfin le sergent de garde étant venu à passer, le Magistrat l'appella par son nom: *Michel!* le sergent répond;

Monseigneur, que vous plaît-il? ()* à ce mot de *Monseigneur*, le *Catogan* demeurera pétrifié; surtout quand le Magistrat eût dit: *Arrêtez Monsieur, & conduisez-le en prison; je vais rendre compte de sa conduite ici.* L'homme fut arrêté aussitôt, & il apprit ainsi à être plus poli vis à-vis des gens qu'il ne connoit pas. Le lendemain, à la requête du Magistrat, il fut remis en liberté.

Une femme de beaucoup d'esprit, riche & fort économe avoit besoin d'une cuisiniere: il s'en présente une qui lui plaît. --- Combien voulez-vous de gages? --- Ce que vous voudrez, Madame, --- Mais encore? --- Cela m'est fort égal, Madame, je prendrai ce que vous me payerez. --- Voilà qui est plaisant, & si je vous donnois si peu, si peu.... --- Je serois encore contente, Madame, même si vous me donniez rien; je ne cherche qu'une bonne maison comme la vôtre. --- Ouais, vous ne pouvez servir pour rien; & je comprends que l'occasion de ferrer la mule vous suffit. --- Eh bien, Madame, je l'avouerai: je suis mere de famille, l'âge vient;

(*) Le Parlement ayant *la grande police*, les gens du guet appellent le Président à mortier, *Monseigneur*.

j'ai supputé ce qu'il me faut pour subvenir à l'éducation de mes enfans, & assurer ma subsistance lorsque je quitterai le service. Il me faut 200 écus par an & je m'arrangerai pour gagner annuellement cette somme, de sorte que si vous ne me donnez que 50 écus de gages, je vous tirerai 150 écus d'une autre maniere; si vous ne me donnez rien, je saurai bien avoir toujours ma somme, mais aussi payez-moi 200 écus par an, & vous pouvez être assurée que jamais vous n'aurez été servie avec autant de zele, d'économie & de fidélité..... Cette franchise intéressa madame de B...: elle voulut mettre cette servante à l'essai, lui donna deux cents écus de gages & s'en trouva si bien qu'elle l'a gardée vingt ans. Alors celle-ci se retira avec une petite fortune conformément à son projet.

Il vient de se passer deux événemens atroces. La belle-fille d'un soldat de la compagnie de *Robe-courte*, avoit formé une demande contre son beau-pere, pour lui faire rendre compte du bien de sa mere. Celui-ci feignant, le jour de *Pâques*, de vouloir venir à un accommodement, lui propose un souper à *Belle-ville* avec un jeune homme qui la recherchoit en mariage. Il y réunit quelques amis communs; après le sou-

per, la troupe joyeuse s'en retournoit en chantant, selon l'usage, lorsqu'en sortant du village, le beau-pere lâche un coup de pistolet à la belle fille & un autre au prétendu. L'obscurité de la nuit, le trouble, l'épouvante empêchent de se saisir du meurtrier; la *Maréchaussée* arrive au bruit des coups de feu, se saisit de toute la bande, & l'on transporte les blessés dans la même auberge où s'étoit fait le souper. Les pistolets étoient chargés à lingots. Le coup dont a été atteinte la fille, qu'on dit très-jolie, avoit percé son corps de robe & pénétré dans les reins; on croit qu'elle en guérira difficilement. Le jeune homme est blessé moins grièvement. Pendant qu'on recevoit les dépositions des témoins & des blessés, l'assassin cherchoit les moyens de se soustraire à la punition de son crime. Caché dans une ruelle étroite du même village, soit qu'il ait rechargé ses pistolets ou qu'il en eût deux autres, il se tira d'abord à la joue, & s'emporta une partie de la mâchoire supérieure; il fut aussi mal adroit d'un second coup qui lui creva un œil; enfin voulant achever son suicide, après s'être donné plusieurs coups de couteau dans le corps avec aussi peu de succès, il prit le parti de se mutiler de la manière la plus étrange, & s'évanouit baigné

dans son sang. Il faut que ce malheureux soit d'une force de constitution bien rare; car lorsqu'on le trouva, le lendemain matin, il n'étoit point mort. Il a tout avoué, il a témoigné le plus vif regret des meurtres qu'il a commis, & a dit qu'il avoit perdu la tête. Il pourroit bien en être quelque chose. On prétend qu'une fureur jalouse l'avoit porté à ces excès; qu'il étoit amoureux de sa belle-fille, & que celle-ci voudroit révoquer les dépositions qu'elle a faites contre lui. Cette aventure en rappelle une semblable qui est arrivée il y a deux mois. Un autre assassinat commis la semaine dernière y a plus de ressemblance encore à cause de l'impunité motivée du coupable. On ne veut point, dit-on, donner des allarmes sur la sûreté publique, & on la compromet bien plus en diminuant les craintes des scélérats. Un cavalier de *Maréchaussée* entretenoit une femme. Il se croit trahi par sa maîtresse, & un beau jour il entre furieux chez cette femme qui venoit de se mettre au lit. donne un grand coup de marteau sur la tête; la croyant morte, il vole son argenterie & d'autres effets, vient chez lui pour le déposer & revêtir son uniforme, & court chez un commissaire déclarer qu'ayant entendu quelque bruit chez cette fille, il y est monté &

& l'a trouvée assassinée dans son lit. Le commissaire s'y transporte avec le dépositant & une escouade de guet. L'infortunée respiroit encore. Dès qu'elle aperçut le meurtrier, ses gestes le dénoncerent : on le saisit. La fille eut encore le tems de révéler les circonstances du crime, mais elle expira le lendemain.

On raconte sur feu M. de Pompignan, une anecdote qui caractérise bien l'ame irascible des dévots. Tout le monde fait l'inimitié qui regnoit entre ce saint académicien & *Voltaire* son profane collègue. Pendant que les suites d'une terrible attaque d'apoplexie tenoient M. de Pompignan sur les bords du tombeau, ses amis essayoient en vain de le faire revenir à lui pour remplir les devoirs de la Religion. On faisoit vainement resonner à ses oreilles les noms du Diable & de l'enfer. Le moribond étoit d'une allarmante insensibilité. Ce que ne purent des exhortations qui avoient dégénéré en menaces effrayantes, le nom seul de *Voltaire* l'opéra. Madame de Pompignan arrive, & tremblant pour le salut de son ame, elle s'avise de lui dire : *Eh, mon cher mari, songez que si vous ne vous rendez pas à nos vœux, vous brûlerez éternellement à côté de ce coquin de Voltaire !* A ces mots M. de Pompignan

souleve la tête & recueille toutes ses forces, afin d'obtenir dans l'autre monde une place bien éloignée de celle que certaines gens y ont assignée à *Voltaire*.

Une Dame qui se promenoit seule dans le voisinage d'Islington, aperçut deux hommes qui sembloient s'attacher à ses pas avec des intentions suspectes. Un troisième dont la physionomie n'étoit pas de meilleure augure, la considéroit d'un fentier voisin. Elle s'arma de fermeté & dit à celui-ci : *Monsieur, vous avez l'air d'un honnête homme, la mine de ces deux drôles qui sont derrière moi, ne me plaît point ; je crois qu'ils ont le dessein de me voler ; voulez-vous me prendre sous votre protection ? -- Très-volontiers, Madame, repliqua l'homme, prenez mon bras, & je vous accompagnerai jusqu'à ce que vous soyez hors de danger ; je vais faire flotter mon mouchoir, & ces deux hommes qui vous ont alarmée se retireront sur le champ. Ce sont mes camarades, nous avons en effet formé le projet de vous voler, mais lorsqu'on place sa confiance en moi, je ne suis pas assez malhonnête pour la trahir. Le voleur accompagna en effet la dame jusqu'à sa maison. Elle lui offrit une récompense, mais il la refusa en disant qu'il avoit trop d'honneur pour ravalier ainsi son caractère au niveau de celui*

des gens de loi. *Que les gens de robe*, ajouta-t-il fièrement, reçoivent des honoraires ; pour moi : je me croirois indigne de la confiance que vous m'avez montrée, si je vous faisois payer le service que je vous ai rendu.

Un jeune homme de bonne mine se présenta un jour à l'Empereur ; se donnant pour fils naturel de *François I.* Le Monarque l'écouta avec bonté, lui fit beaucoup de questions, & ses réponses n'étant point satisfaisantes, finit par lui dire : „ Mon pere est mort d'Apoplexie, il n'a pas eu le tems de me parler de vous.

L'année dernière, beaucoup de Dames Viennoises firent le voyage de Paris. Elles en rapportèrent beaucoup de singularités & des préventions contre l'air natal, qui sembloient leur donner de l'humeur. *Je ne permettrai plus*, dit l'Empereur à l'une d'elles, *que vous alliez vous amuser ailleurs pour revenir boudier à Vienne.*

Le duc de *Wirtemberg* a déclaré son mariage avec la duchesse de *Hohenheim*, dans le commencement de l'année 1786. On a attribué cette subite résolution à deux causes. 1°. L'épouse du ministre de France refusoit de céder le pas à

cette Dame. 2°. Le prince *Louis* frere du Duc regnant, vint un jour de *Francfort* dans le dessein de se reconcilier avec lui. Il vouloit pénétrer dans le cabinet de *S. A. S.*; on lui dit qu'elle étoit avec madame de *Hohenheim*. *Je ne connois pas cette femme*, répondit il, *saluez mon frere de ma part, & dites lui que je m'en retourne*. Le Duc fit venir sur le champ un prêtre catholique qui se trouvoit prêt à chanter la grand' messe, & lui ordonna d'ajouter aux prieres l'usage de la formule, *& pour Madame la Duchesse son auguste Epouse*. Les courtisans s'entreregaroient avec surprise. Le même jour le duc déclara son mariage fait depuis un an, aux ministres étrangers & à toute la cour qui fut admise à baiser les mains de la nouvelle souveraine. C'est ainsi que cette union traversée en d'autres tems fut établie & ratifiée pour la vie.

Le gouverneur de *Br...* avoit défendu à la gouvernante de sa fille de la laisser seule un instant. Cette enfant âgée de huit ans s'est échappée & s'est tuée en tombant d'un balcon dans la rue. La gouvernante est allée se jeter aux pieds de son maître qui, dans le premier mouvement de colere, lui a donné un si furi eux coup de pied dans

la poitrine, qu'elle est morte, deux jours après.

Un jeune Seigneur françois, se trouvant au dernier camp de Prague, s'étonnoit bonnement de voir *quelque chose de passable*. En sortant de la table de l'Empereur il eut la franchise de dire à voix haute qu'il n'avoit pas cru *que l'on mangeât si bien chez l'Empereur*. Il eût plus facile d'imaginer que décrire l'impression que fit un ton si ridicule.

L'Empereur a considérablement augmenté le traitement du général *Laudon*. Ce guerrier célèbre parvenu par son mérite seul, n'avoit pas de quoi vivre selon son rang, & l'on ne pouvoit sans saisissement l'entendre dire en parlant de lui-même : *Vieux Soldat, Vieux Mendiant*. Il est livonien & après avoir servi dans les grades subalternes, il étoit parvenu à celui de capitaine, lorsqu'une réforme détruisit toutes ses espérances. Il sollicita long-tems sans succès un remplacement, & reçut, pendant cet intervalle, des secours d'un artisan qui avoit senti l'estime qui lui étoit due, & où son mérite devoit le conduire. C'étoit son tailleur. M. de Laudon a conservé pour ce digne homme une reconnoissance qui les honore tous deux. Lorsqu'il fut élevé au grade

d'Officier général , il vint à Vienne pour faire ses remerciemens , & sa première visite fut pour le tailleur. Il se rendit ensuite chez le Prince de Kaunitz qui l'invita à dîner. Le Général s'excusa sur un engagement qu'il avoit pris. --- Comment déjà? --- M. de Laudon avoua que d'anciens titres à sa gratitude l'avoient emporté , & raconta avec la franchise qui le caractérise , ses obligations envers le tailleur , & la promesse qu'il lui avoit faite de dîner ce jour là chez lui en famille. Il faudroit ne pas connoître la grande ame du Prince de Kaunitz pour lui demander l'impression que lui fit cet épanchement de celle de *Laudon*.

Scheick-Mansour que l'on n'a d'abord regardé que comme un aventurier , est un descendant de Thamas Kouli-Kan. Echappé aux persécutions de sa famille , il a long-tems erré dans la Turquie d'Asie , puis dans l'Egypte ; de-là il est venu en Europe & a reçu le baptême à Livourne. Bientôt après il a repris le turban plus conforme à ses goûts , & le voilà tout à la fois comme Mahomet , Prophete & Général. On le dit instruit dans les langues & dans la tactique européenne , mais il a grand soin de cacher ses connoissances à ses sectateurs. Les Russes qui l'ont méprisé , ont changé

d'opinion à son égard ; les Turcs desirerent sa chute autant par amour de la paix que par jalousie de secte, &, ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'on ignore d'où il tire ses ressources.

L'incendie de la flotte turque à Tschesmé qui a fait tant d'honneur aux Russes a été l'effet du hazard le plus singulier. Les Turcs avoient gagné le vent sur un ennemi encore plus maladroit qu'eux ; ils étoient près d'échapper & peut-être de rendre la journée aussi décisive en leur faveur qu'elle les devint contre eux, lorsqu'un matelot russe ivre au plus haut degré & incapable à jeun, de la moindre action de courage, se jeta à la mer avec deux torches gaudronnées. Il parvint à enflammer un des bâtimens turcs ; le vent & la mauvaise manœuvre des musulmans firent le reste. Cet homme étoit au moment d'être écrasé entre deux vaisseaux ; le hazard les déranga subitement, de sorte qu'il eut le bonheur de s'échapper. Ce matelot vit encore ; il jouit d'une pension de 200 Roubles.

Il est arrivé à Stockholm, il y a deux ans, une aventure singulière à laquelle quelques Nouvellistes ont voulu donner une importance qu'elle n'avoit pas. Le Roi écrivoit dans son Cabinet ; il se trouve tout-à-coup assailli

par un officier de son régiment des gardes, qui lui jette une corde au col & le renverse. Au bruit de cette chute & du combat qui s'ensuivit entre le Monarque & l'assassin, on accourt, on saisit l'officier, on le charge de fers, & peu de tems après, on le trouve mort &, a-t-on dit, empoisonné. Le fait est que cet homme étoit fou & que, ses accès étant aussi rares que violens, on avoit trop négligé les précautions que son état exigeoit.

Il a été fait un pari entre deux des personnages les plus distingués de l'Angleterre ; *que dans deux ans, au moins une des colonies formant les Etats unis de l'Amérique, se mettroit sous la protection de l'Angleterre ; si le cas arrive, comme les habitans de New Hampshire & de l'état de Vermont en ont fait la menace, quelqu'un offre de parier : que les Etats-unis seront partagés, que durant le 19me siècle, il ne sera plus question de République dans le nouveau monde, & qu'au 20 ou 21me siècle les Européens n'y posséderont pas un pouce de terrain.*

L'Empereur de Maroc fit massacrer, dans son audience publique, le 24 septembre 1786, le Juif de Cardozo, accusé de malversations. On a découvert ensuite que ce malheureux avoit été

été la victime d'adroites calomnies & que deux lettres qui avoient servi de preuves , étoient fausses & l'ouvrage d'un de ses ennemis. Le faussaire a été arrêté par ordre de l'Empereur & a subi le même supplice que Cardozo ; le frere de celui-ci a été relâché de la prison où le soupçon le retenoit ; il a été conduit devant le despote qui lui a fait toutes les réparations qui étoient en son pouvoir ; on lui a délivré la succession de son frere & on y a joint une indemnité de 4000 Ducats.

Le Comte de *Gersdorf* , ci devant Ministre de la cour de Saxe à la cour d'Espagne , vient de terminer , à la fleur de son âge , une carrière dont sa malheureuse affaire avec M. Favre secrétaire de légation de la cour de Berlin , a empoisonné les dernières années. A la suite d'une légère discussion avec le Comte de Baudissin , Major au service de Saxe , on convint de vider le différend , le pistolet à la main. Les deux Comtes accompagnés de leurs seconds, se rendirent , le 5 Janvier 1787 , sur la frontière de l'électorat , entre Mittenwald & Bareuth. Chacun tira ses deux coups sur son adversaire sans le blesser. Les seconds demanderent un raccommodement , les combattans se donnerent la main. Le Comte de Gersdorf as-

sûra le Comte de Baudissin qu'il ne conservoit aucun ressentiment & qu'il seroit satisfait, si le public acharné contre lui ne sembloit demander l'effusion de son sang ; que cette raison seule l'obligeoit de prier le Comte de *consentir à ce qu'ils se poussassent quelques bottes avec l'épée*. Ce sont là ses propres paroles. On commença un nouveau combat. Le Comte de Baudissin sembloit ne se tenir que sur la défensive ou du moins essayer de ne blesser son adversaire qu'au bras ; il fut touché lui même au poignet &, peu après, plus grièvement blessé à la gorge. Il est vraisemblable qu'en ce moment le Comte de Gersdorf s'enferra de l'épée de son adversaire. Tous deux se déclarèrent blessés en même tems. Le dernier mourut en route, entre un chirurgien & son valet de chambre. On l'a ouvert & l'on prétend avoir reconnu qu'il est mort d'une attaque d'apoplexie & non de ses blessures qui n'étoient point dangereuses.

On donne ces plaisans détails du naufrage d'un navire chargé de marchandises de modes, près de Petersbourg. Le lendemain on vit arriver sur la Neva un saumon coiffé en baigneuse & enveloppé d'une pelisse de satin couleur de *queue de serin*. Il fut bientôt suivi de deux morues en mantelets de taffetas

blanc. Quelques jours après, un navire russe rencontra un requin habillé d'une robe à la batelière garnie en velours à paillettes & une baleine en domino couleur de rose. Une cinquantaine de raies empaquetées dans des fiches de gaze & ceintes de blondes magnifiques, entourant un marsouin coëffé d'un *pous aux ailes de l'amour*, dont les nageoires étoient parées de fabots de dentelles à gros bouillons, furent rencontrées en même tems par des gondoles sur lesquelles une compagnie des principaux seigneurs de la cour étoient allés faire une promenade.

Un *Souabe*, établi à Berlin, M. *Schoubart*, vient d'inviter un nouveau genre de littérature: il a fait sur la mort de *Frédéric II* Roi de *Prusse*, un long poëme, qu'il a intitulé *Obélisque*. On a fait jusqu'à présent des odes, des poëmes héroïques, des élégies, &c. mais on n'avoit pas encore songé à faire des *Obélisques*. Cet ouvrage ressemble en effet à un obélisque à bien des égards; les premiers vers sont grands; ils forment la base; le dernier consiste en un seul mot; c'est la pointe de l'obélisque, & il y a dans cette piece une quantité de vers que l'on peut regarder comme des hiéroglyphes semblables à ceux dont étoient chargés les obélisques des

Egyptiens. Il faut espérer que l'exemple de M. Schoubart sera suivi par les poètes *Allemands*, & que ces Messieurs nous donneront bientôt des pyramides, des colonnes, des portes cochères, & des chaises de poste; & après cela n'auront-ils pas raison de se moquer des *François* ?

A nos Cabriolets ont succédé des voitures très élevées, nommées *Wiski*. Les femmes ont pris fantaisie de les conduire elles-mêmes. Ces jours derniers, Mlle *Rosalie*, qui joue à la Comédie italienne le rôle d'*Antonio*, dans *Richard Cœur-de-lion*, & qui conduit *Blondel* avec succès, a cru pouvoir conduire plus vite un de ces *Wiski*. Un galant écuyer la précédoit à cheval; criant à tue-tête *Gare* aux passans. Une borne ne s'étant pas rangée à ce cri, le *Wiski* a passé sur elle, & il a fait une culbute complete qui a jetté la charmante *Hyppolite* à dix pas dans la rue. Heureusement un homme vigoureux, qui se trouvoit là par hazard, a recueilli en l'air le petit *Antonio* & l'a sauvé ainsi du danger imminent de casser sa jolie tête: elle en a été quitte pour quelques contusions cachées que ses *Candides* verront.

On écrit de *Luneville* qu'il s'est passé

dans cette ville un événement bien fâcheux. Quelques officiers du régiment du Roi qui est en garnison à *Nancy*, avoient fait une chasse qui n'avoit pas réussi; une actrice de la Comédie, nommée *Mlle Durancy*, étoit de la partie, & comme cette comédienne va avec sa troupe jouer assez souvent à *Luneville* où la gendarmerie est en garnison, elle a tenu un propos assez inconsideré sur les gendarmes, en disant que si l'on en avoit pris deux ou trois cents pour faire des traqueurs, la chasse auroit été plus heureuse. Ce propos est revenu au corps, dont les membres ont résolu de s'en venger. En conséquence ils ont saisi l'actrice, lui ont arraché les oreilles, & lui ont fait toutes sortes d'indignités. Le *Vicomte d'Herculieu*, qui commande la gendarmerie, instruit de ce fait & de la chaleur que les gendarmes montroient, leur a ordonné d'être tous rendus à leurs quartiers à onze heures du soir. Ils n'ont tenu compte de cet ordre, & ne s'étant présentés qu'à une heure après minuit, ils ont trouvé des gardes qui leur ont refusé l'entrée du quartier: ils ont fondu l'épée à la main sur les gardes, & les ont forcées. *M. d'Herculieu* est survenu à la tête des officiers; un gendarme s'est avancé avec quelques autres & a harangué le com-

mandant en termes peu mesurés ; les têtes se sont échauffées au point que, sans un gendarme plein de bravoure & de sang froid qui s'est mis à la traverse, l'affaire seroit devenue sanglante. Sur le compte rendu au Roi de cet exemple d'insubordination, S. M. a ordonné provisoirement que quatre gendarmes par compagnie seroient cassés & dix mis à la citadelle. Le harangueur a été arrêté, & son affaire fera, dit-on, la matière d'un conseil de guerre.

Depuis longtems on se récrie sur l'usage absurde d'obliger les enfans à se servir de la *belle main*, & de les rendre presque inhabiles à se servir de l'autre ; quoique la nature nous ait effectivement produits ambi-dextres. Plusieurs meres ont si bien senti la justesse de ces réclamations, qu'elles se sont élevées au-dessus du vieux préjugé, & qu'elles n'ont plus contrarié cette perfection naturelle. Un de nos écrivains rapporte à ce sujet l'observation suivante.

„ Une Dame de ma connoissance, dit-
„ il, avoit tellement accoutumé sa fil-
„ le à se servir indifféremment de ses
„ deux mains, que l'enfant travail-
„ loit, cousoit, écrivoit même, avec
„ autant de facilité de la gauche que
„ de la droite, & sans se douter qu'il

„ y eût à cela rien d'extraordinaire.
„ Les circonstances exigèrent que cet-
„ te Dlle fût mise en pension pour quel-
„ ques mois dans une maison d'édu-
„ cation. Elle y conservoit l'usage de
„ ses deux mains ; mais ses nouvelles
„ institutrices furent scandalisées de
„ cette difformité ; elles employèrent,
„ pour la réformer, les remontrances,
„ les pénitences même . & réussirent
„ si complètement , que non-seule-
„ ment l'enfant a perdu la facilité de
„ se servir de la main gauche, mais
„ encore qu'elle rougit lorsque par
„ distraction elle s'en sert pour quel-
„ qu'exercice exclusivement réservé à
„ la droite. „

Ceci rappelle un trait assez original.
Un jour un enfant bien grondé pour
ne pas se borner à l'usage de la main
droite, étant contrarié par sa bonne,
lui appliqua un bon soufflet. La mere,
qui étoit présente, au lieu de le punir,
lui dit avec un ton pédantesque: *Eh
bien, mon fils, toujours de la main gau-
che ! vous êtes donc incorrigible.*

Parmi les suicides qui se multiplient
étrangement à *Paris*, on a remarqué
celui d'une Demoiselle du *Palais-royal*,
nommée *Pauline*. Cette malheureuse,
dans la plus grande misère, aimoit un
jeune Officier qui avoit voulu l'épou-

fer, malgré l'immoralité journaliere de sa conduite. Le pere du jeune homme, informé de ce projet extravagant, a fait enfermer son fils. *Pauline* vivement affectée de ce contretems, s'est empoisonnée avec du *précipité* mêlé dans de l'eau forte. A peine eut-elle avalé ce cruel breuvage que les convulsions les plus affreuses la faisaient, & au bout de 24 heures, elles expira dans des tourmens inouis, malgré tous les secours que l'on employa pour essayer de la sauver. Avant d'accomplir son dessein, elle avoit écrit au pere de son amant, la lettre suivante qu'elle a laissée entre les mains d'une camarade qui l'a assistée à la mort.

„ Mr. votre fils m'aimoit & je l'aimois
„ beaucoup moi-même. Vous avez
„ craint que cette passion funeste ne
„ finît par lui faire déshonneur, &
„ cette crainte a suffi pour vous rendre à son egard plus barbare qu'il
„ n'est peut-être permis à un pere de
„ l'être. Je croirois l'être plus que
„ vous, M., si je ne pouvois à cet objet chéri que son bonheur m'est plus
„ précieux que le mien propre. Sa civilité momentanée doit cesser au
„ moment où vous apprendrez que je
„ ne suis plus. J'ai pris une route sûre
„ pour arriver au tombeau; voici les
„ derniers caracteres que je trace, &

„ mon amie doit y joindre mon ex-
„ trait mortuaire. Je suis de sang froid
„ en vous écrivant ces lignes. Rendez
„ la liberté à votre fils, rendez la lui
„ généreusement, & n'empoisonnez pas
„ ce don en lui apprenant la mort vio-
„ lente & prématurée d'une personne
„ qui l'adoroit & qui s'est punie d'un
„ attachement qui ne pouvoit finir
„ qu'avec ses jours. Celui ci est le der-
„ nier de l'infortunée PAULINE..

Le bizarre contraste de cette lettre déchirante & de l'infâme métier auquel la misère avoit condamné une assez jolie personne de 22 ans, est bien capable de provoquer les réflexions profondes du philosophe le plus détaché des choses de ce bas monde.

M. d'Entrecasteaux est mort, le 16 juin, à *Lisbonne*, dans la maison des Hieronymites où il étoit détenu. Cet assassin féroce devoit être transféré dans le courant de ce mois au *Brésil*. Lorsqu'il se sentit sérieusement malade, il dicta à un Portugais prisonnier avec lui, les détails suivans sur son crime. Ces détails prouvent au moins qu'il n'avoit pas de complices; ils prouvent en même tems que jamais la scélératesse n'a été plus froide & plus réfléchie.

Le coupable ne parle point de ses

motifs. Il n'est question que de l'exécution de son forfait. Il avoit passé toute la soirée à jouer au trîstac avec beaucoup de sang-froid. Vers une heure après minuit, sachant que tout le monde étoit couché chez lui, & présumant que sa femme dormoit, il se déshabille entierement, sans bonnet, sans pantoufles, sans chemise; il prend de la main droite un flambeau & de la gauche un rasoir. Afin de parvenir sans bruit à l'appartement de la Présidente, il avoit d'avance frotté d'huile toutes les ferrures & les gonds. Il entre dans la chambre où dormoit sa malheureuse épouse, ce met doucement sur le lit, & d'une main mal assurée, lui porte un léger coup de rasoir qui lui fait jeter un cri. Alors changeant de position, il lui applique un genou sur la bouche; d'une main il retient son bras prêt à sortir de dessous les couvertures, & de l'autre il lui coupe le cou. Aussitôt il abandonne la chambre, & court au puits se laver du sang dont il étoit couvert. Il remonte ensuite dans la chambre de son épouse égorgée. Il ouvre avec violence & sans bruit toutes ses armoires, enleve ses bijoux & attache à la croisée sur la rue une corde pour faire soupçonner un assassin étranger. Cela fini, il rentre chez lui, mais inquiet & craignant d'avoir été

entendu. Un peu avant cinq heures du matin, il monte chez la femme de chambre de la Présidente, & lui demande si elle n'a rien entendu la nuit : elle répond que non, il rentre dans son appartement, & affecte de se montrer tranquille à la fenêtre. La suite de cette épouvantable tragédie est connue, mais le plan de ce crime est si noir, si froidement prémédité qu'il fait frissonner par son seul exposé.

Le Parlement est saisi d'une affaire qui commence à faire beaucoup de bruit. Voici le fait. Un particulier nommé *la Roche*. & qui prend dans sa requête le titre modeste de *Bourgeois de Paris*, étant obligé, il y a quelque tems, de faire un voyage, confia sa fille jolie & affligée de dix sept ans à une femme qui ne méritoit pas cette confiance. Peu après, on ne fait trop comment, cette jeune personne se trouva entre les bras de M. de *Meaupou*, maire des requêtes, & logée avec lui à l'hôtel de la Chancellerie. Le pere, de retour, ayant demandé sa fille, elle lui fut niée & refusée. Il insista, on lui la rendit, mais nue & enceinte. Ce pere crut devoir exiger quelques réparations, qui lui furent durement refusées aussi. Alors il présenta requête pour qu'il lui fût permis d'informer contre

le rapt de séduction de sa fille, & sa requête fut accueillie par les chambres assemblées. Plusieurs personnes de considération se sont interposées pour engager M. de *Meaupou* à arranger une affaire qui est tout au moins scandaleuse; il prétend avoir des preuves authentiques de la connivence du pere, & il n'a rien voulu entendre, de sorte que l'affaire va se poursuivre. Dans une entrevue avec le S. la *Roche*, on prétend que M. de *Meaupou* lui dit: *Quand je prends un carrosse de remise, je ne le paye qu'autant que je m'en sers. -- Cela est juste*, reprit le pere, *mais quand vous cassez les glaces, vous les payez.* Ce mot peut avoir été fait à plaisir, mais au surplus il est assez gai.

Voici une anecdote qui l'est aussi. Au jeu d'une Dame de la Cour qui tient une espece de tripot, il se réunit des joueurs aussi heureux qu'habiles. Ces jours derniers, cinq joueurs y faisoient un *Brelan*. Quatre d'entr'eux reçoivent *Brelan*; ils engagent leur va tout; celui qui donnoit les cartes le tient & montre un *Brelan* quarré qui gagne tout. Un des quatre perdans plus piqué que les autres, se leve & s'écrie en jurant: *E..... voilà un coup trop défavantageux!* Celui qui avoit donné laisse glisser ce propos en empochant l'argent, mais le joueur encore plus piqué, le répète plus haut, de

forte qu'il s'élève entr'eux un dialogue animé qui fut interrompu par deux Gardes du tribunal des Maréchaux de France, qu'on *attacha* à leurs personnes. Ils sont menés chez le Maréchal de Richelieu, & là chacun plaide de son mieux son affaire. Le dupé prétend qu'il n'a point adressé la parole à l'autre; le donneur affirme que le coup est dans la classe des choses possibles. M. le Maréchal les fait embrasser; le premier plaignant son sort, va payer son Garde; l'autre reste & remercie M. le Maréchal de la sagesse de son jugement. *Ce coup est pourtant bien extraordinaire*, disoit M. de Richelieu! -- *Oui, Monseigneur, mais il est possible....* -- *Allez, allez*, repliqua le Doyen des Maréchaux; *je suis trop bon, j'aurois dû vous envoyer à l'Abbaye, pour y rester jusqu'à ce que ce coup fût arrivé une seconde fois*: mot ingénieux qui annonce bien ce que le vieux guerrier pensoit intérieurement de l'aventure.

On s'amuse beaucoup du testament d'un Anglois dont on garantit l'authenticité & dont voici une clause:

„ Je donne & lègue à ma sœur NN.
„ cinq guinées, mais qui ne lui seront
„ pas remises pendant sa vie naturelle;
„ elles lui seront délivrées immédiatement
„ après sa mort, afin qu'elle

„ puisse être enterrée convenable-
„ ment „

Le goût des calembours, qui n'est pas encore entièrement usé, s'est exercé sur l'état de théâtre françois, dans le quatrain suivant. Il faut se rappeler que la tragédie de *Mustafa*, de M. de *Maison-neuve*, a eu un grand succès. „

Après tant de Drames manqués,

THALIE à bon droit se croit veuve;

Nos tragiques nouveaux sont aussi révoqués;

MELPOMENE a fait *Maison-neuve*.

On écrit de *Londres* que notre fameux danseur de corde *Placide* y a fait des merveilles, mais qu'il lui en a coûté cher pour avoir rencontré un plus hardi sauteur que lui. C'étoit un voleur de grand chemin qui, après lui avoir enlevé sa bourse, lui secoua le bras amicalement à l'angloise, & lui dit : *Camarade Placide, je ferai peut-être bientôt un saut plus périlleux qu'aucun des vôtres, mais en attendant je vais boire à votre santé.*

La sale histoire de la Présidente D*** est connue. On sait qu'elle fut enlevée *Douai*, il y a environ quinze ans, & amenée à *Paris*. On la mit en dépôt chez la *Gourdan*, où elle se trouva, dit on mieux que partout ailleurs. Veuve de-

puis quelques semaines, elle retourne à Douai & rentre dans tous ses droits, après avoir été longtems privée de la jouissance de son bien, consistant en 25 mille livres de rentes, parce que son mari avoit prouvé qu'elle n'avoit pas plus d'économie que de mœurs. Elle s'est bien corrigée de sa prodigalité. C'est aujourd'hui la femme la plus avare comme la plus vicieuse. Elle demeure dans le faubourg S. Marceau, avec mille écus de revenu, sans autre compagnie qu'un laquais, qu'elle mettoit à l'essai le jour & la nuit avant de le prendre à son service & que le moindre caprice lui faisoit congédier. Elle s'est dé faite du dernier qu'elle a eu ici, parce que l'étourdi ayant une fois oublié de fermer la porte de l'appartement, on la surprit en *flagrant délit* avec lui. Sans se troubler, elle querella son domestique, & lui donna son congé pour faute de soin & d'attention. On lui attribue ces discours. *J'aime l'argent, moi, je ne fais quel plaisir on trouve à en donner ou à en prêter; je n'aime pas les pauvres.....* Croira-t-on qu'il existe un être aussi odieux, aussi méprisable & aussi impudent!

Il vient d'arriver dans la place Dauphine une aventure qui ressembleroit assez à celle du Pere Girard, si la nouvelle

Cadiere avoit été plus complaisante. D'imbécilles parens avoient confié leur fille, âgée de treize ans, à une espece d'Abbé, pour lui enseigner les devoirs de la Religion, avec pouvoir de la châtier parce qu'elle étoit rebelle à toutes leurs remontrances. La petite personne ne se montra pas plus docile aux instructions de l'Abbé, qui s'amusoit à la fouetter assez souvent. La jeune fille cherchant à se soustraire aux corrections du *Tartuffe*, voulut dernièrement se sauver par une fenêtre du cinquieme étage : le pied lui manqua & sa chute eût été affreuse, sans une grille de fer faillante à laquelle sa robe s'accrocha ; elle resta suspendue, on vint à ses cris, & on la retira avec un bras cassé. Elle en réchappera, & cette fâcheuse leçon ne sera apparemment point perdue pour les parens. L'Abbé est en fuite, ce qui rend sa conduite & ses desseins très-suspects.

Un limonadier de la rue *S. Nicaise* vient de se permettre une singuliere vengeance. Il étoit particulièrement lié avec un tapissier, un perruquier & deux autres de ses voisins. S'étant aperçu qu'ils avoient réussi à acquérir les mêmes droits que lui sur sa maîtresse il prit la résolution de prendre sa revanche sur leurs femmes. Il ne fut que
trop

trop heureux dans l'exécution de son projet. L'ardeur avec laquelle il se vengea le conduisit aux bords du tombeau. Il fait son testament, assemble les quatre époux, & leur déclare qu'ils recevront chacun un legs après sa mort. Elle ne tarde pas; à la levée des scellés, on lit le testament, on y trouve pour chacune des femmes de ces quatre voisins le legs d'un bijou précieux; mais un papier étoit joint à l'acte : le Commissaire rioit en le lisant à basse voix; on lui en demande communication; il refuse, on l'exige; il cede enfin, à la grande confusion des pauvres maris qui entendent le récit des amours du défunt avec leurs chastes épouses, & des détails à ce sujet fort peu obligeans pour eux.

On a d'abord mal rendu dans le Public une escroquerie d'une espece rare, qui a été faite à M. *Beaujon*, & dont l'issue n'est pas moins extraordinaire qu'en étoit le plan. Un Postillon de la poste de *Nanterre* arrive un soir chez ce financier, & lui remet une prétendue lettre de M. le Comte de *Vergennes*. Le Ministre y demandoit à M. *Beaujon* de remettre au porteur une somme de 110,000 livres en billets de la *Caisse d'es-compte* : c'étoit pour une affaire du moment. M. *Beaujon* s'empresse de rassem-

bler cette somme, expédie le postillon avec les billets, & l'homme s'en va. A peine étoit-il parti que le Caissier de M. *Beaujon* survient, celui-ci lui remet la lettre de M. de *Vergennes*; le Caissier ne reconnoit ni l'écriture ni le seing du Ministre : grande allarme. Le Caissier est dépêché aussitôt à M. de *Vergennes* à *Versailles*, il résulte de l'éclaircissement que le Ministre n'avoit ni écrit ni dépêché personne. On court à *Paris* : le Lieutenant de police promptement averti fait partir sur le champ un exempt de police pour *Nanterre* : *Nicolas* étoit en course; à son retour l'exempt lui demande ce qu'il a fait du paquet de M. *Beaujon*; le postillon l'avoit laissé dans sa chambre, va le chercher & le remet. Interrogé de qui il avoit reçu la lettre du Ministre, il dit qu'un homme qui arrivoit très-fatigué de *Versailles*, l'avoit chargé de cette course en promettant de l'attendre à *Nanterre*, & qu'à son retour il ne l'avoit point trouvé. Les billets de caisse sont ainsi revenus entre les mains de M. *Beaujon*. D'après les renseignemens donnés par le postillon & par le maître de poste sur l'inconnu premier porteur de la fausse lettre du Ministre, on est à sa recherche. On croit que ce qui l'a déterminé à ne point attendre le retour du postillon & à perdre le fruit de sa friponnerie, c'est

d'abord que le postillon a demeuré plus longtems qu'il ne le comptoit, & en second lieu, qu'il a vu la Maréchaussée de Nanterre faire sa ronde sur le chemin où il attendoit lui-même les billets. La peur l'aura saisie, & c'est à cette peur que M. *Beaujon* doit la rentrée de ses effets. Cette aventure toute bizarre qu'elle paroît, est de la plus exacte vérité.

Un Courtisan s'est avisé de persiffler M. de *Beaumarchais* sur la modicité de la pension qu'il vient d'obtenir du Roi. -- *Il n'a tenu qu'à moi*, a-t-il répondu vivement, *de l'obtenir plus forte: je la réserve pour l'offrir aux pauvres gentilshommes, mais je me ferai toujours honneur du brevet. Cette pension & deux cents louis, Monsieur, sont à votre service.*

Un commis au Bureau du Domaine, s'avisa dernièrement de mettre à la porte sa servante très-fidèle, très-laborieuse, mais qui, la nuit, alloit coucher avec son amant. Cette fille répondit aux reproches qu'il lui faisoit: *Mais, Monsieur, je fais comme Madame.* Elle lui indiqua en même tems l'endroit où cette infidèle cachoit les lettres de son galant. Le mari ne fit pas semblant d'écouter cette dénonciation, mais, la servante sortie, il alla chercher la cor-

respondance qu'en effet il trouva. Furieux, il s'élança contre sa femme, & la battit cruellement; puis ayant envoyé chercher une mesure d'eau forte, il la versa dans un verre & le présenta à sa femme en lui disant, *Buvez, Madame, Buvez..... Après ce que vous avez fait, il ne vous reste plus qu'à mourir.* La jeune épouse eut la courageuse imprudence de répondre en lui jettant un regard de mépris : *J'aime mieux avaler ce poison que de renoncer à mon amant.* Elle but sur le champ la fatale coupe, & périt après 36 heures de convulsions & de douleurs affreuses. Le mari a encore eu le tems de prendre la fuite. On ne peut cependant pas le regarder précisément comme un empoisonneur.

Un vétérân de Cithere, le S. du B... Employé en chef dans une de nos principales affaires de finance, avoit pour maîtresse une figurante de l'opéra, & quoique sexagenaire, il pouvoit le ridicule jusqu'à vouloir qu'elle lui fût fidele. L'expérience ne lui avoit point appris que, son âge à part, l'usage exige chez nous que le *Monsieur* ait toujours un substitut. Il lui vint cependant un jour le soupçon que, les jours de congé, sa belle alloit passer les nuits hors de chez elle. Notre traitant versé dans l'art de découvrir les

fraudes, s'avisa d'un moyen assez ingénieux. Lorsque sa maîtresse sortit, un soir, il fixa sur l'entrée de la serrure de sa chambre un cheveux attaché par les deux bouts avec de la cire : le lendemain matin trouvant cet appareil dans le même état, il vit clairement que sa nymphe n'étoit pas rentrée de la nuit. Désespéré de se voir trompé par une femme qu'il aimoit, il a perdu la tête au point qu'il s'est jetté par la fenêtre.

On ne montre au public que tous les sept ans les reliques qui composent le trésor d'*Aix-la-Chapelle*. Les Potentats seuls ont le privilège de les voir en tout tems. Le Roi de *Suede* avoit demandé, sous le nom de comte de *Haga*, de jouir de ce spectacle. On le refusa, & il ne fut admis qu'après avoir déchiré le voile qui recouvrez la majesté.

M. l'Archevêque de *Toulouse* s'est relevé des bords du tombeau. Un de ses confreres del'Académie lui demanda s'il s'étoit confessé, s'il avoit communiqué : sans doute, répondit le convalescent, j'ai fait mon metier, comme vous, M. le philosophe, vous devez faire le vôtre en persévérant dans l'incrédulité ; il vaut mieux se damner que de se montrer sans caractère.

Le Parlement de *Bordeaux* a condamné au fouet, à la marque & aux galeres, un curé du *Périgord*, qui a délivré (pour de l'argent, s'entend) des certificats de Bénédiction nuptiale, à de jeunes gens qui vouloient légitimer momentanément leur concubinage vis à vis du public. Le Pasteur méritoit bien la rigueur de son jugement, & l'on voit que les Cours souveraines ne ménagent point les gens d'église; car l'Evêque de *Périgueux* a réclamé son subalterne, mais on le lui a refusé.

Pendant le séjour de la Cour à *S. Cloud* les marchands forains ont continué de s'établir dans la grande allée du Parc. Un jour un particulier tenant une Dame sous le bras, s'arrêta devant la boutique d'un jouaillier. La Dame marchanda une petite bague d'or que le marchand lui laissa pour 7 livres, & qu'on lui paya. Un moment après la Dame revient & redemande son argent, prétendant qu'elle est trompée, & que la bague n'est point d'or. On dispute; le jouaillier se défend avec fermeté & décence. Le particulier qui accompagnoit la Dame lance tout à coup sur le visage du marchand un coup de canne si violent qu'elle se casse, & qu'il en sort une lame dont le bon jouaillier a été grièvement blessé. On a arrêté la

femme qui se trouve une catin ; le jeune homme s'est sauvé dans la foule : c'étoit un militaire sans uniforme. Le Roi à qui l'on a rendu compte de cet événement, l'a cassé sur le champ, & le jouaillier le poursuit en justice. On a inutilement offert de l'argent pour accommoder l'affaire.

Evelina étoit jeune & belle ; elle étoit encore plus aimable qu'elle n'étoit belle. *Frédéric* la vit & forma le projet de lui plaire : il étoit jeune, d'une figure agréable, plein de confiance dans ses avantages, & gâté par de petits succès auprès de quelques grandes Dames. Il s'introduisit chez *Evelina* ; elle vit ses prétentions sans en être alarmée, & reçut ses avances sans y répondre.

Evelina avoit le cœur sensible ; mais son cœur n'étoit occupé que de son mari, qui étoit aimable, un peu volage, mais qui, malgré quelques infidélités, conservoit au fond de son cœur une grande tendresse pour elle.

Pour plaire à *Evelina*, *Frédéric* prodiguoit les attentions & la galanterie, & relevoit les agrémens de sa personne par toutes les recherches de la parure. Il arriva un jour chez elle avec un fort beau rubis à son doigt. *Evelina* en fut frappée, & voulut le voir de près. Elle

lui prit la main ; *Frédéric* tressaillit d'espérance & de joie en sentant trembler dans sa main celle d'*Evelina*.

Après avoir examiné le rubis avec attention , elle retire doucement l'anneau du doigt de *Frédéric* ; il redouble d'espérances ; *Permettez-vous*, lui dit-elle, que je garde cette bague ? *Vous me comblez* ! répondit-il avec ravissement. --- Je suis fâché de vous en priver ; mais... --- *Ah ! belle Evelina*, gardez-la toute votre vie ; portez-la , ajouta-t-il en lui baissant tendrement la main , pour l'amour d'un amant qui vous adore. --- Non , reprit-elle ; mais je la garderai pour l'amour d'un époux ingrat , qui me trahit , & que j'aime malgré sa perfidie. --- Comment ! s'écrie *Frédéric* confondu & immobile d'étonnement.. *Ecoutez, Monsieur*, repliqua-t elle, cette bague est à moi ; mon mari me l'avoit donnée : un jour elle disparut de dessus ma toilette , où je l'avois mise ; mon mari seul pouvoit l'avoir emportée ; mais je n'osai le penser. --- Comment se pourroit-il ? c'est *My-lady**** qui me l'a donnée. --- Justement , reprit *Evelina* ; mon mari la voit beaucoup depuis quelque tems. Je crois que *Lady **** a eu ce rubis à bon marché ; quoiqu'il ne soit pas vraisemblable qu'elle vous l'ait fait payer bien cher , il m'est impossible de le recouvrer au même prix : soyez encore plus généreux ; contentez-vous de mon amitié. *Frédéric* déconcerté,

déconcerté, rougit, fit une profonde révérence, & disparut.

Il s'est passé dans un régiment d'infanterie, un événement extraordinaire, qu'on raconte de la manière suivante. Un soldat avoit déserté, & s'étoit retiré hors du royaume. Comme la légèreté avoit beaucoup de part à sa démarche, au bout de quelques jours, il écrivit au Capitaine que si on vouloit lui pardonner sa faute il rejoindroit ses drapeaux; le Capitaine en parla au Colonel qui permit que le soldat revînt. A son retour il fut mis en prison. Le Capitaine pensa que cette punition contrarioit la promesse qu'il avoit faite par écrit au soldat, & s'en plaignit à son Colonel. Celui-ci ordonna qu'on donnât des coups de plat de sabre au fugitif de retour; mais le Capitaine se refusa encore à cette seconde punition; il fut envoyé d'abord aux arrêts, & dans un conseil de guerre tenu au régiment, il fut condamné lui même à une prison d'un an. Le jugement ayant été envoyé au ministre de la guerre, la prison de l'Officier a été portée à l'espace de dix ans, & il a été cassé.

Le marquis de la S..... qui a la manie de cacher le soir sa Croix de *S. Louis*, pour aller courtoiser les nymphes cro-

tées du Palais-royal, s'est avisé d'une polissonnerie assez rare. On fait que sur le Pont-neuf, les décroteurs ont des écriteaux plus ou moins grotesques, portant en substance : *Un tel tond les chiens proprement, & sa femme aussi, & vont en ville.* Le Marquis remarque en passant une brune assez piquante sous ses habits crasseux, qui tondoit un gros caniche. Il demande au mari s'il tond les chiens : *Oui, Monsieur, & ma femme aussi, comme vous voyez. --- Eh bien ! venez tous deux chez moi demain à dix heures.* Les tondeurs ne manquent pas au rendez-vous. Je connois, leur dit le Marquis, une Dame qui a la ridicule prétention de paroître enfant de la tête aux pieds ; elle veut que je l'aide à se rajetûnir : je n'y entends rien, ainsi il faut que tu tondes ta femme, afin que je voie comment il faut s'y prendre. --- Mais, Monsieur, vous voulez rire, je ne tons que les chiens & ma femme aussi... -- Voilà ce que je demande, ainsi mets toi vite à l'ouvrage. --- Mais, Monsieur... --- Tons ta femme & choisis entre un louis ou cinquante coups de bâton ! le pauvre homme plus mort que vif sembloit consulter sa femme des yeux. --- Il n'y a pas tant à balancer, dit celle-ci en se mettant en posture : *Ce sera un louis bientôt gagné, & puis cela repoussera.* En deux minutes, son mari la débarrassa de son épaisse toison ; le Marquis la ramassa

très-proprement, paya la façon comme il en étoit convenu, & congédia très-satisfait le tondeur avec sa femme tondue.

Pour ne point dépenser une bagatelle, en louant un parapluie pendant un orage, un avare, réfugié sous une porte cochère, attendoit patiemment que la pluie cessât, lorsqu'il vit entrer plusieurs personnes qui paroissoient être de province, & qui se rendoient dans une grande salle, dont la porte restoit ouverte. Il y entre, s'aperçoit qu'on le regarde de mauvais œil, & qu'on chuchotte à son sujet. Il se rappelle qu'il a lu sous la porte cochère une affiche qui annonce la dernière adjudication d'une vente de bois, & se doute qu'on le prend pour un nouveau concurrent. En effet un des assistans s'approche, & lui demande ce qu'il vient faire : *votre question, Monsieur, me paroît plaisante ; je suis apparemment ici pour le même objet, que vous.* Nouvelles chuchoteries entre les premiers arrivés : ils s'étoient tous concertés pour ne point enchérir les uns sur les autres, & ce nouveau venu déconcertoit leurs projets. *Il faut, dit l'un d'eux, lui faire un avantage pour qu'il se retire.* Le même personnage vient plus poliment à lui, & lui dit : *vous pousseriez en vain, Mon-*

seur, nous sommes résolus de ne point laisser aller l'objet qui nous rassemble, ou de vous le faire payer bien cher; si vous voulez vous laisser le champ libre; recevez ce billet de caisse de cinquante louis. Cinquante louis! Messieurs, en vérité je serois bien dupe d'abandonner pour cette somme une pareille acquisition; nous verrons les encheres. Les spéculateurs se déterminèrent à faire un nouvel effort & offrent cent louis que notre homme reçoit d'un air de complaisance. Il se retire en donnant sa parole d'honneur de ne point revenir. Pour les mettre tout-à-fait hors d'inquiétude, il leur envoya dire un quart-d'heure après, qu'ils devoient d'autant plus compter sur sa parole & sur sa reconnoissance: qu'il n'avoit jamais eu le moindre projet sur l'adjudication dont il s'agissoit.

Mlle Necker disoit: Je serai très-difficile à marier; Ma mere veut un homme de qualité; mon pere un homme qui entende les affaires, & moi un homme qui me plaise. Le baron de Stael a réuni ces trois conditions, & il est devenu l'époux de Mlle Necker.

La procession des Captifs du mois d'octobre 1705, a fait beaucoup de sensation dans Paris. Chaque captif étoit accompagné de deux petits anges cro-

tés que l'on étoit souvent obligé de porter, malgré les brillantes aîles dont ils étoient revêtus. Il falloit voir le peuple attendri sur le sort de ces pauvres chrétiens qui ont si long-tems gémi dans l'esclavage. La vérité est qu'ils ne sont point autant maltraités qu'on se l'imagine, & qu'il en est plusieurs qui ne vouloient point quitter *Alger*. Il en est même resté un qui n'a jamais voulu consentir à être racheté. Peut-être au reste a-t-il craint de manquer de ressource pour vivre en *France*, ou peut-être avoit-il commis quelque crime qui ne lui permettoit pas de reparoitre dans sa patrie. Parmi les plus honnêtes de ces captifs, on en trouve qui ont servi sous dix-sept Capitaines. On a été attendri de plusieurs reconnoissances entre un pere & un fils, un frere & une sœur, un mari & une femme. L'un d'eux en passant à *Lyon* y a trouvé sa femme remariée : grande rumeur à son apparition. La femme qui se trouve plus heureuse avec le second mari qu'avec le premier, & qui jouit d'une petite fortune s'est rendue médiatrice. *Te voilà tombé des nues*, a-t-elle dit à son premier époux, *sans état, sans argent, sans ressource : tu n'es plus jeune, tu me rendrois aussi malheureuse que toi, accepte une pension pendant ta vie, & ne me vois plus que comme une sœur*. Le cap-

tif a préféré l'argent à la femme, il a demandé l'enfant qu'il avoit eu d'elle, l'a emmené en emportant une année de pension qu'on lui a payée d'avance, & a promis de ne plus reparoître : *Mais*, a-t-il ajouté, *que l'on me paye exactement, sinon je reviens faire valoir mes droits.*

Mlle *Arnoult*, après avoir été brouillée avec Mlle *Raucourt*, s'est rapprochée d'elle, & le comédien *Florence* est entré pour beaucoup dans le raccommodement. Cette société, tout en s'aimant beaucoup, n'a point renoncé aux gaîtés piquantes & saugrenues qui se présentent. Une Dlle *Viehl*, amie de Mlle *Arnoult*, étant accouchée, elle a fait prier cette dernière d'être la marraine de son enfant. *Sophie* a accepté la proposition; il falloit un parrain; l'accouchée crut faire sa cour en proposant *Florence*. *Sophie* a répondu qu'elle ne le connoissoit pas le jour. Embarras : en remplacement on parle de M. de *Murville*, gendre de *Sophie*. *C'est un ennuyeux qui ressemble à ces vieux laquais qu'on appelle, La jeunesse.....* Cette naïveté écarte encore le second parrain projeté. Enfin *Sophie*, après avoir réfléchi, dit : *Mais nous allons chercher bien loin ce que nous avons sous la main; le parrain sera Raucourt.....* Mais comme un tel parrain ne

pouvoit passer, *Sophie* a employé à la cérémonie son fils nommé de *Veterville*.

Une parente de *M. de la Chalotais* a été assassinée dans le bois de *Vincennes*. Cette femme dont la fortune est très-bornée, s'étoit rendue à *S. Mandé* pour recevoir 18 liv. qui lui étoient dues : craignant, aux approches de la nuit, de revenir seule, un particulier s'offrit de l'accompagner, mais le scélérat l'assassina pendant la route. Quelques personnes trouverent deux heures après l'infortunée baignée dans son sang : on la porta à la barrière, où le carrosse de madame de *Breteuil* fut arrêté par l'affluence des spectateurs. Informée de l'accident, madame de *Breteuil* donna ordre qu'on prît soin de cette pauvre femme, & a promis de lui faire une pension, si elle en réchappe.

Il y eut, la semaine dernière, une émeute assez vive, dans le *Palais royal*, au *Camp des Tartares*. On dit avec assez de raison que *Paris* ressemble à un royaume dont le *Palais royal* seroit la Capitale. En effet tout s'y trouve rassemblé; on y rencontre même certaines facilités qu'on chercheroit vainement ailleurs. Ce sont des appartemens meublés où tout ce que le luxe a de plus recherché se trouve réuni, & qui

se louent à raison d'un demi-louis par heure : on se doute bien pour quel usage. On prétend même que le parti de l'*opposition* (*) trouve les mêmes facilités dans une galerie voisine , mais dont la location est d'un louis par heure. Quoi qu'il en soit , mille motifs analogues au relâchement de nos mœurs , occasionnent tous les soirs une affluence continuelle sous la galerie des *Tartares*. Là toutes les *Nymphes* du quartier , trop élégantes pour se crotter dans les rues , se réunissent vers l'heure de la fin des spectacles.

Voici ce qui a occasionné l'émeute en question. Un abbé en *frac* , que l'on dit neveu d'un Evêque , tenoit sous le bras une *Impure* très-jolie , lorsqu'un jeune homme s'avise de marcher sur le pied de l'abbé. Celui-ci se plaint énergiquement & traite l'agresseur de *polluon* ; le jeune homme l'apostrophe dans le même style , l'abbé leve sa canne , l'autre en fait autant , & une rixe assez sérieuse s'élève entr'eux & leurs amis. Les femmes effrayées crient au secours ; un des gardes suisses préposés au maintien du bon ordre dans le jardin , arrive , & n'imagine rien de mieux pour séparer les combattans que de les frapper à coups de plat de sabre. Cette

(*) Les *Pédé*....

boutade helvétique révolte le public, on entoure le suisse pour le désarmer, il donne un coup de sifflet, & trois de ses camarades viennent à son secours : ils se mettent dos à dos &, le sabre nud, frappent indistinctement sur ceux qu'ils rencontrent. Quelques personnes ont été blessées, entr'autres un militaire d'un âge avancé, Chevalier de *S. Louis*, qui s'étoit trouvé emporté malgré lui par la foule, & qui a eu le chapeau coupé & la tête entamée. Les cris redoubloient pour appeller la garde, mais soit qu'elle ne pût entrer sans une permission spéciale du Gouverneur, soit qu'elle voulût se réunir en plus grand nombre, elle tarda long-tems. Enfin on vit paroître sept à huit escouades, la bayonnette au bout du fusil; les suisses alors se sauverent : On en fit la recherche, & on les trouva réfugiés dans une maison. Ils furent désarmés, & on les emmenoit au milieu des applaudissemens du public, qui crioit : *Tolle, en prison, au Cachot!* lorsqu'un officier suisse se présenta & reclama ses soldats. On les conduisit chez le Gouverneur, & ils en furent quittes, dit-on, pour être mis aux arrêts dans leurs casernes. Le public est très mécontent qu'on ne lui ait pas donné d'autre satisfaction, & plus encore de ce que, le lendemain, deux jeunes gens qui par-

loient de cette émeute dans le même lieu, & qui paroissent y avoir eu quelque part, ont été arrêtés & conduits à l'hôtel de la Force. La garde dans la galerie a été beaucoup augmentée; les Suisses, à la vérité, sont beaucoup plus honnêtes, ils parlent & entendent le françois, & empêchent les attroupe-mens. Depuis cette aventure, on y voit beaucoup moins de filles & pas un abbé.

Un autre événement encore plus extraordinaire & plus bizarre avoit occupé le Palais-royal peu de jours avant. Parmi les gens qui fréquentent cette promenade, il y a des joueurs de profession, & quelques-uns d'entr'eux ont fait fortune. Un de ceux-ci, allemand de naissance, boîteux d'une jambe, adroit des deux mains & poltron, nommé B....., est fort riche. Il fut abordé par un ancien officier, hardi, besogneux & intrépide querelleur qui l'avoit connu autrefois dans des tripots, mais qui depuis huit ans ne lui avoit point parlé. Celui-ci s'adressant au S. B....., lui demanda fièrement quand il comptoit lui payer cent louis qu'il lui devoit depuis si long-tems, & qu'il lui avoit gagné sur sa parole. B..... répondit au militaire délabré qu'il ne le connoissoit pas, qu'il ne lui devoit rien, & qu'ainsi il ne vouloit lui rien payer.

Le gascon soutint hardiment son dire, & ajouta qu'au tribunal il lui prouveroit tout ce qu'il avoit avancé. En effet il le fit assigner : procédure, témoins entendus, il fut prouvé que *B....* s'étoit trouvé dans les jeux avec le gascon. Alors un officieux conciliateur alla trouver *B....*, lui représenta que pour avoir joué sur sa parole il seroit condamné à un an de prison, & qu'au fond il n'auroit que 1000 liv. à payer au gascon, attendu que le tribunal n'admet pas de dettes de jeu au dessus de cette somme. Le riche & poltron *B....* se rendit à ces considérations, & il lui en coûta par accommodement 1500 liv. dont 500 pour fraix de procédure. On trouve que c'est bon marché, à moins qu'une pareille jurisprudence s'établissant à son égard, il ne se trouve désormais devoir à tous les gascons des sommes oubliées & demandées après une longue suite d'années.

Une méprise assez plaisante a beaucoup amusé nos cerceles ces jours derniers ; M. le lieutenant de police est allé visiter les prisons & maisons de force. Le jour étoit pris pour aller à *Charenton*. L'officier de maréchaussée de ce quartier voulant faire honneur au magistrat vint à sa rencontre avec ses brigades à l'heure indiquée. Il savoit que

la livrée de M. de *Croſne* étoit verte avec des galons; il paroît un équipage avec une pareille livrée. Auſſitôt la maré-chauffée l'entoure; le cocher, les domeſtiques, le maître de la voiture étonnés ne diſent mot & continuent leur route au milieu de ce cortège. Quand la voiture eſt prête à prendre le chemin du pont, un cavalier fait ſigne au cocher de prendre à droite, celui-ci obéit, & bientôt les portes de la maiſon de force s'ouvrent, le carroſſe y entre, l'officier ouvre la portière & trouve un Monsieur un peu pâle, & auquel il balbutia des excuſes ſur ſa mépriſe. On ſ'imagina aſſément quel étoit l'embaras du maître de la voiture qui ſ'eſt trouvé être le Tréſorier des poudres. La maréchauffée retourna bien vite au-devant de M. de *Croſne*.

On a vu dans le *Courier de l'Europe* le crime atroce d'un ſcélérat nommé *Chamorant*, qui étant en *Angleterre*, arracha à un particulier des lettres de change en lui faiſant ſouffrir des tourmens incroyables. Le ſignalement de cet homme a été envoyé dans toute l'*Europe*: il eſt arrivé à *Paris* avec une femme. La ſemaine paſſée, il envoya cette femme chez un banquier retirer le montant d'une lettre de change qu'il avoit, & dont vraisemblablement la note avoit été jointe au ſignalement.

En payant cette somme le banquier lui demanda sa demeure , & elle la donna rue *Quincampoix*. La police fut avertie , & dès le même jour cette femme fut arrêtée. On la força de donner un rendez vous à son compagnon de voyage qui ne demeurait pas avec elle ; le premier rendez-vous manqua , mais enfin elle lui indiqua les *Champs Elisés* , où elle fut conduite en *fiacre* par deux recors. A peine fut elle arrivée au rendez vous , qu'un petit savoyard vint lui demander si elle étoit la Dame qui attendoit un *Monsieur* ; elle répondit qu'oui. Un inspecteur de police qui se trouvoit dans l'endroit convenu , suivit le savoyard . & trouva en effet le nommé *Chamorant* dans une baraque de loueur de boules ; il lui signifia qu'il l'arrêtoit *de par le Roi*. Le coupable se défendit ; le maître de la baraque se joignit à l'inspecteur , & on le terrassa : dans ce moment le scélérat tira de sa poche un poignard ; la femme du loueur de boules effrayée à cette vue fit retirer son mari : le coquin se releva , & voulut porter un coup de poignard à l'inspecteur , celui-ci l'ayant paré avec la main , il y reçut le coup & fut blessé. Aussitôt *Chamorant* s'approche du *fiacre* où étoit la femme , & à sa vue cette femme se mit à crier & à demander du secours à deux passans contre la

violence qu'on lui faisoit; ces généreux passans qu'on croit être des officiers la délivrèrent en effet; elle se sauva dans le faubourg *S. Honoré*, tandis que *Chamorant* un poignard dans les dents & deux pistolets à la main, gagnoit le *Cours la Reine* à toute jambe; il arrive sur le bord de la rivière, jette un écu de 6 liv. au batelier, & lui ordonne de le passer sur le champ sans laisser entrer personne. La foule qui le suivoit s'arrêta sur le bord en criant, *arrête*, mais il parvint à l'autre bord où s'étoit déjà rassemblé beaucoup de monde sans que personne osât arrêter un homme muni de deux pistolets, de sorte qu'il a été manqué cette fois; mais comme il a une marque distinctive au visage, il ne pouvoit pas long-tems échapper à la vigilance de ceux qui le poursuivoient.

Après avoir été manqué aux *Champs élysées*, il erra pendant deux jours dans les bois de *Meudon*, & il vint enfin chez un batteur d'or, rue *Michel le Comte*, dont il avoit fait la connoissance dans une voiture publique, en venant de la *Haye à Valenciennes*. *Chamorant* qui a de l'esprit amusa tous les voyageurs dans la diligence, en leur racontant qu'il avoit accompagné le fameux navigateur *Cook*, dans ses voyages. Il forma une liaison particulière avec le batteur

d'or, qui lui donna son adresse. En arrivant chez lui, la semaine dernière, *Chamorant* lui dit qu'étant venu à *Paris*, pour solliciter la liberté d'un de ses amis arrêté pour avoir fait un libelle licencieux, le Ministre avoit voulu le faire arrêter lui-même, qu'il étoit échappé aux captureurs, & qu'il lui demandoit asile pour deux jours seulement. Le batteur d'or lui donna une chambre chez lui. Le lendemain un oncle étant venu voir l'artisan, celui-ci lui parla de l'étranger qu'il avoit recueilli, & le lui désigna de manière que l'oncle qui lisoit le *Courier de l'Europe* reconnut le signalement du criminel. Ils allèrent ensemble chez le Lieutenant de police qui les renvoya à l'Inspecteur de *Longpré*, pour faire leur déclaration. Le batteur d'or pria celui-ci de n'arrêter l'étranger que le soir, pour éviter le bruit, mais l'inspecteur, craignant de manquer son coup, ne voulut pas différer d'un instant, & se rendit sur le champ avec main forte rue *Michel-le Comte*. Ses gens monterent à la chambre de *Chamorant*, & le trouverent occupé à écrire. On avoit ouvert la porte très-doucement. Il se retourne, & voyant des inconnus, il veut sauter sur ses pistolets qui étoient sur la cheminée, mais on le saisit par les cheveux, on le renverse avec la chaise sur laquelle

il étoit assis, & quatre hommes vigoureux s'en rendent maîtres, non sans le maltraiter beaucoup à cause de la résistance qu'il faisoit. Chargé de cordes & de fers, il fut conduit chez le Commissaire *Hugues*, de-là à l'hôtel de la force, & ensuite au *châtelet*, où il a été mis dans un cachot. Cet homme est natif de *Besançon* & s'appelle *Phili*: il a été de bonne heure mauvais sujet & chassé comme tel de la maison de son pere: c'est lui qui vola, il y a deux ans, les diamans de la princesse *Kinski* à *Paris*. On raconte qu'étant lié avec la femme de chambre de cette Princesse, il se trouva chez elle dans le moment qu'elle arrangeoit les diamans de sa maîtresse. Tandis que la femme de chambre s'occupoit de quelque autre chose, avec sa canne il agita la sonnette. La femme de chambre crut que sa maîtresse sonnoit, elle courut vers elle, & le coquin faist ce moment pour se sauver & pour emporter les diamans. On croit que ce fait & quelques autres qui s'éclairciront, feront juger cet homme à *Paris*, & qu'il subira ici la juste punition de ses méfaits.

L'aventure qui vient d'arriver au Palais royal contribuera beaucoup à y ramener les dangereuses prêtresses de
Cithere,

Cithere, que la rixe du mois dernier avoit écartées de l'allée des *Tartares*.

Deux observatrices (*), car il en est des deux sexes, vinrent, l'un des derniers soirs, avertir *Quidor*, inspecteur de police, que deux filles étoient assises dans le jardin malgré les défenses qui leur ont été faites de s'y trouver sans avoir d'homme avec elles. *Quidor* prend une chaise à côté des Dames qu'on lui indique, lie conversation avec elles, & après quelques propos galans, leur propose de les conduire chez elles, ce qu'elles acceptent. A peine étoient-elles arrivées près de la porte du jardin que l'inspecteur leur ordonne de le suivre *de par le Roi* --- *Il faut obéir*, répondent-elles.... Mais en sortant, l'homme de la police fut cruellement surpris de voir un heyducque & trois grands laquais s'empreser de faire avancer une superbe voiture pour recevoir leurs maîtresses. Il vouloit s'éclipser, les Dames, riant de son embarras, le forcent de monter dans leur voiture, & se font conduire chez un Commissaire pour demander justice de l'insulte qu'elles ont reçue. *M. de Crosse* leur a promis d'en parler au Ministre, & l'on croit que l'inspecteur perdra sa place.

(*) Espionnes de la police.

Le chevalier de la *Morliere*, mort en 1784, s'étoit rendu, pour ainsi dire, l'arbitre du sort des piéces nouvelles & des débutans au théâtre françois. A la tête d'un parti assez considérable qu'il postoit avec art dans le parterre, il étoit assuré d'entraîner ou de dominer par d'habiles manœuvres l'opinion générale. Lorsqu'une sage police empêcha de huer ou de siffler, il se fit une maniere de bâiller éclatante & prolongée, qui produisoit le double effet de faire rire & de communiquer le même mouvement au diaphragme de ses voisins.

Un jour la sentinelle l'avertit de ne pas faire de bruit; *Comment, mon ami, lui dit-il, vous qui paroissez un homme de sens, & qui avez l'habitude du spectacle, est-ce que vous trouvez cela beau? --- Je ne dis pas cela, lui répondit le soldat un peu adouci; mais ayez la bonté de bâiller plus bas.*

L'Abbé *Raynal* a fait désavouer dans les papiers publics un supplément annoncé à son histoire philosophique. Bien des gens ignorent que les plus beaux morceaux de cette histoire & les plus hardis sont de *Diderot*. Celui-ci disoit à l'Abbé. --- *Mais, cela ne passera pas. --- Allez votre train, répondoit l'autre, j'en fais mon affaire.* Il est également certain

que *Diderot* étoit matérialiste de bonne foi & qu'il a eu une très grande part à un ouvrage qui a fait beaucoup de bruit dans le tems & dont on ne parle plus : *Le Système de la Nature*, dont l'auteur étoit un jeune homme nommé *le Mercier*, qui est mort, il y a quelques années, à *Amsterdam*.

Mad. la Comtesse de Sth... racontoit dans un grand cercle qu'un jeune homme pressé par ses parens de quitter *Paris* & ne voulant ni s'éloigner de sa maitresse ni défobéir, s'avisa d'un expédient assez rare. Il prit un pistolet & se perça le bras. Cette blessure le retenoit nécessairement à *Paris*. --- *Voilà*, dit la Comtesse, *ce qui s'appelle bien aimer*. -- *Oui*, répondit quelqu'un, *cela vaut bien les petites maisons*.

M. Du..... gentilhomme de Cl..... étoit dévoré de tous les chagrins que peuvent causer à un pere honnête les désordres auxquels sa fille s'abandonne. Une passion effrénée pour un garçon tailleur avoit fait oublier à la jeune personne ce qu'elle devoit à son honneur & à sa réputation. On connoissoit un remède : le couvent; mais la fortune ne permettoit pas cette dépense aux parens. M. de M. ... gentilhomme du voisinage, dont la conduite est aussi singulière que les idées, se mit en tête d'opérer cette conversion.

Il s'en vanta un jour dans une société, & l'imagination montée sur cette bonne œuvre, il part brusquement, pénètre dans la chambre de la demoiselle, débute par lui donner un grand soufflet qui l'étend par terre, puis l'attache au pied du lit, lui renverse sur la tête une grande cuvette d'eau pour la purifier, disoit-il, (c'étoit précisément le 2 Fev. dernier, jour de la *Purification*) & la fouette vigoureusement, malgré ses cris & les efforts d'une femme qui se trouvoit là; il termine la scene en coupant à la coupable ses superbes cheveux.

Le pere regardant comme un affront ces étranges marques de zele, intenta un procès à M. de M.... qui vient d'être condamné à payer mille écus par forme de réparation à la demoiselle, & à lui faire une pension viagere capable de l'entretenir selon son rang dans un couvent. Elle y a été mise aussitôt & se dispose, dit on, à prendre le voile. Beaucoup d'autres, dans le même cas, ont pris le même parti, & l'on assure que ce sont les meilleures religieuses, parce qu'au moins, en embrassant cet état, elles connoissent la juste valeur de celui auquel elles renoncent.

Les personnes qui ajoutent foi aux prestintimens & aux rêves, liront avec plaisir cette anecdote toute récente,

dont un homme digne de foi garantit l'authenticité. Un Irlandois fort riche s'étoit retiré à *Montrouge* près de *Paris*, avec son épouse qui avoit été très jolie & qui pouvoit encore passer pour une belle femme. Elle tomba malade & mourut en peu de tems. On a dit que la coquetterie étoit innée chez les femmes, on pourroit ajouter qu'elle leur survit : par un caprice qui n'est pas absolument rare, la femme de l'Irlandois conjura son mari de la faire enterrer avec ses plus beaux habits & avec les bijoux qu'elle n'avoit point quittés pendant sa maladie. Le mari inconsolable promit & tint parole. Le lendemain il croit voir en songe sa femme insultée de la manière la plus indécente, & réclamant son secours ; il se réveille dans la plus vive agitation, cherche à dissiper ces idées funestes & se rendort ; la même image se retrace dans son esprit avec plus de violence que la première fois ; il se réveille plus agité, fait de nouveaux efforts pour calmer son imagination allarmée & parvient avec peine à rappeler le sommeil sur ses paupières, il est cette fois encore plus tourmenté par le spectre effrayant qu'il croit voir & entendre. Il se lève, s'habille, & au risque de passer pour un visionnaire, il sort pour aller demander au curé la permission de visiter le tombeau de son é-

pouffe. En passant devant l'église, il y entrevoit de la lumière; il frémit de la crainte de voir réaliser son rêve; il s'approche; égaré, furieux, entendant du bruit, il frappe avec violence; le bruit cesse; il court chez le curé, le fait lever, l'entraîne vers l'église. Ils voyent encore de la lumière; ils entendent encore du mouvement; on fait chercher le *bedeau* qui avoit les clefs; il se trouve absent; les portes de l'église sont bientôt forcées.... L'on trouve sur des chaises la morte que l'on avoit exhumée, volée, violée & outragée de toutes les manières. L'un des complices de ces horreurs s'est sauvé, &, par des considérations particulières, on a relâché les autres, afin d'assoupir cette scène scandaleuse.

La femme d'un jouaillier nommé *Reverand*, ayant reçu, il y a quelques jours, 10000 liv. à la *Caisse d'Escompte* fut arrêtée en sortant & conduite chez le commissaire *Hugues*, où l'interrogatoire la retint depuis dix heures du matin jusqu'à 5 du soir. Le mari inquiet de ne point voir revenir sa femme, courut à la caisse, où on lui apprit vaguement ce qui lui étoit arrivé: un des billets dont elle avoit reçu le montant avoit été volé à M. le Comte d'*Artois*. Après beaucoup de courses & de recher-

ches, il découvrit le commissaire des mains duquel il eut bien de la peine à tirer sa femme & son argent.

Un assassin qui vient de subir le supplice de la roue, étoit un monstre d'ingratitude. Brouillé avec son pere, honnête vitrier, qu'il avoit quitté pour faire le métier d'histrion chez *Nicolet*, sa marraine lui donnoit de petits secours & tâchoit de le faire rentrer dans la maison paternelle. Ce scélérat qui n'avoit que 17 ans, exécuta la semaine dernière le projet d'assassiner cette marraine bienfaisante à coups de tabouret, pour la voler. On dit qu'il ne manquoit pas d'esprit & qu'il avoit composé une petite piece assez jolie qu'on se dispoit à jouer sur le théâtre de *Nicolet*.

On a annoncé dans le *Journal de Paris* du 26 Janvier 1787, que, le Mercredi précédent, vers six heures du soir, sur le boulevard de la chaussée d'Antin, un carrosse de remise qui alloit très lentement, avoit blessé & peut-être même écrasé un enfant qui s'étoit précipité sous les pieds des chevaux; & que, pour donner aux parens de cet infortuné un foible dédommagement de cet accident, on prioit de leur faire tenir un billet de caisse de 600 liv. Cela paroît assurément très louable & très édifiant; mais on n'a

pas dit que le carrosse alloit d'un très grand train, qu'on cria au cocher d'arrêter, que le pere de l'enfant voulut prendre les chevaux à la bride & que la personne qui étoit dans le carrosse, furieuse de ce qu'on osoit retarder sa course rapide, descendit, plongea son épée dans le corps du pere infortuné qui vouloit sauver la vie à son enfant & remonta tranquillement dans sa voiture. Voilà le trait que le *Journal de Paris* s'est empressé d'annoncer à l'article *Bienfaisance*.

Ce meurtre n'est pas le seul dont les suites ont été étouffées par un semblable moyen. On diroit que nous avons un tarif pour les crimes que commettent les personnes d'un certain rang que l'on n'ose poursuivre.

Malgré la vigilance de la Police, il y a eu encore cet hyver beaucoup d'assassinats à *Paris*. On en a compté neuf dans une semaine. On raconte l'aventure suivante. Un négociant de *Lyon*, logé dans un hôtel-garni, enclos des *Quinze-vingt*, crut voir un soir avant de se coucher, un pied sous son lit. Il eut la présence d'esprit de se reprocher, comme un homme qui parle tout seul, d'avoir oublié sa montre en soupant à table d'hôte; il sort, ferme la porte, fait part de ses craintes & remonte bien accompagné. On trouve sous le lit son propre neveu

neveu armé d'un poignard , qui se voyant découvert , se prosterne pour demander grace. L'oncle pénétré de douleur a fait renfermer le coupable & cherche à cacher cet événement.

On ne peut garantir la vérité d'une autre aventure qui au reste n'est pas sans exemple. Des particuliers , dit on , revenoient de souper en ville. Passant près du *Petit-Châtelet* , ils sont arrêtés par le guet qui , malgré leurs protestations , les force d'entrer dans la prison. On peut se peindre leur étonnement & leur effroi , lorsqu'ils virent entre les deux guichets une potence dressée. Un moment après arrive un homme âgé d'environ quarante ans , accompagné d'un bourreau qui pendit le premier à leurs yeux. On présenta ensuite aux deux témoins épouvantés , avant de les congédier , un grand registre sur lequel ils furent obligés de donner leur déclaration de ce qu'ils venoient de voir , en y ajoutant leurs noms & leurs demeures.

Les suicides semblent plus fréquens dans cette saison que dans tout autre tems. Un maître écrivain du faubourg *S. Antoine* étant un soir à jouer chez lui avec sa famille , se leve tranquillement & va se couper la gorge , après avoir

écrit ces mots: *On ne doit inquiéter personne à mon sujet; je suis écrasé de dettes & je ne puis faire une assemblée de notables.* Un clerc de procureur demeurant rue *Beaubourg*, qui avoit probablement des obligations de plus d'un genre à la cuisinière de son maître, désespéré de ne point recevoir d'argent de sa famille, s'est aussi coupé la gorge, & a laissé ce testament laconique: *Je legue mon ame à Dieu, mon corps à la terre, mes biens à la cuisinière & mes parens au diable.*

Le Comte de *B...* vient de donner encore un triste exemple du mal incurable que produisent les livres de nos modernes philosophes, ces prétendus *redresseurs de torts*. Nourri sans doute de la lecture des traités sur le suicide de *Hume*, de *Stanley &c.* le Comte de *B....* recherché, aimé de tout le monde, s'est brûlé la cervelle. On a trouvé sur sa table ces lignes du *Voyage en Espagne* brûlé, il y a quelque tems, par arrêt du *Parlement*: *Curieux & impatient de savoir ce qui se passe dans l'autre monde, je me suis pour l'aller voir.*

On écrit de *Lille* qu'il s'est élevé, à l'enterrement d'un riche bourgeois de cette ville, une rixe si sérieuse entre ses héritiers qu'on en vint aux mains. Le curé fit des efforts inutiles pour séparer

les combattans. Il fallut appeler main-forte , & vingt grenadiers qui accoururent menerent tout le convoi au corps de garde.

On raconte un tour assez plaisant qui vient d'arriver dans une ville de province. Un apothicaire qui , s'il en faut croire la chronique , avoit payé fort cher l'avantage de rendre pere un épicier son voisin , imagina un singulier moyen de s'en dédommager. Chaque fois qu'il alloit chez l'épicier , il remplissoit ses poches de l'Indigo qu'il trouvoit sous sa main , & ce manège étoit fréquemment répété. Les soupçons ne tombèrent pendant longtems que sur des domestiques qui en furent les victimes. L'épicier pensa enfin à son ami ou plutôt à celui de sa femme. Il le fit guetter , on le prit sur le fait ; des témoins apostés rendirent la chose évidente. Deux cents louis payés comptant & une promesse de pareille somme ont arrangé l'affaire ; de sorte qu'elle a tourné entierement au profit de l'épicier qui a eu l'argent & les enfans.

On attribue à feu M. Trochin l'apologue suivant. Il prouve qu'il n'avoit pas comme le Pape la prétention d'être infaillible. *La nature , disoit-il , étoit aux prises avec la maladie ; un aveugle arrive*

*armé d'un bâton , pour les mettre d'accord ;
il leve son arme sans savoir où il frappe ;
s'il attrape la maladie , il la détruit ; s'il
tombe sur la nature , il la tue.*

Le Roi d'Angleterre s'amuse beaucoup du surnom qu'on lui donne de *George le Fermier*. S. M. a raconté elle-même, étant à dîner chez le Lord Hartcourt à *Newham*, le trait suivant qui lui étoit arrivé dans le voisinage de *Windsor*. Ce Prince dit que se promenant un jour de grand matin hors du château, il rencontra un homme qui conduisoit un troupeau de très beaux moutons, & qu'il demanda au conducteur s'ils étoient à vendre: --- Non, répondit le rustre. --- Où allez-vous les conduire, lui dit le Roi? chez le *Fermier George*. -- Eh, qui est ce *Fermier George*? répliqua le Roi; je connois tous les Fermiers du voisinage... --- Comment, lui dit le berger, vous ne connoissez point le *Fermier George*? il demeure dans cette grosse & grande maison (en lui montrant le château.) On l'appelle aussi le *Roi*; mais nous autres, nous ne l'appellons que le *Fermier George*.

La Comtesse de C.... entendoit vanter dans un grand souper, la bienfaisance de l'Archevêque de Paris. On disoit que ce Prélat l'étendoit jusqu'à l'infortunée

Comtesse de la Motte à laquelle il envoyoit deux louis tous les mois. --- *Mon cœur*, dit elle, *suffit à peine au plaisir qu'il éprouve; car l'objet des soins charitables de M. l'Archevêque prouve qu'il n'y a plus de pauvres dans son diocèse.* On n'a peut être jamais fait d'épigramme plus fine & plus ingénieuse.

Un Chef de voleurs nommé *Hanickel*, qui a été arrêté dernièrement à *Sulz* sur le *Necker*, a avoué qu'il étoit l'auteur du vol fait, il y a quelques années, au Juif *Hirzel*, à *Mittelbromm* en Lorraine. On n'eut rien de plus pressé que d'en informer le juge de cet endroit. Il a répondu que cet avis venoit trop tard, 7 bourgeois de l'endroit ayant déjà expié le crime dont *Hanickel* prouve qu'il est seul coupable. Quatre de ces malheureux ont été pendus, & trois envoyés aux galeres; le tout en vertu d'une sentence confirmée par le Parlement de *Metz*.... Et l'on n'osera pas élever la voix contre ces assassinats juridiques que notre code criminel renouvelle tous les jours! Et des hommes qui se targuent du titre de protecteurs des opprimés, oseront en prendre la défense!

Il y a à *Clermont en Auvergne* une société que l'on appelle *Société de gens de lettres*. Ce sont des voleurs qui écrivent

aux particuliers de cette ville, qu'ils doivent porter telle somme à des endroits désignés ou s'attendre à périr par le feu, le fer ou le poison. On les a épiés & l'on n'a fait encore que des démarches inutiles pour saisir quelqu'un de ces brigands.

Le Président Baudry a été massacré par son frere chanoine de l'église de Lyon, à la fin d'un repas chez sa maîtresse rue S. Louis au Palais. L'assassin s'est enfui sur le champ avec la fille. Arrivés à Calais, ils voient un pêcheur prêt à mettre en mer. Ils l'abordent & la jeune Dame témoigne le désir de voir la pêche. On convient d'un léger salaire. A quelque distance du rivage, l'Abbé tire sa bourse, montre dix louis au pêcheur, & lui appuyant un pistolet sur le front, lui donne le choix de le conduire en Angleterre ou d'avoir la cervelle fracassée. L'alternative n'exigeoit pas beaucoup de réflexion, le pêcheur fit aborder heureusement les deux fuyards à Douvres.

Il est arrivé à Londres au théâtre de *Covent Garden*, un événement fort extraordinaire mais qui n'a pas eu des suites aussi fâcheuses qu'elles auroient pu l'être. Un homme qui étoit venu ivre au spectacle, & qui s'y étoit endormi,

resta seul aux secondes loges après que le spectacle fut fini, & fut enfermé dans la loge. S'étant éveillé à une heure du matin, & son ivresse n'étant pas encore passée, il tomba, on ne fait comment, dans le parterre. Le teneur de livres ayant entendu des cris qui venoient de la salle, s'arma de toutes pieces, & accompagné des valets de scene, se rendit, le pistolet au poing, sur le théâtre, d'où il aperçut étendu entre deux banquettes dans le parterre, l'homme qui lui avoit donné l'alarme. Sur le compte qu'on lui demanda de la maniere dont il étoit resté dans la salle, l'ivrogne répondit qu'il ne se souvenoit que d'être entré au théâtre, & d'avoir été suspendu pendant longtems par ses mains quelque part. On trouva son chapeau & sa canne aux secondes loges, ce qui a fait conjecturer que c'étoit de là qu'il étoit parti pour se rendre entre les deux banquettes, où il étoit étendu tout meurtri, & avec un doigt cassé.

Le 20 Janvier 1787, deux jeunes écoliers patinoient sur les bords du Lac de *Nantua*; s'étant trop avancés sur la glace, elle rompit sous leurs pas, & ils disparurent un moment. Revenus sur l'eau, ils saisirent le bord de la glace. Parmi les spectateurs accourus à leurs cris, le nommé *Jean-Claude Billon*,

Bourellier, muni d'une longue perche, vola à leur secours. Il alloit les atteindre, lorsque, tout-à coup, la glace s'ouvrit sous lui. Suspendu par les bras, & sans quitter sa perche, il se fit un passage à travers la glace, jusqu'à ce qu'il fût à la portée d'un de ces enfans, qui se saisit aussitôt de la perche, & s'y fixa avec les dents; *Billon* eut la force & l'adresse de le soulever & de l'attirer jusques sur la partie solide de la glace. Ce brave homme toujours en danger, mais soutenu par ce premier succès, continua de briser la glace, & s'approcha du second enfant, qui ayant pu saisir l'extrémité de la perche, se glissa jusqu'à son libérateur, au col duquel il ne cessa de se tenir étroitement attaché, que lorsqu'ils furent arrivés l'un & l'autre sur le rivage. *Billon*, que cette périlleuse opération avoit tenu plus d'un quart-d'heure, plongé dans l'eau glacée, en a été quitte pour une indisposition de quelques jours.

Mad. de B. avoit donné la commission à l'Abbesse de P., de trouver une femme à un de ses protégés, vieux garçon, riche & généreux. L'Abbesse en conséquence rassembla un beau matin toutes les pensionnaires & leur dit: *Mesdemoiselles, je suis chargée de vous prévenir qu'un homme d'un certain âge, possesseur d'une*

belle charge & de 30,000 liv. de rentes, voudroit se marier. Si l'affaire tente quelqu'une de vous, elle peut me faire connoître ses dispositions. Toutes les demoiselles qui comptoient sur leur fortune, sur leur naissance, & sur leurs attraits pour trouver un époux, se récrièrent tellement à cette proposition que personne ne l'accepta. Quand elles se retirèrent, la dernière montrait tant de répugnance à suivre ses compagnes que l'Abbesse la retint & la questionna en particulier. La jeune personne eût-elle d'avouer que, sans bien & orpheline, elle se trouveroit trop heureuse.... L'Abbesse ayant pitié de son embarras la congédia. Une heure après on demanda la demoiselle au parloir; elle y vit le prétendu; on s'expliqua, on se convint & le mariage s'est fait.

M. D.. raconte ainsi l'aventure intéressante d'une Princesse russe qu'il a connue à Livourne en 1775. --- Cette Princesse étoit fille de feu l'Impératrice *Elisabeth Petrouwna* qui se l'étoit laissée faire, ainsi que *Pugatschew* & deux autres enfans encore, par un paysan son jardinier, fait à cette occasion Prince sous le nom de G.... Cette Princesse avoit été obligée de sortir de Russie, lorsque *Pugatschew* avoit pris le parti de lever l'étendard de la révolte. Elle se retira

alors en Pologne, où, comme de raison, elle fut accueillie par les membres de la confédération de Bar, qui s'y trouvoient. Elle alla ensuite à Venise, pour y joindre le Prince R.... La Princesse fut reçue & traitée à Venise, avec des égards & des respects outrés, au point que la Princesse *Theophile R....* lui baisoit les mains. Elle devoit aller à Constantinople avec cette famille, mais ce projet & ses suites furent renversées par la paix avec le Turc & par la prise du *Pugatschew*. La Princesse Russe, conduite par un mauvais destin, quitta Venise pour venir à Rome, où les amis de la Russie ignorant ce qu'elle étoit vraiment, & encore plus qu'elle étoit la sœur de *Pugatschew*, l'ont extrêmement fêtée. Ce dernier étant pris, a découvert sa naissance & ses relations en Pologne. Il devint important de séquestrer la princesse Russe, & on ne pouvoit placer cette commission en des mains plus habiles & plus adroites que celles du comte *Orlow*. Il n'y avoit pas deux mois que cette Princesse m'avoit dit beaucoup de bien du comte *Orlow*, en me racontant qu'elle l'avoit même souvent aidé de sa bourse, avant qu'il fût en faveur. Cette Princesse étoit assez jolie, pleine d'esprit & d'érudition, parlant également bien le Russe, le Polonois, le François & l'Anglois, tou-

jours fort opulente , quoiqu'avec un petit train & une seule demoiselle françoise , à laquelle, sans ma visite, la Princesse auroit un jour cassé la tête d'un coup de pistolet à la suite d'une querelle. Elle portoit toujours deux pistolets & un poignard , & avoit un courage prodigieux pour une femme : elle a reçu une fois , en ma présence , d'un banquier , 20,000 ducats en or , & elle avoit des lettres de change encore en poche , lorsque le comte Orlow réussit à s'en rendre maître & à l'emmener.

Au dernier voyage de Compiègne , le Roi étant à la Messe , Mgr le comte d'Artois qui étoit arrivé un peu tard , monta dans une tribune supérieure dont le vitrage étoit fermé par une barre de fer. Le Prince voulut l'ôter pour voir le célébrant. L'effort qu'il fit ébranla trop fortement le chassis ; quelques vitres furent cassées & tombèrent dans la chapelle. Le Roi croyant que c'étoit l'ouvrage de quelque homme du peuple , chargea un exempt des gardes d'aller l'arrêter. L'officier monte à la tribune & demande qu'on lui montre qui a cassé les vitres , pour l'arrêter suivant l'ordre du Roi. Le Prince se présente en disant : *C'est moi , Monsieur , je me tiens pour arrêté , vous pouvez en rendre compte au Roi.* En effet , après la

messe, S. A. R. se présenta en qualité de prisonnier, à S. M. qui rit beaucoup de cette méprise.

La duchesse de Rohan Chabot est morte à la fin de 1786. Son corps a été présenté à S. Sulpice, & de-là transporté aux Célestins. L'abbé Monrueu qui est desservant de cette dernière église, s'attendoit à faire la cérémonie des funérailles, mais l'abbé Bissu, curé de S. Paul est venu s'emparer de la place d'officiant. Il a voulu prendre le goupillon pour aller en surplis & en étole, recevoir le corps. L'abbé Monrueu lui a disputé cet honneur; deux notaires se trouvoient-là; ils ont verbalisé. Les écritures ont duré depuis le matin jusqu'à la nuit, que l'on a enfin inhumé la défunte. Le curé vouloit avoir les dépouilles funéraires & surtout la cire. Il s'est emporté au point de déchirer les pouvoirs du desservant.

Une Dame qui alloit assister à une séance du Lycée au Palais royal, rencontra une amie qui vouloit l'entraîner chez sa marchande de modes, pour y voir un ajustement d'un nouveau goût. Elle s'obstina à le refuser, disant qu'elle ne vouloit pas manquer la leçon de *la Harpe*. --- Comment de la Harpe? Est-ce que l'on y joue de cet instrument? ---

Non pas; c'est ainsi que l'on appelle un académicien qui enseigne la littérature au Lycée. Je vous quitte pour l'entendre; il parle aujourd'hui sur les pelotes & les poupées... La belle se trompoit; le professeur devoit disserter sur *Plaute* & l'*Epopée*.

Les papiers Anglois parlent d'une exécution singulière qui a été faite à *Clonmell*. Un jeune homme avoit été accusé & déclaré coupable d'avoir volé un cheval. Il fut condamné à être pendu: peu avant l'heure du supplice, arrivèrent des preuves évidentes de son innocence. Il étoit trop tard pour pouvoir révoquer la sentence; il falloit qu'elle fût exécutée. On l'ôta du gibet au tems marqué, mais soit qu'en le pendant, on ait sçu lui conserver la vie, soit qu'on ait employé des remèdes efficaces pour le faire revenir, on assure que, dès le même soir, il se retrouva bien portant, & que les Quakers de l'endroit lui fournirent un cheval & de l'argent pour retourner chez lui le lendemain.

On raconte du général *Lee*, qui étoit un fort bon officier, quoiqu'un peu bizarre, & ne s'affujettissant pas beaucoup aux loix de la bienfaisance, que buvant un soir à *Albani* avec un vieil officier Ecoissois, au service des Améri-

cains , il lui dit qu'il avoit un défaut en société, qu'il le prioit de lui pardonner, s'il le prenoit sur le fait : c'étoit d'insulter les Ecoffois lorsqu'il avoit un peu trop bu. --- , En vérité, mon cher Général, repliqua l'officier Ecoffois, je vous passerai ce foible de bon cœur, pourvu que vous ayez la même indulgence pour le mien, qui est que lorsque j'entends quelqu'un parler mal de l'Ecoffe ou des Ecoffois, que je sois sobre ou non, de ne pouvoir m'empêcher de lui appuyer ma canne sur les épaules. Pardonnez-moi ce petit travers; j'en ferai autant du vôtre.... Le général Lee entendit à demi mot, & fut on ne peut pas plus joyeux pendant toute la soirée; on remarque surtout qu'il ne parla pas de l'Ecoffe ni de ses habitans.

Un grand seigneur de Vienne, également connu par ses dissipations énormes, par une noble ambition & par des actes de grandeur d'ame, avoit couché en vue une jeune & jolie fille. Il confia sa passion à un homme que sa naissance & son état auroient dû éloigner de la vile commission dont on le chargeoit. L'entremetteur crut avoir bien négocié une entrevue définitive, stipula une forte somme d'argent que le grand seigneur devoit apporter à cette première

visite, & concerta le jour & l'heure du rendez vous. Le galant y vola au moment fixé, muni des rouleaux de ducats sans lesquels on l'avoit averti qu'il n'y avoit rien à faire. La belle prit l'argent, mais sous un prétexte, remit l'affaire au lendemain. Dès que le séducteur fut parti, elle alla se jeter aux pieds de l'Empereur qui, pour récompenser sa vertu, ordonna que l'argent lui resteroit, que le grand seigneur payeroit 4,000 fl. à la caisse des pauvres, & que l'entremetteur seroit banni de Vienne. Il est fâcheux pour l'honneur de la fille, qu'on puisse lui reprocher de n'avoir pas autant de bonne foi que de continence, & la soupçonner d'avoir eu l'espérance, que l'événement a justifié, de garder ses faveurs & l'argent qui devoit en être le prix.

Il se trouve à Constantinople un médecin françois qui jouit de la plus grande vogue. Il est né dans un village près de Montpellier. Son histoire est assez plaisante. Il étudioit depuis longtems dans l'université de cette ville, mais il montroit si peu de dispositions qu'il ne pouvoit parvenir à se faire recevoir docteur. Il eut enfin l'adresse d'intéresser à son sort un des premiers professeurs en lui promettant de ne jamais exercer la médecine en France, & en lui prouvant qu'il étoit appelé à Constantino-

ple. Le sensé professeur se rendit à de si bonnes raisons : *Je veux bien vous faire docteur*, lui dit-il, *puisque vous me promettez de ne tuer que des infideles.*

On a beaucoup ri de la lettre suivante que le marquis de Bievre a écrite à un baron allemand au sujet des réformes monastiques. „ Vous me demandez, mon cher, des nouvelles de nos moines. Hélas, les pauvres diables ne sont pas mieux à Paris qu'à Vienne. „ Chez vous l'autorité les détruit tout-à-coup. Ici la raison les avoit dès longtems minés, & le ridicule a mis le feu aux poudres. Nous savons comme vous que le meilleur moyen de faire tomber un métier, c'est de l'empêcher de nourrir celui qui l'exerce, „ mais nous sommes trop gais pour n'être pas doux. Les frocs ne paroissent plus à la cour & dans la capitale, on se moque d'eux, au point que presque qu'aucun couvent ne reçoit plus de novices. Il se fait encore quelques religieuses, parce que nos grands sont trop obérés pour doter leurs filles, „ mais les jeunes garçons sont libertins de si bonne heure, que la vocation de quitter le monde ne leur arrive jamais que par bouffées comme les galanteries qu'ils attrapent. Les *Célestins* sécularisés n'ont plus rien de *Céleste* qu'auprès

„ qu'auprès des Nymphes du Palais-
„ royal ; les *Feuillans* s'effeuillent ; les
„ *Récollets* se décollent ; les *Augustins* ne
„ sont plus *Augustes* ; les *Cordeliers* se
„ délient ; les *Piquepuces* cherchent cel-
„ les des autres ; enfin les *Carmes* ne
„ sont pas des *Ternes* ; Vous voyez que
„ toute cette engeance tend à sa fin.
„ Elle employe son excès de revenu à
„ prendre des indigestions ; de là à une
„ destruction totale , il n'y a pas loin.
„ Au reste la multiplication des simples
„ Prestolets remplace largement les
„ moines qui nous quittent. Mais ce
„ sont des Abbés sans abbayes , infini-
„ ment utiles ; ils se mêlent de tout ex-
„ cepté de leur bréviaire , & il n'est
„ maison publique ou particulière ,
„ promenade , spectacle , bal , cam-
„ pagne , où ils n'intriguent , n'agis-
„ sent , ne se remuent & ne rendent mil-
„ le petits services au profit des veuves ,
„ des orphelins & des enfans-trouvés.
„ Vous sentez bien qu'avec des Abbés
„ de cette espece on pourra bien se pas-
„ ser des autres , & se consoler de la
„ perte des moines & des moinillons. „

Il y a quelque tems , un bâtiment *Anglois* vint à l'entrée du port de *Dieppe* ,
& y jeta l'ancre ; aussitôt un détache-
ment des commis de la ferme , se rendit
à bord , & avec leur impudence ordinai-

re ils fouillerent le navire jusqu'au fond de cale, ce qui choqua tellement le brave Capitaine *Smart*, qu'il fit promptement relever son ancre, profita d'un petit vent frais, & arriva heureusement sur les côtes de *Suffex*, où il mit ces messieurs à terre, les abandonnant à leur sort, & cingla vers un port de *France*. Cette leçon donnée aux employés des fermes les rendra plus polis, au moins à *Dieppe*.

Une fille de dix-huit ans d'un village près d'Edimbourg, le jour même de son mariage, vit périr sous ses yeux celui qu'elle aimoit, atteint d'un violent mal de gorge. L'infortunée se transporta au cimetiere, selon l'usage du pays, à la suite du convoi; & depuis cette époque, elle est parvenue à sa soixante année sans avoir quitté un seul moment la sépulture de son ami. Elle s'est construit elle-même une petite cabane de branchages & de chaume. C'est là qu'assise sur un banc, un de ses pieds posé toujours sur la pierre tombale de son prétendu, elle passe les jours & les nuits, le printems & l'automne, l'été & l'hiver, à regarder d'un œil fixe le triste objet de sa peine. Touchés de son état d'où l'on n'a pu la tirer, les habitans du Hameau voisin prennent soin d'elle & lui portent régulièrement son plat de

gruan , nourriture ordinaire dans ce canton. C'est une grande femme à longs cheveux , elle à la peau blanche & très fine. Elle ne prononce à tout venant que ce mot écossois *Bobx* (deux liards). Quand on lui fait cette aumône elle la met en réserve pour se procurer un jour quelque piece d'habillement. Sa cabane est couverte de neige pendant les deux tiers de l'année ; car elle habite un pays très élevé , & la pauvre *Bobx* (c'est le sobriquet qu'on lui a donné) n'a jamais de feu & ne se plaint jamais. Elle n'est pas folle tout à fait ; mais elle n'est pas non plus tout à fait raisonnable. Si on hasarde quelques questions sur son état ; elle ne répond que par un geste ; elle montre de la main son pied posé sur la pierre sépulcrale , & vous regarde fixément : la pauvre *Bobx* ne verse point de larmes ; mais ce récit muet en fait toujours répandre.

La plaisante chose que le mariage ! je viens d'entendre C. témoignant son embarras à D. sur la maniere gothique dont on s'y prend dans les deux familles au sujet de l'alliance qui est enfin décidée. *Sais tu* , lui disoit-il , *que je ferai une triste figure au festin que ta femme donne : je n'ai de ma vie soupé chez elle. --* *Ma foi , ni moi non plus* , répondit le mari ; *allons y ensemble , nous nous soutiendrons.*

En vérité cela ressemble à l'histoire de ce bourreau qui, conduisant au gibet un pauvre diable, lui dit: *Je ferai de mon mieux ; mais je vous prévienne que je n'ai jamais pendu.* --- *Ma foi*, lui répondit le patient, *c'est aussi mon coup d'essai ; je n'ai jamais été pendu ; nous y mettrons chacun du nôtre & nous nous en tirerons comme nous pourrons.*

Le chevalier D... est un brave officier qui s'est ruiné au service. Las de courir inutilement chez les Ministres pour solliciter de l'un la justice que son prédécesseur n'avoit pas eu le tems de lui rendre, il se présenta au souper du Roi, & s'étant placé de manière à être vu & entendu, il s'écria dans un moment où le silence régnoit: *Sire...* Ceux qui étoient autour de lui cherchoient à le retenir: *Qu'allez-vous faire ? on ne parle pas ainsi au Roi.* --- *Je ne crains rien*, reprit-il, &, parlant encore plus haut, il continue, *Sire...* Le Roi surpris regarde & lui dit: *Que voulez-vous M. ?* --- *Sire, il y a près de cinquante ans que je sers V. M., & je meurs de faim.* --- *Avez-vous un mémoire*, lui demanda le Roi. --- *Oui, Sire, j'en ai un.* --- *Donnez le moi.* Le Roi le prit sans rien dire de plus. Le lendemain un exempt des gardes aborda ce même officier dans la galerie & l'avertit que le Roi vouloit lui

parler. Il se rendit avec l'exempt dans le cabinet de S. M. qui lui dit : *M. , je vous accorde 1,500 liv. de pension annuelle sur ma cassette ; vous pouvez aller recevoir la première année qui est échue.*

Des convives étoient en gaîté à la fin du repas au château D... Un homme d'une taille gigantesque , armé d'un fusil , entre , couche en joue l'assemblée , menace de tuer le premier qui remuera & même tout le monde , enfin demande à la minute , 12,000 liv. Le Maréchal lui représenta qu'il feroit fort mal de tirer , attendu qu'il ne pourroit tuer qu'une personne & que les autres le feroient repentir de son procédé ; que d'ailleurs on n'avoit pas 12,000 liv. en poche ; mais qu'on alloit se cottiser & lui faire la plus forte somme qu'on pourroit. Pendant la négociation arrivèrent des domestiques qui saisirent l'homme par derrière & s'en rendirent maîtres après une longue défense. Il s'est trouvé que c'étoit un paysan des environs , jusques là fort honnête homme , à qui la misère & le désespoir de ne pouvoir soutenir sa famille avoient tourné la tête.

M. de Z.... débouchoit une bouteille de vin moussieux avec un tirebouchon attaché au manche de son couteau. On

plaisantoit sur la résistance du bouchon ; il part à l'improviste avec l'arme tranchante qui va frapper le cœur d'une épouse adorée. Elle a expiré à l'instant. On peut se figurer la consternation des convives , la douleur déchirante d'un mari qui étoit encore l'amant de sa femme.

Le navire *la Rose* de Bordeaux , se trouvoit à la vue de la baie de *la table* , le 12 Août , au milieu de la nuit ; deux freres Italiens qui faisoient partie de l'équipage se mirent en tête de s'emparer de quelques barils de piastras ; ils séduisirent le cuisinier , s'armèrent de haches & massacrèrent leurs victimes dans le sommeil. Il restoit le pilote à sacrifier ; cet homme nommé *Boys* obtient la vie à condition qu'il tuera un petit mousse qui s'étoit caché à fond de cale. *Boys* remplit sa promesse , & fait plus ; il s'empare de la caisse du capitaine. Les chefs du complot ne vouloient pas partager le butin , ils jettent *Boys* à la mer. Les scélérats percent ensuite le vaisseau & s'enfuient avec leur proie dans une chaloupe. Le bâtiment ne coula point à fond , comme ils l'avoient espéré ; le vent & la marée le poussèrent dans le port. Des traces de sang que l'on y remarqua firent soupçonner le crime : on fit des recherches , on trouva les cou-

pables, & ils sont en ce moment dans les prisons du cap de Bonne Espérance, si un juste supplice n'a pas encore purgé la terre de ces monstres.

Un tisserand, nommé Reyny, de la paroisse d'Achette en Picardie, mécontent des profits bornés de sa profession, conçut le projet de faire fortune. Il confia son dessein à un perruquier, qui lui promit de favoriser les moyens qu'il emploieroit. Il quitta sa paroisse, & choisit un autre village. Il s'y présenta comme fils du seigneur de St. Etienne, & s'annonça en cette qualité, à un aubergiste du village de Briquemefnil, chez lequel il descendit. L'aubergiste, croyant avoir un voyageur d'une naissance distinguée, lui fit les plus grandes politesses. Le tisserand, sachant que son hôte étoit très à son aise, & qu'il avoit une fille qui seroit richement dotée pour son état, conçut le projet de l'épouser. Pour y parvenir, il composa un roman. Le pere, ambitieux & crédule, étoit facile à séduire. Sa vanité fut flattée de marier sa fille au fils d'un seigneur de paroisse, &, dès lors, le tisserand fut l'objet de toutes les complaisances & des attentions les plus marquées. L'escroc débuta par mettre à contribution la bourse de son futur beau-pere; & pour ne pas lui inspirer de soupçons, il le prie d'é-

crire à son pere, pour répondre des sommes dont il avoit besoin. Le perruquier, qui s'étoit chargé du rôle de pere du tisserand, s'empressa de remercier l'aubergiste, & de lui promettre de lui tenir compte des avances qu'il feroit à son fils. Sur ces renseignemens avantageux, l'aubergiste prêta au jeune seigneur, qui vouloit bien devenir son gendre, environ 50 louis. On s'occupoit des préparatifs du mariage, lorsqu'un voyageur reconnut, dans la personne de l'amant distingué de la fille de l'aubergiste, un pauvre tisserand de son canton. Ce voyageur dévoila l'imposture; &, d'après les informations qui furent faites, il demeura constant que l'escroc s'appelloit François Regny, & qu'il étoit de la paroisse d'Achette. La maréchaussée l'arrêta & le lieutenant criminel d'Amiens lui fit son procès. Sur les preuves résultantes de l'information, il fut condamné à être fouetté & marqué, & aux galeres pour trois ans; mais, sur l'appel, la chambre des vacations, par arrêt du 17 octobre 1786, l'a seulement condamné au carcan & au bannissement pour trois ans. Par le même arrêt, il a été fait défenses au perruquier de récidiver, sous peine de punition corporelle.

Un chanoine régulier de sainte Croix
à

à Vienne, s'étoit fait séculariser en 1780, sans que personne le sût. Il est resté deux ans après dans son abbaye où les meilleurs emplois lui ont été confiés. Il a déclaré sa sécularisation en 1782 & s'est retiré à Bade où il a acheté une maison. Il a fait un testament par lequel il donne 60,000 Florins aux pauvres, mais ce testament n'est pas signé. Le Prélat de Ste Croix réclame les biens du défunt, prétendant qu'il ne peut les avoir acquis que dans l'abbaye; les pauvres le réclament en conséquence des intentions qu'il a manifestées, & la famille veut avoir la succession, parce que le testament n'est pas signé.

On raconte que dans une grande ville d'Allemagne, la fureur de faire de l'or est devenue une frénésie assez dangereuse pour porter des gens de tous les états à des actions atroces. Un paysan d'un hameau voisin de cette même ville, avoit épousé en secondes nœces, une jeune & jolie femme qui a disparu, il y a quelques années. Peu de tems après on vit l'aïssance renaître dans son ménage. La paysanne devenue habitante de cette capitale, donnoit à son mari des témoignages de souvenir qui le consolent de son absence. On questionnoit celui-ci sur la cause de son changement de fortune; il renvoyoit les curieux en

leur annonçant qu'il avoit acquis le secret de faire de l'or. Le bruit des talens de l'alchimiste prétendu se répandit: il parvint à la ville; l'ignorance l'accrédita; l'avidité fit fermenter les têtes; une foule de gens de tous les rangs, accoutumés à servir sous leurs étendarts, se concertent pour conquérir le secret du paysan. Un jour que ses affaires l'avoient amené à la ville, il reçoit un coup de fusil, des gens apostés l'enlèvent sous le prétexte de le secourir; on l'interroge au lit de la mort; il expire sans avoir rien révélé; on regretta sans doute de l'avoir blessé plus grièvement qu'on n'en avoit eu le dessein. Quelque tems après, les avides spéculateurs s'emparèrent de sa fille, & la firent périr au milieu d'horribles tourmens sans pouvoir tirer d'elle un secret qu'elle ne possédoit pas plus que son pere. Il restoit un fils du malheureux paysan; il tomba aussi entre les mains des bourreaux qui avoient exterminé son pere & sa sœur. Pendant quelques semaines il éprouva de leur part tout ce que la fertile imagination des monstres qui portent la figure d'homme, a jamais pu inventer pour acérer la douleur des tortures. Enfin il promit de dévoiler ce qu'il ignoroit parfaitement. On plaça par son ordre des creusets au milieu de brasiers ardents, avec du mercure & les drogues dont le nom

se présenteoit à son esprit. Il n'en résul-
toit rien, mais le malheureux calmoit
ses gardiens par ses fausses espérances,
en se livrant à celle de trouver l'occasion
de leur échapper. En effet, il fut si bien
une nuit flatter les prétendus adeptes,
d'un succès assuré, qu'ils s'enivrèrent
en spéculant sur les brillans profits qu'ils
alloient recueillir. Le prisonnier s'em-
para de leurs clefs, s'enfuit nud & pou-
vant à peine se soutenir. Il alla frapper
à la porte d'un tailleur qu'il connois-
soit. L'effroi & les inquiétudes que cau-
sa son apparition, faillirent à le replon-
ger dans de nouveaux malheurs, par la
peine qu'il eut à obtenir qu'on voulût
le recevoir. On s'étoit aperçu de son
évasion, mais on arriva heureusement
trop tard sur ses traces. Le lendemain
on lui procura un asile plus sûr chez les
capucins. C'est la première fois peut-
être que le fanatisme a servi la justice &
l'humanité. Les dépositions de cet in-
fortuné ont donné lieu à un procès qui
finira avec l'argent que les coupables
désignés pourront employer à leur dé-
fense. Ruinés, ils deviendront indiffé-
rens aux juges qui ne comptent pour
rien l'intérêt de la société & qui n'au-
ront plus rien à prétendre pour le leur
propre. Les instigateurs de ces abomina-
tions sont toujours sous le voile; on les
dit inaccessibles aux recherches des tri-

bunaux, & il en résulte un nouveau mal : les regards incertains des curieux se sont portés sur des personnages dont l'innocence ne sauroit être douteuse, & l'opinion publique se souille de soupçons injustes & condamnables.

On ajoute que le paysan est dans un état désespéré & qu'il succombera aux suites des tortures qu'il a souffertes.

Voici une anecdote plus gaie, mais qui pourroit bien être renouvelée des grecs. La femme du maire de *Tours* se promenoit, dit-on, sur la terrasse du château de *Verailles*, vêtue d'une robe superbe mais des plus gothiques. Une bande de jeunes gens vient à passer ; le plus étourdi se détache & baise le bas de sa robe. -- *Est-ce actuellement la mode, M., de baiser la robe des femmes?* --- *Non, Madame*, répondit le jeune homme, *mais j'ai tant de vénération pour les antiquités que j'ai cru devoir rendre cet hommage à la vôtre.* --- *Eh que ne parliez-vous, Monsieur*, reprit la maligne provinciale, *je vous eusse fait baiser mon derrière ; il a vingt ans de plus.*

Le Prince de C. revenoit d'une partie de chasse avec le premier Président de P. L'essieu de la voiture casse à trois lieues de la ville & à une assez grande distance de toute habitation. La nuit approchoit,

le tems étoit affreux. Plutôt que d'attendre sans abri l'arrivée d'une autre voiture, le prince prend gaiement le parti d'aller à pied jusqu'à la ville; mais le magistrat, d'une énorme corpulence, ne put s'y résoudre ni se déterminer à monter un des chevaux de carrosse. Sur ces entrefaites passe une laitiere dans une petite charrette couverte de toile cirée; le prince y monte, le magistrat s'y fait hisser non sans peine. Une botte de paille leur sert de siege à tous deux. *Ceci me rappelle*, dit en riant ce dernier, *le luxe de nos bons ayeux où l'on voyoit, le dimanche, M. le Président avec sa famille, aller pompeusement à la messe dans une charrette garnie de paille fraîche que le fermier étoit obligé de fournir.* Les deux voyageurs ne se firent point connoître. Ils questionnerent la laitiere sur son commerce, sur ses facultés. *Je vivrois bien*, dit-elle, *avec mes vaches & mes poules sans un maudit procès qui me ruine & qui dure depuis quatre ans.* Le magistrat lui conseille de faire faire un précis de son affaire & d'aller le présenter elle-même au chef du tribunal. --- *Eh! ne faudroit-il pas graisser la patte du secrétaire! Nenni, ma frique, j'ai déjà assez jeté d'argent dans la riviere; je voudrois y voir, au fin fond de l'eau, les avocats, les procureurs & les juges.* On peut juger combien les boutades de la bonne femme firent rire le prince & le magi-

frat. Celui-ci insista tellement sur le pré-
cis qu'elle promit enfin de suivre son
conseil. Elle tint parole. Tremblante
d'effroi, quand elle reconnoît le même
homme à qui elle avoit parlé si légère-
ment, elle se jette à ses pieds. Le magi-
strat la rassure en lui promettant qu'elle
verra bientôt que tous les juges ne
méritent pas d'être jettés dans la rivie-
re. Au bout de quatre jours elle gagne
son procès avec tous les dépens. Le ma-
gistrat a payé ainsi, sans bourse délier,
un service essentiel.

*Entretien de M. Diderot avec Mad. la
Maréchale D**, raconté par lui même.*

J'avois je ne sais quelle affaire à trai-
ter avec M. le maréchal D... Je me pré-
sentai chez lui, il étoit absent, on m'in-
troduisit chez Mad. la Maréchale. C'est
une femme charmante; elle est belle &
dévote comme un ange; la douceur est
peinte sur son visage, & puis un son de
voix & une naïveté de discours très
analogue à sa physionomie. Elle étoit à
sa toilette. On m'approche un fauteuil,
je m'assieds & nous causons. Sur quel-
ques propos de ma part, qui l'édifierent
& la surprirent, car elle étoit dans l'o-
pinion que celui qui nie la très Sainte-
Trinité est un homme de sac & de corde
qui finira par être pendu, elle me dit :

N'êtes-vous pas M. *Diderot* ? --- Oui Madame. --- C'est donc vous qui ne croyez rien ? -- Moi même. --- Cependant votre morale est d'un croyant. -- pourquoi non , quand il est honnête homme ? -- Et cette morale là , vous la pratiquez ? --- De mon mieux. --- Quoi ! vous ne volez point , vous ne tuez point , vous ne pillez point ? --- Très rarement. --- Que gagnez vous donc à ne pas croire ? --- Rien du tout. Est ce qu'on croit parce qu'il y a quelque chose à gagner ? --- Je ne fais ; mais l'intérêt ne gêne rien aux affaires de ce monde ni de l'autre. --- J'en suis un peu fâché pour votre pauvre espece humaine. --- Vous ne volez point ? --- Non , d'honneur. --- Si vous n'êtes ni voleur ni assassin , convenez du moins que vous n'êtes pas conséquent. --- Pourquoi donc ? --- C'est qu'il me semble que si je n'avois rien à espérer ni à craindre quand je n'y serai plus , il y a bien de petites douceurs dont je ne me ferois pas à présent que j'y suis. J'avoue que je prête à Dieu à la petite semaine. --- Vous l'imaginez. --- Ce n'est point une imagination , c'est un fait. --- Et pourroit on vous demander quelles sont ces choses que vous vous permettriez si vous étiez incrédule ? --- Non pas , s'il vous plaît ; c'est un article de ma confession. --- Pour moi je mets à fonds per-

du. --- C'est la ressource des gueux. ---
M'aimeriez vous mieux usurier ? ---
Mais oui, on peut faire l'usure avec
Dieu tant qu'on veut, on ne le ruine
pas. Je fais bien que cela n'est pas déli-
cat, mais qu'importe ? comme le point
est d'attraper le ciel ou d'adresse ou de
force, il faut tout porter en ligne de
compte, ne négliger aucun profit. Hé-
las ! nous avons beau faire, notre mise
fera toujours mesquine en comparaison
de la rentrée que nous attendons. Et
vous n'attendez rien, vous ! --- Non. ---
Cela est triste ; convenez donc que vous
êtes bien méchant ou bien fou. --- En
vérité je ne saurois en convenir, Mad.
la Maréchale. --- Quel motif peut avoir
un incrédule d'être bon, s'il n'est pas
fou ? --- Je vais vous le dire. Ne pen-
sez vous pas qu'on peut être si heureu-
sement né qu'on trouve du plaisir à faire
du bien ? --- Je le pense. --- qu'on peut
avoir reçu une excellente éducation qui
fortifie le penchant naturel à la bienfai-
sance ? --- Assurément. --- & que dans
un âge plus avancé, l'expérience, peut
nous avoir convaincu qu'à tout prendre
il vaut mieux pour son bonheur dans ce
monde être un honnête homme qu'un
coquin ? --- Oui dà, mais comment est-
on un honnête homme, lorsque de mau-
vais principes se joignent aux passions
pour entraîner au mal ? --- On est incon-

féquent, & y a-t-il rien de plus commun que d'être inconséquent? -- Hélas! malheureusement non; on croit & tous les jours on se conduit comme si l'on ne croyoit pas. --- Et sans croire on se conduit à peu près comme si on croyoit. -- A la bonne heure, mais quel inconvénient y auroit-il à avoir une raison de plus, la religion, pour faire le bien, & une raison de moins, l'incrédulité, pour mal faire? --- Aucun, si la religion étoit un motif de faire le bien & l'incrédulité un motif de faire le mal. --- Est ce qu'il y a quelque doute là dessus? est-ce que l'esprit de la religion n'est pas de contrarier sans cesse cette vilaine nature corrompue, & celui de l'incrédulité de l'abandonner à sa malice en l'affranchissant de la crainte? --- Ceci, Madame, va nous jeter dans une longue discussion. --- Qu'est-ce que cela fait? Le Maréchal n'est pas prêt à rentrer, & il vaut mieux que nous parlions raison que de médire de notre prochain. --- Il faudra que je reprenne les choses d'un peu plus haut. --- De si haut que vous voudrez pourvu que je vous entende. --- Si vous ne m'entendiez pas, ce seroit bien ma faute. --- Cela est poli, mais il faut que vous sachiez que je n'ai jamais lu que mes heures & que je ne me suis guère occupée qu'à pratiquer l'Evangile & à faire des enfans. --- Ce sont deux devoirs

dont vous vous êtes bien acquittée. ---
Oui pour les enfans, j'en ai six tous
venus & un septieme qui frappe à la por-
te, mais continuez. --- Mad. la Maré-
chale, y a-t-il quelque bien dans ce
monde-ci qui soit sans inconvénient? ---
Aucun. -- & quelque mal qui soit sans
avantage? --- Aucun. --- Qu'appellez-
vous donc mal ou bien? --- Le mal, ce
fera ce qui a plus d'inconvéniens que
d'avantages, & le bien au contraire, ce
qui a plus d'avantages que d'incon-
véniens. --- Mad. la Maréchale aura-t-elle
la bonté de se souvenir de la définition
du bien & du mal? --- Je m'en souvien-
drai. --- Ainsi vous êtes persuadée que
la religion a plus d'avantages que d'in-
convéniens, & c'est pour cela que vous
l'appellez un bien. --- Oui. --- Pour moi
je ne doute point que votre intendant
ne vous vole un peu moins la veille de
Pâques que le lendemain des fêtes, &
que de tems en tems la religion n'empê-
che nombre de petits maux & ne pro-
duise nombre de petits biens. --- Petit à
petit cela fait somme. -- Mais croyez-
vous que les terribles ravages qu'elle a
causés dans les tems passés & qu'elle cau-
sera dans les tems à venir, soient suffi-
samment compensés par ces guenilleux
avantages-là? Songez qu'elle a créé &
qu'elle perpétue la plus violente anti-
pathie entre les nations. Il n'y a pas un

musulman qui n'imaginât faire une action agréable à Dieu & au S. Prophete en exterminant tous les chrétiens qui, de leur côté, ne sont guere plus tolérans. Songez qu'elle a créé & qu'elle perpétue dans une même contrée des divisions qui se sont rarement éteintes sans effusion de sang. Songez qu'elle a créé & qu'elle perpétue dans la société entre les citoyens & dans les familles, entre les proches, les haines les plus fortes & les plus constantes. Le Christ a dit qu'il étoit venu pour séparer l'époux de la femme, la mere de ses enfans, le frere de la sœur, l'ami de l'ami, & sa prédiction ne s'est que trop vérifiée. --- Voilà bien les abus, mais ce n'est pas la chose. --- c'est la chose si les abus en sont inséparables. --- Et comment me montrerez-vous que rien au monde ne peut écarter ces abus? --- Très aisément. Dites-moi, si un misantrope s'étoit proposé de faire le malheur du genre humain, qu'auroit il pu inventer de mieux que la croyance en un Etre incompréhensible sur lequel les hommes n'auroient jamais pu s'entendre & auquel ils auroient attaché plus d'importance qu'à leur vie? Or, est il possible de séparer de la notion d'une divinité l'incompréhensibilité la plus profonde & l'importance la plus grande? --- Non. --- Concluez donc --- je conclus que c'est

une idée qui n'est pas sans conséquence dans la tête des fous. --- Et ajoutez que les fous ont toujours été & qu'ils seront toujours le plus grand nombre , & que les plus dangereux sont ceux que la religion fait & dont les perturbateurs de la société savent tirer bon parti dans l'occasion. --- Mais il faut quelque chose qui effraye les hommes sur les mauvaises actions qui échappent à la sévérité des loix , & si vous détruisez la religion, que lui substituerez-vous? --- Quand je n'aurois rien à mettre à la place ce seroit toujours un terrible préjugé de moins sans compter que dans aucun siècle & chez aucune nation les opinions religieuses n'ont servi de base aux mœurs nationales. Les dieux qu'adoroient ces vieux Grecs & ces vieux Romains les plus honnêtes gens de la terre , étoient la canaille la plus dissolue : un Jupiter à brûler tout vif , une Vénus à enfermer à l'hôpital , un Mercure à mettre à bicêtre. --- Et vous pensez qu'il est tout-à-fait indifférent que nous soyons chrétiens ou payens; que payens nous n'en vaudrions pas moins , & que chrétiens nous n'en valons pas mieux. --- Ma foi j'en suis convaincu , à cela près que nous serions un peu plus gais. --- Cela ne se peut. --- Mais, Madame, est ce qu'il y a des chrétiens? je n'en ai jamais vus. - Et c'est à moi que vous dites

cela ? à moi ? -- Non, Madame, ce n'est pas à vous, c'est à une de mes voisines qui est honnête & pieuse comme vous l'êtes, & qui se croyoit chrétienne de la meilleure foi du monde comme vous le croyez. --- Et vous lui fîtes voir qu'elle avoit tort ? --- En un instant. --- Comment vous y prîtes-vous ? J'ouvris un nouveau testament dont elle s'étoit beaucoup servie, car il étoit fort usé. Je lui lus le sermon sur la montagne, & à chaque article je lui demandai, faites-vous cela, & cela donc, & cela encore ? J'allai plus loin. Elle est belle, & quoiqu'elle soit très-sage & très-dévote, elle ne l'ignore pas ; elle a la peau très-blanche &, quoiqu'elle n'attache pas un grand prix à ce frêle avantage, elle n'est pas fâchée qu'on en fasse l'éloge ; elle a la gorge aussi-bien qu'il est possible de l'avoir, & quoiqu'elle soit très-modereste, elle trouve bon qu'on s'en apperçoive. --- Pourvu qu'il n'y ait qu'elle & son mari qui le sachent. --- Je crois que son mari le fait mieux qu'un autre, mais pour une femme qui se pique de grand christianisme, cela ne suffit pas. Je lui dis : N'est-il pas écrit dans l'Evangile que celui qui convoite la femme de son voisin, a commis l'adultère dans le cœur ? Elle vous répondit qu'oui ? --- Je lui dis : & l'adultère commis dans le cœur ne damne-t-il pas

aussi sûrement que l'adultère le mieux conditionné? --- Elle vous répondit encore qu'oui? --- Je lui dis : & si l'homme est damné pour l'adultère qu'il a commis dans le cœur, quel sera le sort de la femme qui invite tous ceux qui l'approchent à commettre ce crime? cette dernière question l'embarraffa. --- Je comprends; c'est qu'elle ne voiloit pas exactement cette gorge qu'elle avoit aussi-bien qu'il est possible de l'avoir. --- Il est vrai; elle me répondit que c'étoit une chose d'usage, comme si rien n'étoit plus d'usage que de s'appeller chrétien & de ne l'être pas; qu'il ne falloit pas se vêtir ridiculement, comme s'il y avoit quelque comparaison à faire entre un petit misérable ridicule, sa damnation éternelle & celle de son prochain; qu'elle se laissoit habiller par sa couturière, comme s'il ne valoit pas mieux changer de coutume que renoncer à sa religion; que c'étoit la fantaisie de son mari, comme si un époux étoit assez insensé pour exiger de sa femme l'oubli de la décence & de ses devoirs, & qu'une véritable chrétienne dût pousser l'obéissance pour un époux extravagant jusqu'à ce sacrifice de la volonté de son Dieu, & au mépris des menaces de son rédempteur. --- Je savois d'avance toutes ces puérilités-là; je vous les aurois peut-être dites comme votre voisine,

mais elle & moi nous aurions été toutes deux de mauvaise foi. Et quel parti prit-elle d'après votre remontrance? --- Le lendemain de cette conversation, c'étoit un jour de fête; je remontois chez moi, & ma dévote & belle voisine descendoit de chez elle pour aller à la messe. --- Vêtue comme de coutume? --- Vêtue comme de coutume; je souris, elle sourit & nous passâmes l'un à côté de l'autre sans nous parler. Madame la Maréchale, une honnête femme! une chrétienne! une dévote! après cet exemple & cent mille autres de la même espèce, & de bonne foi, quelle influence réelle puis-je accorder à la religion sur les mœurs? presque aucune & tant mieux. --- Comment tant mieux? Oui, Madame, s'il prenoit en fantaisie à vingt mille habitans de Paris de conformer strictement leur conduite au sermon sur la montagne.... --- Eh bien, il y auroit quelques belles gorges plus couvertes? --- Et tant de fous que le Lieutenant de police ne sauroit qu'en faire, car nos petites maisons n'y suffiroient pas. Il y a dans les livres inspirés deux morales, l'une générale & commune à toutes les nations, à tous les cultes, & qu'on suit à peu près; une autre propre à chaque nation & à chaque culte, à laquelle on croit, qu'on prêche dans les temples, qu'on préco-

nise dans les maisons , & qu'on ne fuit point du tout. --- Et d'où vient cette bizarrerie ? --- De ce qu'il est impossible d'assujettir un peuple à une règle qui ne convient qu'à quelques hommes mélancoliques qui l'ont calquée sur leur caractère. Il en est des religions comme des constitutions monastiques qui toutes se relâchent avec le tems ; ce sont des folies qui ne peuvent tenir contre l'impulsion constante de la nature qui nous ramene sous sa loi. Et faites que le bien des particuliers soit si étroitement lié avec le bien général qu'un citoyen ne puisse presque pas nuire à la société sans se nuire à lui-même ; assurez à la vertu sa récompense comme vous avez assuré à la méchanceté son châtimement , que sans aucune distinction de culte , dans quelque condition que le mérite se trouve , il conduise aux grandes places de l'état ; & ne comptez sur d'autres méchans que sur un petit nombre d'hommes qu'une nature perverse que rien ne peut corriger , entraîne au vice. Madame la Maréchale , la tentation est trop proche & l'enfer est trop loin ; n'attendez rien qui vaille la peine qu'une sage législation s'en occupe , d'un système d'opinions bizarres , qui n'en impose qu'aux enfans , qui encourage au crime par la commodité des expiations , qui envoie le coupable demander

demander pardon à Dieu de l'injure faite à l'homme, & qui avilit l'ordre des devoirs naturels & moraux, en les subordonnant à un ordre de devoirs chimériques. --- Je ne vous comprends pas. --- Je m'explique; mais il me semble que voilà le carrosse de M. le Maréchal qui arrive fort à propos pour m'empêcher de dire une sottise. --- Dites, dites votre sottise, je ne l'entendrai pas, je me suis accoutumée à n'entendre que ce qui me plaît. --- Je m'approchai de son oreille, & je lui dis tout bas: Mad. la Maréchale, demandez au vicaire de votre paroisse, de ces deux crimes, pisser dans un vase sacré, ou noircir la réputation d'une femme honnête, quel est le plus atroce. Il frémira d'horreur au premier, criera au sacrilège, & la loi civile qui prend à peine connoissance de la calomnie, tandis qu'elle punit le sacrilège par le feu, achevera de brouiller les idées & de corrompre les esprits. --- Je connois plus d'une femme qui se feroit un scrupule de manger gras le vendredi & qui... j'allois dire aussi ma sottise: continuez. -- Mais, Madame, il faut absolument que je parle à M. le Maréchal. --- Encore un moment & puis nous l'irons voir ensemble. Je ne fais trop vous répondre, & cependant vous ne me persuadez pas. --- Je ne me suis pas

proposé de vous persuader. Il en est de la religion comme du mariage, le mariage qui fait le malheur de tant d'autres, a fait votre bonheur & celui de M. le Maréchal; vous avez très-bien fait de vous marier tous les deux. La religion qui a fait, qui fait & qui fera tant de méchans vous a rendue meilleure encore, vous faites bien de la garder. Il est doux pour vous d'imaginer à côté de vous, au dessus de votre tête, un Etre grand & puissant qui vous voit marcher sur la terre, & cette idée affermit vos pas. -- Continuez, Madame, à jouir de ce garant auguste de vos pensées, de ce spectateur, de ce modele sublime de vos actions. -- Vous n'avez pas, à ce que je vois, la manie du prosélytisme? -- Aucunement. -- Je vous en estime davantage. -- Je permets à chacun de penser à sa maniere, pourvu qu'on me laisse penser à la mienne, & puis ceux qui sont faits pour se délivrer de ces préjugés, n'ont guere besoin qu'on les cathéchise. -- Croyez-vous que l'homme puisse se passer de superstitions? -- Non, tant qu'il restera ignorant & peureux. -- Eh bien! superstition pour superstition, autant la nôtre qu'une autre. -- Je ne le pense pas. -- Parlez-moi vrai, ne vous répugne-t-il point à n'être plus rien après votre mort? -- J'aimerois mieux exister, bien

que je ne sache pas pourquoi un être qui a pu me rendre malheureux sans raison, ne s'en amuseroit pas deux fois. -- Si malgré cet inconvénient, l'espoir d'une vie à venir vous paroît consolant & doux, pourquoi vous l'arracher? -- Je n'ai pas cet espoir, parce que le desir ne m'en a point dérobé la vanité, mais je ne l'ôte à personne; si l'on peut croire qu'on verra quand on n'aura pas d'yeux, qu'on entendra quand on n'aura plus d'oreilles, qu'on pensera quand on n'aura plus de tête, qu'on aimera quand on n'aura plus de cœur, qu'on sentira quand on aura plus de sens, que quand on ne sera plus nulle part, on fera quelque chose, sans étendue & sans lieu, j'y consens. -- Mais ce monde-ci, qui est-ce qui l'a fait? -- Je vous le demande. -- C'est Dieu. -- Et qu'est-ce que Dieu? -- Un esprit. -- Si un esprit fait de la matière, pourquoi la matière ne seroit-elle pas de l'esprit? -- Et pourquoi le seroit-elle? -- Ce que je lui en vois faire tous les jours. Croyez-vous que les bêtes aient des âmes? -- Certainement je le crois. -- Et pourriez-vous me dire ce que devient par exemple l'âme du serpent du Pérou pendant qu'il se dessèche suspendu dans une cheminée & exposé à la fumée un ou deux ans de suite? C'est que madame la Maréchale ne sait pas que ce serpent

enfumé, desséché, ressuscite & renaît.--
Je n'en crois rien.-- C'est pourtant un
habile homme qui l'a dit.-- Votre habile
homme a menti.-- S'il avoit dit vrai?--
J'en serois quitte pour croire que les
animaux sont des machines.-- Et l'hom-
me qui n'est qu'un animal un peu plus
parfait qu'un autre.... Mais M. le Ma-
réchal. -- Encore une question, & c'est
la dernière. Etes-vous bien tranquille
dans votre incrédulité? -- On ne sauroit
davantage. Pourtant si vous vous trom-
piez? Quand je me tromperois. Tout
ce que vous croyez faux seroit vrai &
vous seriez damné, M. Diderot: c'est
une terrible chose que d'être damné!
brûler toute une éternité c'est bien
long! -- La Fontaine croyoit que nous
y serions comme le poisson dans l'eau.
-- Oui, mais votre la Fontaine devint
bien sérieux au dernier moment, &
c'est où je vous attends, ni je ne répons
de rien quand ma tête sera plus, mais
si je finis par une de ces maladies qui
laisse à l'homme agonisant toute sa rai-
son, je ne serai pas plus troublé au mo-
ment où vous m'attendez qu'au mo-
ment où vous me voyez.-- Cette intré-
pidité me confond.-- J'en trouve bien
davantage au moribond qui croit à un
juge sévère, qui pèse jusqu'à nos plus
secrètes pensées, & dans la balance du-
quel l'homme le plus juste se perdrait

par sa vanité s'il ne trembloit de se trouver trop léger, si ce moribond avoit alors à son choix, ou d'être anéanti ou de se présenter à ce tribunal, son intrépidité me confondroit bien autrement, s'il balançoit à prendre le premier parti, à moins qu'il ne fût plus insensé que le compagnon de St. Bruno, ou plus ivre de son mérite que Bohola. -- J'ai lu l'histoire de l'associé de Bruno, mais je n'ai jamais entendu parler de votre Bohola. -- C'est un jésuite du collège de *Prisk* en Lithuanie qui laissa en mourant une cassette pleine d'argent avec un billet écrit de sa main. -- Et ce billet? -- Etoit conçu en ces termes : „ Je prie mon cher confrere dépositaire de cette cassette, de l'ouvrir lorsque j'aurai fait des miracles. L'argent qu'elle contient servira aux frais du procès de ma béatification; j'y ai ajouté quelques mémoires authentiques pour la confirmation de mes vertus, & qui pourront servir utilement à ceux qui entreprendront d'écrire ma vie. ” -- Cela est à mourir de rire. -- Pour moi, Madame, mais pour vous votre Dieu n'entend pas raillerie. -- Vous avez raison, -- Mad. la Maréchale, il est bien facile de prêcher grièvement contre votre loi. -- Il est vrai. -- Et si vous en croyez les oracles de votre religion sur le nombre des Elus, il est bien petit. --

Oh, c'est que je ne suis pas janseniste, je ne vois la médaille que par son revers consolant; le sang de J. C. couvre un grand espace à mes yeux, & il me sembleroit très-singulier que le diable qui n'a pas livré son fils à la mort, eût pourtant la meilleure part. -- Damnez-vous Socrate, Phocion, Aristide, Caton, Trajan & Marc Aurele? Fi donc, il n'y a que des bêtes féroces qui puissent le penser. St Paul dit que chacun sera jugé par la loi qu'il a connue. -- Et St Paul a raison. Et par quelle loi l'incrédule sera-t-il jugé? -- Votre cas est un peu différent, vous êtes un de ces habitans maudits de Corozain & de Betzaïde qui fermerent leurs yeux à la lumière qui les éclairoit & qui étouperent leurs oreilles pour ne pas entendre la voix de la vérité qui leur parloit. -- Mad. la Maréchale, ces Corozainois & Betzaïdois furent des hommes comme il n'y en eut jamais que là, s'ils furent maîtres de croire ou de ne pas croire. -- Ils virent des prodiges qui auroient mis l'enchere aux sacs & à la cendre, s'ils avoient été faits à Tyr & à Sidon. -- C'est que les habitans de Tyr & de Sidon étoient des gens d'esprit, & que ceux de Corozain & de Betzaïde n'étoient que des fots. Est-ce que celui qui fit les fots les punira pour avoir été fots? Je vous ai fait tout à l'heure une

histoire, & il me prend envie de vous faire un conte. -- Faites votre conte. -- Un jeune mexicain... Mais M. le Maréchal? -- Je vais envoyer savoir s'il est visible. -- Eh bien votre jeune mexicain? -- Las de son travail se promenoit un jour au bord de la mer; il vit une planche qui trempoit d'un bout dans les eaux, & qui de l'autre posoit sur le rivage. Il s'affied sur cette planche, & là, prolongeant ses regards sur la vaste étendue qui se déployoit devant lui, il se disoit; rien n'est plus vrai que ma grand'mere radote avec son histoire de je ne fais quels habitans qui dans je ne fais quel tems aborderent ici de je ne fais où, d'une contrée au-delà de nos mers. Il n'y a pas le sens commun; ne vois-je pas la mer confiner avec le ciel? & puis-je croire contre le témoignage de mes sens une vieille fable dont on ignore la date, que chacun arrange à sa maniere, & qui n'est qu'un tissu de circonstances absurdes sur lesquels ils se mangent le cœur & s'arrachent le blanc des yeux? Tandis qu'il raisonnoit ainsi, les eaux agitées le berçoient sur sa planche, & il s'endormit. Pendant qu'il dort, le vent s'accroît, le flot souleve la planche sur laquelle il est étendu, & voilà notre jeune raisonneur embarqué. -- Hélas! c'est bien-là notre image, nous sommes chacun sur notre

planche, le vent souffle & le flot nous emporte. -- Il étoit déjà loin du continent lorsqu'il s'éveilla; qui fut bien surpris de se trouver en pleine mer? ce fut notre mexicain. Qui le fut bien davantage? ce fut encore lui, lorsqu'ayant perdu de vue le rivage sur lequel il se promenoit, il n'y a qu'un instant, la mer lui parut confiner avec le ciel de tous côtés. Alors il soupçonne qu'il pourroit bien s'être trompé, & que, si le vent restoit au même point, peut-être seroit il porté sur la rive & parmi ses habitans dont sa grand'mere l'avoit entretenu. -- Et de son souci vous ne m'en dites mot? -- Il n'en eut point. Il se dit : qu'est-ce que cela me fait pourvu que j'aborde? j'ai raisonné comme un étourdi, soit, mais j'ai été sincère avec moi-même, & c'est tout ce qu'on peut exiger de moi. Si ce n'est pas une vertu que d'avoir de l'esprit, ce n'est pas un crime que d'en manquer. Cependant le vent continuoit, l'homme & la planche voguoient, & la rive inconnue commençoit à paroître, il y touche & l'y voilà. -- Nous nous y reverrons un jour, M. Diderot. -- Je le souhaite, Madame, en quelque endroit que ce soit, je serai toujours très-flatté de vous faire ma cour. A peine eut-il quitté sa planche & mis le pied sur le sable, qu'il aperçut un
vieillard

vieillard vénérable debout à ses côtés ; il lui demanda où il étoit , & à qui il avoit l'honneur de parler. Je suis le souverain de la contrée , lui répondit le vieillard ; à l'instant le jeune homme se prosterne : Relevez-vous , lui dit le vieillard. Vous avez nié mon existence. -- Il est vrai. -- Je vous pardonne , parce que je suis celui qui voit au fond des cœurs , & que j'ai lu au fond du vôtre que vous étiez de bonne foi , mais le reste de vos pensées & de vos actions n'est pas également innocent. Alors le vieillard qui le tenoit par l'oreille , lui rappelloit toutes les erreurs de sa vie , & à chaque article , le jeune mexicain s'inclinoit , se frappoit sur la poitrine , & demandoit pardon. -- Là , Mad. la Maréchale , mettez-vous pour un moment à la place du vieillard , & dites-moi ce que vous auriez fait ; auriez-vous pris ce jeune insensé par les cheveux , & vous seriez-vous complue à le traîner à toute éternité sur le rivage ? -- En vérité non. -- Si un de ces six jolis enfans que vous avez , après s'être échappé de la maison paternelle & avoit fait force sottises , y revenoit bien repentant ? - Moi , je courrois à sa rencontre , je le ferrerois entre mes bras , & je l'arroserois de mes larmes ; mais le Maréchal son pere ne prendroit pas la chose si doucement. -- M. le Maréchal

n'est pas un tigre. -- Il s'en faut bien. -- Il se feroit peut-être un peu tirailler, mais il pardonneroit. -- Certainement. -- Surtout s'il venoit à considérer qu'avant de donner naissance à cet enfant, il en favoit toute la vie, & que le châtiment de ses fautes seroit sans aucune utilité ni pour lui même ni pour le coupable, ni pour ses freres. -- Le vieillard & M. le Maréchal sont deux. -- Voulez-vous dire que M. le Maréchal est meilleur que le vieillard. -- Dieu m'en garde ! Je veux dire que si ma justice n'est pas celle du Maréchal, la justice du Maréchal pourroit bien ne pas être celle du vieillard. -- Ah, Mad. vous ne sentez pas les suites de cette réponse : ou la définition générale de la justice convient également à vous, à M. le Maréchal, à moi, au jeune mexicain & au vieillard, ou je ne fais plus ce que c'est, & j'ignore comment l'on plaît ou l'on déplaît à ce dernier. Nous en étions là lorsqu'on nous avertit que le Maréchal nous attendoit ; je donnai la main à Mad. la Maréchale qui me disoit : C'est la bouteille à l'encre, n'est-ce pas ? -- Il est vrai. -- Après tout, le plus court est de se conduire comme si le vieillard existoit. -- Même quand on n'y croit pas. -- Et quand on n'y croit de ne pas trop compter sur sa miséricorde ; St Nicolas, nage toujours & ne t'y fie pas. -- C'est le plus sûr... à

propos si vous aviez à rendre compte de vos principes à nos magistrats, les avoueriez-vous? -- Je ferois de mon mieux pour leur épargner une action atroce. -- Ah le lâche! & si vous touchiez à votre dernière heure, vous soumettriez-vous aux cérémonies de l'église? -- Je n'y manquerois pas. -- Fi le vilain hypocrite!

Je tiens d'une personne respectable & digne de foi ce récit incroyable des aventures du curé de *St Roch*, qui vient de mourir.

L'abbé *Marduel* naquit à Lyon en 1703; ses parens le destinerent à l'état ecclésiastique, il prit le petit collet & le quitta bientôt après pour se mettre dans le commerce, se maria, éprouva des pertes, fit banqueroute & s'embarqua avec sa femme pour aller chercher fortune en Amérique. Le vaisseau fait naufrage, une partie de l'équipage se sauve, on croit le reste péri, & l'on en dresse procès verbal.

Par un hasard assez étrange l'autre partie de l'équipage qu'on croit submergée, parvient à se sauver sur une côte opposée; on fait la même cérémonie: le mari, d'un côté, & la femme d'un autre, font dire des Messes pour le repos de leurs âmes. *Marduel* n'étant pas plus heureux en Amérique qu'en

Europe, repasse en France; mais n'osant retourner à Lyon, il arrive à Paris, reprend le petit collet, reçoit les ordres, & se fixe sur la paroisse *St Louis dans l'isle*, où il remplit pendant long-tems les fonctions de vicaire; son zele & ses talens lui procurent ensuite la cure de *St Roch*. Sa femme eut occasion de repasser en Europe, & retourna à Lyon chez ses parens. Des affaires l'appellent à Paris plusieurs années après, elle va voir, ainsi que tous les gens de province, la procession de la *fête Dieu* à *St Roch*; sa surprise fut extrême de reconnoître sous les traits du curé, l'époux dont elle avoit long-tems pleuré la perte. Elle s'informe de son nom, son étonnement redouble; de sa patrie, on lui dit qu'il est de Lyon; à cette réponse elle perd connoissance. Ayant repris ses sens, elle court à la rencontre du curé, & malgré vingt ans d'absence, son cœur la persuade, encore mieux que ses yeux, qu'elle a retrouvé son époux. Le lendemain elle se fait annoncer chez le curé sous un autre nom pour ménager sa surprise, se nomme ensuite, lui rappelle ses premiers engagemens, & tombe évanouie dans ses bras.

L'insensible curé calcule rapidement, dans son ame intéressée, les avantages qu'il va perdre en reconnoissant sa

femme ; il la traite de visionnaire ; elle insiste ; elle entre dans des détails suffisans pour dissiper ses doutes ; ajoute qu'à son âge elle n'a point dessein de lui faire perdre son état ; demande pour toute grace de vivre auprès de lui comme sa sœur , & lui promet le secret le plus inviolable sur leur union. Le vieux curé , craignant peut-être l'indiscrétion de sa femme , persiste à la méconnoître : il la traite de folle ; il la menace de la faire enfermer comme une intrigante. Navrée de douleur , cette épouse désolée se retire ; elle n'étoit pas fortunée ; l'opulence de son mari irrite encore son désespoir , & bientôt la vengeance succédant à la tendresse , elle fait venir de Lyon les papiers nécessaires pour confondre son ingrat époux , les porte au premier président du Parlement , qui fait paroître le curé ; il avoue ses torts ; demande grace ; l'archevêque intervient , cherche à éviter le scandale , envoie le curé pendant quinze jours au séminaire , & le condamne , de l'aveu de sa femme , à lui faire une pension de mille écus dans tel couvent qu'elle voudra choisir. On ignore si l'abbé *Marduel* avoit eu des enfans , mais il a eu l'adresse de garder sa cure , & de se débarrasser de sa femme , qui est peut-être encore vivante.

Le docteur Retz a annoncé dans le *Journal de Paris*, qu'il veut récompenser un cocher pour ne l'avoir point écrasé. On dit que c'est un persiflage, & qu'au lieu d'un louis, le cocher auroit été régaté de coups de bâton s'il se fût présenté chez le médecin. Un chevalier de Saint-Louis ne fit point tant de façon la semaine dernière; s'étant trouvé ferré dans la rue des *petits Champs*, au risque d'être écrasé par une voiture bourgeoise, après avoir vainement crié plusieurs fois au cocher d'arrêter, il le culbuta de son siège en bas d'un coup de canne; on arrêta la voiture, & le maître mettant la tête à la portière, apostropha un peu vivement le vigoureux piéton qui, sans s'émouvoir, lui répondit: *Il n'y a point à balancer entre la vie d'un honnête citoyen qui peut servir utilement sa patrie, & celle d'un insolent valet, soudoyé pour écraser les passans. J'ai juré de ne faire grace à aucun, & si cela vous déplaît; descendez, je vous en ferai raison.* Le maître de la voiture voyant à qui il avoit affaire, fit des excuses au Chevalier; le cocher n'étant point blessé, remonta sur son siège, fut réprimandé, & le tout se passa en politesses. Si pareille aventure arrivoit un peu plus souvent, on verroit beaucoup moins d'inutiles impertinens se faire un jeu

de renverser ou d'écraser tout ce qui se rencontre sur leur passage.

Extrait d'une lettre de Corse. Les fonctions de mon état me font aller alternativement à Porto-Wechio, San-Florenzo, Isola-Rossa, Calvi, Ajaccio, Bonifacio, Maccinajo, Bastia, Corte & Aleria. Je connois parfaitement les 61 pieves qui composent cette île. Chemin faisant, je vois avec regret une terre fertile, mais inculte faute de bras & de cultivateurs. Je n'ai pas vu de vallées plus délicieuses que celles de la Balagne, de la Bocca, de Muriani, de Campo Loro. Les oliviers y donnent une huile aussi excellente que celle d'Aix. La vigne, bien cultivée, devroit y produire un vin exquis & abondant, & le mûrier y nourrir de sa feuille bienfaisante une innombrable quantité de vers à soie. Le fourrage, semé sur les bords des rivières & des ruisseaux, pourroit, avec un peu de soin, alimenter de nombreux troupeaux, dont les laines, quoique noires, manufacturées dans l'île, devroient habiller les habitans. Mais on ne se donne pas même la peine d'élever des abeilles, & d'en encourager la facile éducation sur une terre heureuse, où toutes les fleurs aimeroient à éclore, à briller & à mourir, & qui fut couverte, du tems des Romains, au rapport

de *Pline*, de 33 villes, toutes plus commerçantes & manufacturieres, les unes que les autres. Le drap, les vins, le bled même, l'huile, le savon, tout nous vient de Provence. Les garnisons & les étrangers y consomment très-peu de productions du pays ; & cependant, du tems du roi *Théodore* & de *Pascal Paoli*, ces insulaires n'avoient besoin d'aucun secours du continent. Il est vrai que ce peuple extrêmement sobre se nourrit de châtaignes ; cette sobriété est la source de sa paresse. Nous voyons arriver, tous les jours, nombre de nouveaux colons, mais ils ne sont pas cultivateurs. Ces gens-là s'enferment dans les villes, où ils meurent de misere, quand ils ne peuvent pas exercer leur métier. Ce ne sont pas des artisans, mais des laboureurs, qu'il nous faudroit. Ceux-ci sont encore honnêtes en Europe, & travaillant dans leur patrie, ils ne redoutent pas la sévérité des loix, qui nous envoie tant de vagabonds, la lie du peuple des grandes villes ; c'est pourquoi la campagne déserte de cette colonie ne produit rien, & que la misere regne dans les cités ; c'est pourquoi aussi cette colonie sera probablement toujours à charge à la France, puisque ses subsides donnent annuellement 210 à 230 mille livres, & que les dépenses qu'elle occasionne montent à

plus de 500 mille. *Louis XV*, avoit dit qu'il vouloit la rendre heurense : mais on a cru que pour forcer les habitans au travail, il falloit les surcharger d'impôts, & ce régime fiscal exercé tyranniquement n'a fait qu'aggraver l'inertie nationale, & rendre le pays encore plus pauvre. D'après ce tableau, vous devez voir à Paris plusieurs personnes qui se plaignent d'avoir entrepris des défrichemens dans les concessions territoriales qu'elles ont obtenues ici. Elles ont dû vous dire que cette île étoit un pays détestable, & qu'elles y ont employé à pure perte une partie de leur fortune, quand elles savent, comme vous & moi, qu'*Aristée* a fertilisé la Sardaigne, & enseigna de cette île, sœur de la Corse, l'agriculture aux autres peuples; quand, suivant *Hérodote*, cette même Corse devint une superbe colonie, cultivée tantôt par les Phéniciens, & tantôt par les Lacédémoniens; quand les Carthaginois en firent la conquête, & quand ensuite les Romains la leur reprirent, l'an 193 de leur république. Depuis ces derniers conquérans jusqu'à nos jours, la Corse a été en proie à des guerres continuelles, ou intestines ou étrangères. Malgré tant de malheurs accumulés, on y compte encore 120 mille indigènes. Je crois vous avoir prouvé que les planteurs qui vont se plaindre

à Paris ont grand tort, comme politiques..... L'administration peut seule écarter tous es inconvéniens, & si elle vouloit agréer des preuves victorieuses sur cette faculté de pouvoir, elle n'auroit qu'à céder cette île aux Anglois, qui sauroient bientôt la transformer en colonie féconde, au lieu qu'ils n'ont rien pu faire de l'île de Minorque, avantageuse cependant, en ce qu'elle leur offroit dans la Méditerranée un mouillage sûr, dont ils étoient les propriétaires. On exploite aujourd'hui une forêt de 11 lieues de tour dans les environs d'Aleria, & plus on y pénètre, plus on y découvre des arbres précieux pour la construction navale. La compagnie chargée de cette exploitation se flatte d'alimenter de bois pendant un tems infini les chantiers de Toulon, où l'on s'en sert enfin par ordre exprès du ministre, convaincu de l'imposture des monopoleurs qui ont décrié avec succès, durant la dernière guerre, les bois de marine coupés dans notre île.»

On sait toute la confiance qu'inspire l'entreprise de M. de la Peyrouse d'un voyage autour du monde. On en attend de grands avantages. Un accident fâcheux a répandu la consternation sur les premiers pas de ces braves aventuriers. Les détails en sont consignés dans une

lettre que voici, datée de *Monterey* dans la nouvelle Californnie, le 19 Septembre 1786.

„ Nous nous félicitons, *Monsieur*, d'avoir été d'un bout du monde à l'autre & d'avoir fréquenté des peuples réputés barbares, sans avoir perdu un homme ni versé une goutte de sang : mais hélas ! notre bonheur n'a pas été de longue durée, & la journée du 13 Juillet nous a coûté bien des larmes. Nous étions depuis environ 15 jours dans un port del' *Amérique Septentrionale* par la latitude.... On en avoit dressé le plan, & on défiloit y placer les sondes. Deux canots furent expédiés de la *Bouffole* pour cet objet, & un de l' *Astrolabe*. La mer brisoit à l'entrée du port & formoit une barre, plus ou moins forte selon l'état de la marée. M. de la *Peyrouse* confia à M. *Descures*, Chevalier de *St. Louis* & le plus âgé de nos officiers, le commandement de cette expédition qui devoit être terminée dans la matinée : il lui donna des instructions par écrit, qui lui défendoient d'approcher de la barre, parce que la mer y brisoit. Cet ordre étoit dicté par la prudence. Peut-être M. *Descures* a-t-il négligé de s'y conformer : Peut-être a-t-il été surpris par la violence du courant, qui commençoit subitement, & sans qu'on l'aperçût bien. Quoi qu'il en soit, son

canot fut entraîné, submergé. Il avoit avec lui Mr. le Chevalier de *Pierrevert*, neveu de M. le Bailli de *Suffren*; M. de *Montarnal*, parent de M. de la *Peyrouse*; notre premier pilote & 7 hommes d'équipage. Les deux autres canots qui étoient aux ordres de M. *Descures*, le suivoient. Le plus près étoit commandé par M. de *Boutin*, jeune officier d'un mérite rare & très expérimenté pour son âge. Il fut entraîné par le courant à travers la passe jusqu'en pleine mer. Dix fois il manqua d'être englouti. A peine échappé du danger, il vida son canot: il fit de grands, mais inutiles efforts pour secourir ses camarades; & après plusieurs heures de recherche, il arriva à notre bord avec son petit équipage, il étoit tout mouillé, saisi par le froid, & presque hors d'état de manœuvrer. Le troisième canot étoit commandé par M. de la *Borde-Marchainville*, ayant avec lui M. de la *Borde-Boutevillers* son frere, M. de *Flasfan*, enseigne, & 7 hommes d'équipage. Il étoit le plus éloigné de tous. On a lieu de croire que, voyant le canot de M. *Descures* dans l'embarras, ne sachant pour quelle raison, & voulant lui donner du secours, il s'est approché, & que le courant l'a entraîné lui même: ils ont donc été la victime de leur générosité. Nous avons couru pendant 8 jours toute la

la côte , sans appercevoir aucun débris de naufrage. Les *Indiens* ont vu ces deux canots couler à fond , ont chanté plusieurs jours des chansons de mort : ils ont été sensibles à notre douleur ; il ont fait des recherches de leur côté , & ils ont trouvé quelques débris de M. *Descures*. „

„ Nous avons perdu par ce malheureux accident 20 hommes , dont le plus âgé n'avoit pas 34 ans , & parmi lesquels il y avoit 6 officiers. Vous ne sauriez croire combien est grande cette perte. Emus par leur malheur , nous avons pleuré nos amis : mais non découragés , nous sommes partis pour continuer notre mission ; & c'est ici où nous avons fait de l'eau & renouvelé nos provisions , pour aller plus loin. Avant de quitter le lieu du désastre , j'en ai placé la notice dans une Ile par une inscription , que j'ai fait graver ; ce qui a engagé M. de la *Peyrouse* à l'appeller l'*Ile du Cenotaphe*. „

On mande de *Smyrne* que M. de *Fabry* ; fils aîné , commandoit dans la rade de ce port , une corvette , qui venoit d'y mouiller. Un matelot commit une faute assez grave , pour mériter une rude correction. Le jeune lieutenant , (qui ne commandoit qu'en l'absence du Capitaine , descendu alors à terre , pour 24

heures) a sur le champ ordonné la peine de la flagellation ; il a exigé que ce fût le nocher du bâtiment , qui exerçât cette cruelle fonction sur le délinquant. Le nocher a refusé ; il a allégué , ce qui étoit juste , qu'il falloit mettre le coupable aux fers , & attendre , pour le punir , le retour du Capitaine : M. de *Fabry* a impérieusement insisté : le nocher a déclaré qu'il aimoit mieux recevoir le châtiment que de le distribuer : le supérieur l'a pris au mot , & c'est le coupable lui-même , qui a frappé l'innocent , répréhensible d'une désobéissance noble & courageuse. Délivré de ses liens , le nocher est descendu à fond de cale ; il a mis deux boulets dans ses poches ; puis , remonté sur le pont , il y a rencontré son chef , qu'il a embrassé , & qu'il a entraîné avec lui dans la mer : il n'a pas été possible de les sauver.

Dans le mois de Mars dernier , un trompette *Hollandois* revenoit au Cap de *Bonne-Espérance* dans la nuit. Il avoit assisté à une nûce près de *Constantia* , & s'y étoit enivré. Il s'endormit sur sa route , & un tigre attiré par l'odeur , prit le trompette par le pan de son habit , & le traîna vers la montagne de la Table. L'ivrogne s'étant éveillé sur ces entre-faites , sentit le danger où il se trouvoit , & voyant qu'il ne falloit pas délibérer ,

se mit à sonner de sa trompette qu'il portoit attachée à la boutonniere de son habit ; le tigre entendant un son aigu aussi près de lui, abandonna sa proie, & s'enfuit à toutes jambes.

L'aumônier d'un régiment en garnison dans une ville de province qui n'est pas moins remarquable par ses réparties promptes que par ses propos lestes, se trouvant dernièrement à table dans une taverne du lieu où est son régiment, se permit de critiquer la conduite d'une dame de qualité avec une sévérité outrageante. Un Colonel qui se trouvoit à la même table, & qui étoit parent de la dame outragée, s'adressa au peu discret Aumônier, & lui dit : *Monsieur le bavard, les propos scandaleux que vous venez de tenir sont tous faux, & si j'étois auprès de vous, un soufflet vous auroit déjà puni de votre insolence ; mais vous devez vous regarder comme souffleté, puisque ce n'est qu'à la distance qui se trouve entre vous & moi que vous êtes redevable, si je ne vous le donne pas en effet. --- Colonel, répliqua l'aumônier, mon état me défend de porter une épée, mais prenez que je sois assis auprès de vous, que j'aie saisi celle de votre voisin, & que je vous l'aie passée au travers du corps. Vous devez vous regarder comme tué de ma main, puisque ce n'est que la distance qui nous sépare qui fait que vous vivez. Le Co-*

lonel se leva furieux à cette réplique , mais le Chapelain observa *que comme il avoit tué son homme, il n'étoit plus permis au mort de parler.* La compagnie se mit à rire & empêcha que la querelle n'eût des suites , qui seroient devenues facheuses , si , pendant que l'on étoit occupé à tranquilliser le Colonel , le Chapelain n'eût eu la prudence de conserver l'heureuse distance qui l'avoit garanti du soufflet.

Le Roi dans son voyage de Normandie , en 1786 , venoit de traverser cette superbe *vallée d'Auge* , qui , par l'étendue de ses verts pâturages , semble opposer un paisible contraste à cette mer agitée qui la baigne. Sa voiture montoit lentement la montagne de *S. Laurent* ; un paysan s'en approche & chante des couplets à la louange du Roi-VOYAGEUR ; *Fort bien* , lui dit le Monarque d'un ton amical , *ta chanson est jolie , qui l'a faite ?* --- Ah , pardinge , Monseigneur , c'est moi. --- *Toi ! comment ? bis.* --- *Bis* , répond le Normand , qu'est ce que cela veut dire ? --- *Derecommencer ta chanson.* --- Très volontiers : & le chanteur commence d'entonner à pleine voix. Le Roi lui donne quelques louis. Le malin normand les reçoit d'une main ; puis montrant l'autre , --- *Bis ; Sire , bis* , cria-t-il à son tour.... Le
Roi

Roi rit beaucoup de cette répartie normande , & la récompensa généreusement.

Voici une plaisanterie trop gaie pour n'avoir pas parfaitement réussi. Elle est relative à un accident qui est arrivé sur le boulevard , dans le mois d'avril 1786.

*Requête adressée à M. le Baron
de Breteuil.*

„ Monseigneur, supplie avec la plus profonde soumission *Denis Topineau* , bourgeois de Paris , demeurant rue de *Poitou au Marais* , maison du *Chapelier* , & dit. „

„ Que le jour d'hier à une heure après midi environ , il passoit son chemin dans une contre-allée du boulevard *Saint-Honoré* , entre le corps-de-garde du guet & le chantier de la *Magdeleine* , pour aller manger sa soupe avec son épouse qui avoit mis le pot au feu : il ne pensoit à rien , lorsqu'un carrosse qui étoit arrêté dans la contre-allée à la porte d'une maison , est parti tout à coup , l'a frappé du timon dans les côtes & l'a jeté les quatre fers en l'air : le suppliant a bien vite recommandé son âme à Dieu , car il s'est cru mort pour le moins ou estropié. Il s'est relevé à grand peine , à l'aide de braves gens qui l'ont recon-

Tome III.

O

duit chez lui par dessous le bras. Quand son épouse l'a vu revenir dans cet état avec la culotte crotée & déchirée, elle s'est mise à jeter les hauts cris & à se trouver mal. On a appelé l'apothicaire du coin qui l'a visité & lui a trouvé une grosse meurtrissure sur laquelle un de ses garçons a appliqué un cataplasme de vulnéraires Suisses, disant qu'il souffriroit beaucoup pendant six semaines, mais que ce n'étoit rien. En voyant cela, Mad. *Topineau* s'est un peu consolée; les voisins & elle même vouloient le faire saigner; mais il n'a pas voulu, attendu qu'il craint la saignée. Le suppliant reconnoît, Monseigneur, que ce n'est pas la faute du carrosse s'il n'est pas roué ou s'il n'a pas quelques membres de moins, & qu'il doit une belle chandelle à Dieu. Les braves gens qui l'ont reconduit chez lui, ont dit que le cocher & la bourgeoise qui étoit dedans, & le laquais qui étoit par derriere en habit d'écarlate, rioient à gorge déployée, de sa culbute, qu'il y avoit un autre carrosse & deux cabriolets bien haut-montés à la porte de la maison dans la dite contre allée, qui s'étouffoient de rire; que c'étoit une dame à équipage qui logeoit en cette maison, que cette dame étoit une fillé de joie appelée mlle *Rosulie* (*).

(*) *Agrice* de la comédie italienne, qui a

que ce carrosse dont il s'agit étoit le sien ou peut être celui du Monsieur; qu'on avoit placé, il est vrai, sur la chaussée de cette partie du boulevard des pierres de taille pour la nouvelle église de la *Magdeleine*, qui gênoient un peu, mais qui n'empêchoient pas les carrosses de s'y ranger & de laisser la contre-allée libre; qu'au demeurant il étoit plus opportun que la dite Dlle *Rosalie* se donnât la peine de traverser à pied la contre allée & les pierres de taille pour aller chercher son équipage sur la chaussée du bout, que de passer sur le ventre aux bourgeois de Paris, qui payent la capitation, les vingtièmes, & sont tout prêts à payer la subvention territoriale; que ce n'étoit pas le premier malheur qui y étoit arrivé, non plus que dans d'autres contre-allées particulièrement au coin de celle de la rue *Favart*, près la comédie italienne, ou dans une autre au-dessus de l'opéra, boulevard *Saint-Martin*, où il logeoit aussi des filles de joie; que cependant la contre allée du boulevard n'étoit que pour les gens de pied; & que les carrosses, cabriolets & chevaux n'y devoient jamais entrer; que pour être filles de joie on n'avoit pas le droit d'écraser tout le

été punie par quelques jours de prison à l'hôtel de la Force.

monde; que c'étoit apparemment quelques-uns de MM. les commissaires ou inspecteurs de police qui donnoient ces permissions, puisqu'on le souffroit sans rien dire, mais qu'elles étoient contraires au privilège des bourgeois de Paris; que les gens de pied seroient pourtant les plus forts s'ils le vouloient, mais qu'on se compromettroit en allant se battre avec sa canne contre des chevaux & autres animaux; que si le Roi savoit tout cela, il y mettroit bon ordre.,,

„ Le suppliant qui par bonheur en est quitte pour des contusions & sa culotte gâtée & déchirée, dont il compte être guéri dans six semaines, a trop de sentiment pour répéter des dommages & intérêts contre la *Dlle Rosalie*; mais comme il a peur de n'en être pas quitte à si bon marché une autre fois, il a été conseillé, Monseigneur, de recourir à ce qu'il vous plaise rendre compte au Roi de son exposé; en faisant défendre aux carrosses, cabriolets & chevaux, de quelque qualité & condition qu'ils soient, de fouler aux pieds les bourgeois de la bonne ville de Paris; ordonner aux dits carrosses, cabriolets & chevaux de se tenir sur la chaussée du boulevard & non dans les contres-allées, sans que sous aucun prétexte ils puissent occuper les dites contre-allées & y rouler pêle-mêle avec les gens de pied

au grand préjudice de ceux-ci; ordonner pareillement que les rues soient mieux balayées, & ferez justice.,,

Il a été jugé à Saintes, à la fin de l'année 1786, une cause d'une nature fort extraordinaire. Le jugement porte la dissolution d'un mariage illégitime, contracté entre deux hommes des paroisses de *Cormat royal* & *Pizani*, François *Suire* & Marie *Besson*. On ne conçoit gueres qu'un pareil hymen ait pu demeurer longtems caché, & cependant il est resté enseveli 18 mois dans les ombres du plus profond mystere. Nous ne dirons rien des androgines anciens & modernes, & nous ne rappellerons pas l'histoire de l'hermaphrodite *Grand-Jean* & d'autres semblables! il ne s'agit point ici d'un être à deux sexes: l'individu dont nous parlons est véritablement un homme, quoique baptisé sous un nom de fille & élevé dans la société des filles. Un développement tardif des formes a pu tromper ses parens. Les circonstances de son éducation l'ont laissé dans une ignorance extraordinaire de son sexe: l'ennui de sa situation l'a conduit au mariage sans goût, sans désir, sans connoissance de cause, & par conséquent sans la volonté de se rendre coupable de profanation. Aussi les juges n'ont-ils prononcé qu'une dissolution

pure & simple du mariage, sans infliger aucune peine: ils ont jugé, avec raison, que l'ignorance seule avoit égaré les deux contractans. Dans un siècle moins éclairé, un pareil abus de sacrement eût fait allumer les bûchers: l'esprit de lumière, de sagesse, de justice & d'humanité qui inspire le clergé de France, a guidé les Juges de l'officialité & a dicté la sentence. Les deux hommes ont eu la permission de se remarier.

Le voyage de Fontainebleau en 1786, n'a offert aucun des plaisirs qu'on s'en promet ordinairement. La mort du marquis de *Tourzel* a mis le comble à la tristesse de ce séjour. Cet aimable seigneur a été trépané trois fois à la suite d'une chute de cheval à la chasse. Le spectacle de ses tourmens qui ont duré six jours étoit affreux; un état de stupeur presque continuë, accompagné d'insensibilité, annonçoit une grande altération dans l'organe du cerveau, & a dû suspendre pour le blessé le sentiment douloureux de sa cruelle existence. Le Roi a été très touché de cet accident. On avoit engagé M. de *Tourzel*, pendant sa maladie, à faire une démission simulée de son régiment, afin d'en conserver le prix à sa nombreuse famille. Lorsqu'on a présenté cet acte à S. M., elle a paru sur-

prise & a ajouté : *Est-ce que l'on ne comptoit pas sur moi ?* Mot touchant qui peint la bonté de notre Monarque.

Un porteur d'argent, homme honnête & de confiance, ayant à transporter huit facoches de 12,000 l. chacune, au bout de la chaussée d'Antin, les chargea sur une charrette qu'il accompagna sans la perdre de vue. Arrivé à sa destination, il n'en trouva que 7. Son état dépendoit de son exactitude. Cette perte le désespéroit. Mais sa propité lui avoit donné de véritables amis. Il rassembla en deux jours presque toute la somme perdue. Le troisième jour, un de ses camarades étant entré chez un marchand de vin, à la *chaussée d'Antin*, y apprit qu'un garçon boucher avoit trouvé dans la rue une facoches de 12,000 liv., qu'il avoit déposée chez le cabaretier pour qu'on en cherchât le propriétaire. L'ami vola chez le porteur qui étoit dans la peine. On appella le boucher qui confirma sa déposition & à qui on donna 25 louis de récompense. Que de vertu dans les rues & dans une classe d'hommes que des gens du beau monde qui ne les valent pas regardent de leurs croisées comme étant fort au-dessous d'eux !

Il est arrivé, il y a quelque tems, une aventure singulière à la secte des mé-

thodistes à Londres. Lady *Hundington* qui s'étoit laissé séduire par ses chefs, qui avoit bâti des chapelles & faisoit de grandes charités, enfin que l'on regardoit comme un des piliers de la secte, s'est, un jour, levée au milieu de l'assemblée & leur a lu à haute voix son abjuration de leurs principes. Ce singulier *Credo* finissoit ainsi: *De même que le Christ a été crucifié entre deux larrons, son église est aujourd'hui crucifiée entre l'hypocrisie & le charlatanisme. C'est pourquoi je vous abandonne & je vais m'efforcer de vous peindre partout comme vous le méritez.*

Dans une nuit obscure du mois de Novembre 1786, M. *Hervin*, Avocat, demeurant dans l'île *S. Louis*, traversoit le *Pont-rouge*, vers 7 heures du soir, pour retourner chez lui. On répare ce pont; un petit nombre de lampions éclairaient faiblement l'endroit où les ouvriers avoient laissé des décombres; M. *Hervin* veut passer de l'autre côté; on entend un cri, il étoit tombé par une ouverture qui donne sur la rivière. Quelques personnes suivoient la route; effrayées du cri, de l'obscurité qui régnoit, de la hauteur de la chute, de la rapidité du fleuve, elles s'avancent en tremblant; l'étonnement succède à la crainte, lorsqu'elles entendent l'avocat

«at dire d'une voix étouffée: *au secours, à moi, je ne sais où je suis.* Par la plus rare & la plus heureuse circonstance, un bateau dans lequel se trouvoit un reste de paille, s'étoit rencontré précisément au dessous du trou par lequel l'avocat étoit tombé. On retira facilement M. *Hervin* qui n'avoit pas la moindre blessure & qui en fut quitte pour la peur.

Le carnaval de Venise dure six mois, comme l'on sait; les moines y vont en masque & en domino, & sur une même place on voit d'un côté des histrions qui jouent des farces gaies, mais d'une licence effrénée, & de l'autre côté sur d'autres tréteaux des prêtres qui jouent des farces d'une autre couleur & s'écrient: --- *Messieurs, laissez là ces misérables; ce polichinelle qui vous assemble n'est qu'un sot....* & en montrant le crucifix: *le voilà le vrai polichinelle, le grand polichinelle, le voilà...*

Un marchand de vin qui depuis longtemps avoit la curiosité de voir donner la question à des criminels, ayant été prévenu par un huissier de ses amis, qu'on devoit mettre à la torture, pour la révélation des complices, deux assassins condamnés à la mort, se transporta au palais, le jour que ces deux criminels devoient subir l'interrogatoire. Il

voulut voir la chose de si près, que se présentant à la vue d'un des patiens, celui-ci dit à son compagnon, en prenant un air de surprise : *Ah ! ah ! tiens, voilà un de nos amis qui vient nous voir ; le reconnois-tu ?* Ce marchand de vin pâlit de frayeur : on s'empara de lui ; il fut mis en prison. Au moment d'arriver à l'échafaud, ces coquins avouerent qu'ils ne connoissoient point cet homme, & que c'étoit une mauvaise plaisanterie dont ils avoient voulu punir sa curiosité. Le marchand de vin sortit de prison, mais il avoit pris la chose si à cœur qu'il mourut trois jours après.

Le choix de l'académie Française lorsqu'elle admit l'abbé Morellet au nombre de ses membres, a soulevé tout Paris contre elle. Les épigrammes pleuvoient de tout côté. On fait que le gouvernement fait depuis 15 ans une pension de 8000 liv. à M. Morellet pour le dictionnaire de commerce, auquel il travaille ; & que depuis ce tems, cet abbé a entre les mains l'argent des souscripteurs, sans qu'il ait encore paru une feuille de son ouvrage, ce qui a fait dire ingénieusement : *Si M. l'abbé Morellet ne fait pas le dictionnaire du commerce, il fait au moins le commerce du dictionnaire.*

Un petit monstre femelle, le nec plus

ultrà de la difformité, une jeune ravaudeuse de 18 à 20 ans, qui avoit le cœur sensible & n'étoit sage qu'à son corps défendant, trouva cependant le moyen de contribuer à la population. Lorsqu'il fut question de l'accoucher, sa construction bisarre exigeant un travail extraordinaire, médecins & chirurgiens furent appelés; les premiers opinoient pour la section de la symphyse: & citoient à leur avantage l'exemple de la femme *Souchot*, qui avoit elle-même allaité son enfant, & de plusieurs autres rachitiques sur lesquels cette opération avoit parfaitement réussi. Les chirurgiens, au contraire, s'élevant contre la section de la symphyse qu'ils regardent comme meurtrière, alleguoient toutes les preuves en faveur de l'opération césarienne, & combattoient à outrance pour la vieille méthode; de l'argent donné en secret à la ravaudeuse fit triompher les chirurgiens & l'opération césarienne prévalut. L'accouchée fut mise chez une sage-femme, où, pour un écu on pouvoit voir, chose assez rare, un enfant nouveau né plus grand que sa mère! Les chirurgiens s'applaudissoient de l'opération, déjà l'on parloit de faire une pension à la ravaudeuse, & des plaisans assuroient que son amant n'en étoit pas moins digne pour avoir témoigné autant de courage & d'hu-

manité, à son âge, car il a près de soixante ans. Mais tous ces beaux projets viennent de s'évanouir ; la mere est morte des suites de l'opération.

M. de la Cretelle, Avocat, s'étoit déjà acquis une grande réputation à Nancy, avant de venir recueillir dans la capitale les lauriers dus à ses talens & à l'usage honorable qu'il en fait. Il plaidoit un jour dans sa patrie contre un officier qui avoit maltraité un citoyen. --- *Il convient bien peu*, disoit-il, *à un soldat...* --- *Qu'appellez vous un soldat*, dit en l'interrompant l'officier contre lequel il plaidoit & qui se trouvoit dans la salle? --- *Pardon M.*, répondit M. de la Cretelle en se tournant vers lui, puis reprenant son discours: *Il convient bien peu à cet officier qui n'est pas un soldat... &c.*

Trois jeunes demoiselles à peu près du même âge, s'étoient liées de la plus étroite amitié dans un couvent où elles étoient pensionnaires depuis un an ou deux. Elles s'aimoient à tel point, qu'elles résolurent de ne point, se séparer de leur vie. Une réflexion affligeante vint pourtant troubler la douceur de leur union : leur séjour dans ce couvent ne devoit point être éternel, & le moment où les parens les rappelleroient pour les marier seroit celui d'une cruel-

le séparation. Comment parer ce terrible inconvénient. Leur jeune cervelle s'épuisa à chercher un expédient. Enfin elles imaginèrent que le seul moyen d'être unies à jamais, étoit d'épouser toutes trois le même mari. Mais la législation du pays défend la polygamie : enfin la plus avisée des trois fit songer aux autres, qu'il n'y avoit que le *grand Turc* qui pût faire leur affaire. En conséquence les trois petites demoiselles écrivent aussitôt une lettre en commun, dans laquelle elles exposent au *grand Turc*, la tendre amitié qui les unit, la crainte qu'elles ont d'être séparées, & le choix qu'elles ont fait de lui pour être leur commun époux : elles ajoutent, qu'aussitôt leur première communion faite, elles se mettront en route pour ses Etats ; qu'en conséquence, il dispose tout pour les recevoir. Les trois amies ravies d'avoir trouvé cet expédient, cachetent la lettre, & la font mettre à la poste avec cette adresse, à *Monsieur le grand Turc, dans son serail, à Constantinople*. Cette adresse ayant paru suspecte, on remit la lettre au ministre, qui la communiqua au Roi.

Si, comme on l'a dit souvent, la législation des peuples est le tarif de leurs mœurs, on peut dire aussi qu'elle est la mesure de leur expérience & de leur sa-

gesse. A la vue de cette corruption effrenée qui subsiste dans presque toutes les nations policées de ce siècle, les législateurs de l'*Amérique septentrionale* ont reconnu qu'elle avoit pour source & pour comble la destruction des liens moraux & civils, l'*infidélité conjugale*. Ils ont cherché à garantir leur république d'un crime aussi funeste à l'harmonie de la société qu'au bonheur des individus, & viennent de promulguer une loi contre l'*Adultere*, dont l'observation rigoureuse rendra sans doute les corrupteurs sinon plus honnêtes, au moins plus circonspects. *Tout citoyen qui sera convaincu de ce crime sera marqué sur le front avec un fer chaud portant la lettre A, & sera ceint d'une corde par dessus ses vêtemens.* Une remarque que cette loi fait faire, à la honte des Européens, c'est qu'elle n'inflige rien aux femmes, qu'elle ne parle pas même d'elles, & que le blâme & la punition sont dirigés contre les seuls corrupteurs, considération qui prouve autant de justice que de philosophie dans les auteurs de la loi, qui semblent ne vouloir livrer un sexe foible qu'à son repentir.

Dans un tems où l'on croit à peine aux sentimens les plus naturels, où les grandes passions, regardées comme de pures chimères, sont exclues même de

nos romans, il doit paroître bizarre de voir nos beaux-esprits s'évertuer à peindre l'effet le plus extrême qu'elles produisent, *la Folie*. Telle est pourtant la manie du moment, celle qui a succédé aux froids synonymes. On connoît l'aventure si attendrissante de cette jeune infortunée qui, n'attendant que la venue de son amant pour s'unir à lui, crut, dans les transports de sa joie, accélérer l'instant de son bonheur, en volant à la rencontre de sa voiture qui devoit le rendre à ses vœux, mais qui, ne lui apportant que la nouvelle de sa mort, lui fit éprouver la plus terrible révolution, & la jeta dans un délire, stupide en apparence, dont le refrain étoit de dire chaque jour, en retournant sur le chemin de cette fatale voiture: *Mon ami n'est pas venu; il viendra demain*. Cette aventure est le type dont on a voulu se rapprocher: il n'est point de cercle où la lecture de ces imitations ne soit entendue avec délices. Celle que l'on a mise au théâtre sous le titre de *la Folle de Ryan*, a reçu autant d'applaudissemens qu'elle a fait verser de larmes. Ces productions sentimentales font également honneur à leurs auteurs & aux lecteurs qu'elles intéressent. Celle-ci est de M. le Ch. de Graves.

La Folle de S. JOSEPH.

Il étoit deux heures du matin : le réverbère suspendu au milieu de la cour alloit s'éteindre ; je me retirois du côté de mon appartement ; lorsque je crus entendre quelque bruit au grand escalier. Je criai deux fois : „ Qui êtes vous ? „ Que faites-vous là ? „ une voix douce & touchante me répondit : „ C'est moi ; vous voyez „ bien que je l'attends. „ Comme je n'étois pas celui qu'on attendoit , j'allois continuer mon chemin lorsque la même voix me dit : „ Ecoutez „ donc & ne faites pas de bruit. „ je m'approche , & , près de la dernière marche , derrière le pilier , j'aperçus une jeune femme vêtue de noir avec une ceinture blanche & les cheveux épars : „ Ecoutez , me dit-elle en me prenant la „ main , je ne vous fais pas de mal , eh bien , ne „ m'en faites pas , je n'ai rien dérangé de votre „ escalier , je suis dans un petit coin , on ne peut „ pas m'y voir , cela ne nuit à personne... Ne „ le lui dites pas ; qu'il ne le sache jamais , bien- „ tôt il descendra , je le verrai & je... „ A chaque mot ma surprise augmentoit ; je cherchai à voir ce qui pourroit me faire reconnoître cette infortunée. Sa voix m'étoit aussi inconnue que ce qu'il m'étoit possible d'apercevoir de son extérieur. Elle continuoit à me parler , mais ses idées se confondoient & je ne voyois plus que le désordre de sa tête & les peines de son cœur. Je l'interrompis , & je cherchai à la ramener à notre situation. „ Si quelqu'un vous avoit vue „ sur cet escalier ! ... --- Ah , me dit-elle , je

„ vois bien que vous n'êtes pas au fait. Il n'y
„ a que lui qui soit quelqu'un, tout le reste
„ n'est rien, & quand il s'en va, il ne fait
„ pas comme vous, il n'écoute pas tout ce qu'il
„ entend, il n'entend que celle qui est là haut...
„ Cela ne durera pas ! „ En disant cela elle for-
toit un médaillon de son sein qu'elle baisoit avec
transport.... Dans ce moment nous entendimes
une porte s'ouvrir, & un laquais tenant une lu-
miere au haut de la rampe me fit distinguer un
jeune homme qui descendoit légèrement. Appuyée
près de moi, sa malheureuse victime trembloit
de tout son corps : à peine nous eut-il dépassés
que ses forces acheverent de l'abandonner, elle
tomba sur la dernière marche près du pilier qui
nous cachoit. Je voulois appeller du secours ; la
 Crainte de la compromettre me retint. Ja la pris
dans mes bras ; elle étoit sans connoissance. J'avois
un flacon de *Sel d'Angleterre*, je le lui fis respi-
rer, elle parut se ranimer un peu. Je tenois ses
deux mains dans l'une des miennes, de l'autre je
soutenois sa tête : à mesure qu'elle revenoit à elle,
les nerfs lui faisoient éprouver des treffaillemens
convulsifs. Deux fois je l'entendis soupirer, sa
poitrine étoit oppressée, les sons qu'elle formoit
s'éteignoient par la douleur. Enfin, après quel-
ques momens d'un silence que je n'osois inter-
rompre... „ Ecoutez, me dit-elle, je le sens,
„ j'aurois dû vous prévenir, l'accident qui vient
„ de m'arriver vous aura inquiété, car vous êtes
„ bon ; vous avez eu peur, & je ne m'en étonne
„ pas. J'étois comme vous, j'avois peur quand
„ cela m'arrivoit, je croyois que j'allois mourir,

„ j'en étois au désespoir , cela m'auroit ôté les
„ moyens de le voir , & c'est tout ce qui me reste ,
„ mais j'ai découvert que je ne puis pas mourir ,
„ tout à l'heure quand il a passé , je me
„ suis quittée pour aller à lui. . . S'il mourait je
„ mourrois aussi , mais sans cela , cela est impossible ,
„ on ne meurt que là où l'on vit , & ce n'est pas moi qui existe . Il y a quelque tems
„ que j'étois folle , & cela ne vous étonnera pas ,
„ c'étoit alors qu'il commençoit à monter cet escalier . J'ai fait tout ce que j'ai pu faire
„ dans le désespoir , tous les moyens m'ont manqué & c'étoit simple , je ne pouvois pas mourir .
„ Maintenant ma raison est revenue , tout va & vient , elle de même .. Elle est dans ce médaillon . . .
„ Vous le voyez , c'est un portrait , mais ce n'est pas celui de mon ami : à quoi bon ?
„ il est bien , il ne peut pas être mieux ; il n'y a rien à faire , rien à changer . . . Si vous saviez
„ de qui est ce portrait... C'est celui de celle qui est là haut : la cruelle ! que de mal elle
„ m'a fait depuis qu'elle s'est approchée de mon cœur ! il y étoit content , il y étoit heureux . . .
„ Elle a tout dérangé , tout brisé , tout détruit !
„ tourmentée de l'excès de ma douleur , je courais partout , le jour , la nuit Une fois ,
„ oh oui , je m'en souviens , il m'arriva d'entrer seule dans la chambre de mon ami , Hélas ! il
„ n'y étoit plus : je vis ce portrait sur sa table , je le pris , & je me sauvai . . . , En achevant ces
„ mots , elle se mit à rire , puis elle me parla de promenades , de caleches , de chevaux , & puis encore une fois toutes ses pensées se confon-

rent. Après quelques instans , elle cessa de parler : alors je m'approchai d'elle , & je lui dis ?
 » Pourquoi gardez vous avec tant de soin ce
 » portrait de la méchante qui est là haut ? »
 » Quoi -- reprit - elle , vous ne le savez pas ?
 » c'est ma seule espérance : tous les jours je le
 » prends , je le mets à côté de mon miroir ,
 » j'arrange mes traits comme les siens ; déjà
 » je commence à lui ressembler un peu , & bientôt
 » avec du travail je lui ressemblerai tout-à-fait.
 » Alors , j'irai voir mon ami , il sera content
 » de moi , il n'aura plus besoin d'aller chez
 » celle qui est là haut : je suis sûre que je lui
 » plairai davantage. Voyez à quoi tient le bon-
 » heur ! à quelques traits qui ont cessé d'être
 » arrangés à sa fantaisie. Que ne le disoit-il ?
 » j'aurois fait ce que je fais à présent : c'étoit
 » bien aisé. Il nous auroit épargné bien des
 » peines ! Mais sans doute il n'y a pas pensé...
 » Tous les soirs , je viens sur cet escalier , il ne
 » descend jamais qu'après que l'horloge a sonné
 » deux heures , alors comme je n'y vois pas ,
 » je compte les battemens de mon pauvre cœur.
 » Depuis que j'ai commencé à ressembler au
 » portrait , je compte quelques battemens de
 » moins... Mais il est tard , il faut que je me
 » retire , adieu. » Je la conduisis jusqu'à la
 » porte de la rue : lorsque nous fûmes passés ,
 » elle tourna à gauche , je fis quelques pas avec
 » elle , ses yeux se fixerent sur un disque de lumière
 » que les réverbères formoient devant nous. --
 » Vous voyez toutes ces lampes , me dit-elle ,
 » c'est la fuite des générations des hommes ,

„ elles se succèdent de même agitées par les vents ;
 „ un feu semblable les anime , une égale distance
 „ les sépare ; elles n'existent qu'autant qu'elles
 „ se consomment , l'enfant qui les allume ne fait
 „ pas plus ce qu'il fait que le hasard qui les
 „ éteint. Après cela , soyez étonné si le bonheur
 „ se dérange si aisément dans le monde... » Je
 „ la suivois toujours : » Restez , me dit-elle , re-
 „ tournez chez vous. J'emporte une partie de
 „ votre sommeil , & je fais mal. Le sommeil est
 „ bien doux quand on est heureux... » Je n'osai
 „ l'affliger en restant davantage , & je la quittai.
 Cependant , dant la crainte qu'il ne lui arrivât
 quelque chose , je la suivis des yeux , marchant
 plus lentement. Bientôt , elle s'arrêta devant
 une petite porte ; l'ouvrit & la referma sur elle.
 Alors je rentrai chez moi , l'esprit & le cœur
 également agités. Cette infortunée m'étoit tou-
 jours présente , je me retraçai la cause de son
 malheur... J'étois trop vivement affecté pour es-
 pérer le sommeil. En attendant le jour , j'écrivis
 ce qui m'étoit arrivé. Puissé ce récit intéresser les
 âmes sensibles !

On fait comment le fameux Prince
d'Albanie a terminé ses jours à la fin de
 l'été de 1786. Voici un précis authenti-
 que de la vie de ce singulier aventurier.

„ *Stefano Zannowick* est né , le 18 Fé-
 vrier 1752 , d'*Antoni Zannowich* & de...
Marcowick , dans le Bourg de *Pastrovi-
 cho* , de l'*Albanie Vénitienne* sur les fron-
 tières de l'*Albanie Turque* , voisine de

Montenegro. Antoine Zannowich se transporta à *Venise* environ l'an 1766, avec ses deux fils aînés *Primislas* & *Stefano*, & commença un petit commerce de mules ou pantoufles qu'il vendoit en détail, ainsi que de *Bagigi*, espece de fruits à l'usage des enfans. Ses talens au jeu, qu'il déploya bientôt avec succès, lui donnerent un état assez brillant, mais le Gouvernement de *Venise* jugea bon de mettre des bornes à ses succès, en le bannissant de *Venise*. Antonio Zannowich plus sage que ses fils avoit conservé ses profits; il s'en servit pour acquérir des terres dans sa patrie, & le Bourg de *Pastrovichio* lui-même tomba dans son pouvoir. Il fit étudier ses fils à l'université de *Padoue*, & c'est à cela sans doute qu'on peut attribuer les connoissances de *Stefano* en littérature. ,,

„ Il paroît que les jeunes gens à leur retour de *Padoue*, firent encore quelque séjour à *Venise* où l'aîné fit voir qu'il avoit hérité des talens de son pere, & s'attira par cela même la correction du Gouvernement. Les deux freres quitterent *Venise* en 1770 & parcoururent l'*Italie*. A *Florence* un jeune Seigneur des premieres maisons d'*Angleterre* eut le malheur de faire leur connoissance & perdit contre l'aîné Zannowich environ 90,000 liv. sterl. qui ne furent payées qu'en partie, parce qu'à la mort du débiteur,

quelques mois après, les termes fixés pour l'entier paiement n'étoient pas échus. Les parens de ce jeune Seigneur refuserent avec raison d'acquitter une dette aussi peu légitime, & qui dès son principe avoit attiré sur les *Zannowich* la disgrâce du Grand-Duc de *Toscane*, qui leur interdit ses Etats. *Stefano Zannowich* accompagna son frere dans un voyage qu'il entreprit alors; ils voyagerent ensemble en *France*, en *Angleterre* & en *Hollande*, pendant les années 1771 & 1772. En 1773, ils retournerent en *Italie*, où il paroît que *Stefano* se sépara de son frere pour jouer le rôle de *Pierre III* dans le *Montenegro*. Mais, malgré ses artifices, ayant bientôt perdu son crédit chez ces peuples, il passa en *Pologne*, où sous le nom de *Warta*, il s'acquit quelque réputation parmi les confédérés & gagna par ses manieres insinuanes les bonnes graces de plusieurs Grands, dont il tira des secours pécuniaires très considérables. En 1777, il parut en *Allemagne* sous divers noms, tels que *Bellini*, *Balbindon*, *Czernowich*, Comte *Castrियोto d'Albanie*. Il fit quelque séjour à la cour de *Berlin*, où il fut introduit par le moyen de fortes recommandations de Seigneurs Polonois. La prodigalité sans bornes de *Stefano Zannowich* lui ayant fait dépenser les sommes importantes qu'il avoit tirées

de Pologne, avec la même célérité qu'il étoit parvenu à se les approprier, il se trouvoit dans le besoin & ayant bientôt contracté des dettes à *Berlin*, il inspira de tels soupçons contre lui, qu'il reçut l'ordre de quitter le royaume. Ce fut pendant son séjour à *Berlin* qu'il présenta à S. A. R. Mgr le Prince Héritaire quelques piéces de vers de sa façon, & qu'il en prit occasion depuis de pousser l'impudence jusqu'au point de déclarer qu'il étoit lié d'amitié avec ce grand Prince. Il fit alors des courses de spéculation en différens pays & vint en 1783 à *Amsterdam*, sous le nom de pere *Zaratabladas*. Il avoit déjà été à *Groningue* en 1780, où se trouvant sans secours il fut emprisonné pour dettes. Le Magistrat chargé de la revue des prisons, l'y trouva dans un état déplorable & eut la générosité de payer ses dettes, dans la persuasion qu'il obligeoit un homme d'honneur, le soi-disant Pere *Zaratabladas* ayant produit des lettres de plusieurs Sgrs. Polonois qui répondirent favorablement aux informations que le Magistrat eut soin de prendre. L'année suivante, *Zaratabladas* eut l'attention de faire rembourser le Magistrat généreux qui l'avoit tiré de peine, & pour se faire un mérite auprès de son bienfaiteur; il fut si bien se retourner que l'on ajouta foi à l'impudence qu'il eut

de se vanter que c'étoit à sa sollicitation auprès de M. le Prince d'Orange, que son bienfaiteur avoit été avancé au poste important de Sénateur. „

„ *Zannowich* alla chercher fortune dans les *Pays Bas*, où il trouva moyen de gagner l'amitié de quelques Grands; tels que Mr. le Prince L..., Mr. le Prince de D.... qui sans doute ont eu occasion de s'appercevoir combien cet aventurier étoit un hôte coûteux. Enfin ne sachant plus comment soutenir plus longtems le personnage difficile qu'il avoit joué si longtems, *Stefano* prit le parti de se retirer dans un hermitage proche de *Ratisbonne*, où ce Protée, sous le nom de *Prince d'Albanie* qui voyageoit incognito, joua le dévot pendant quelque tems jusqu'à ce que les différens qui s'étoient élevés entre S. M. Impériale & la république des *Provinces-Unies* lui firent concevoir le plan hardi & véritablement grand de tâcher de mystifier la république entiere, en offrant, par le moyen de celui des Magistrats de *Groningue* à qui il étoit redevable de sa liberté, de lever dans le *Montenegro*, un corps de 10 jusqu'à 20 mille hommes pour le service de la république. „

„ Le Magistrat de *Groningue* auquel le soi-disant Prince d'*Albanie* s'étoit adressé, ne fit aucune difficulté de présenter

fenter sa lettre à l'assemblée de L. H. P. qui déclinerent l'offre, mais déclarèrent par leur résolution du 28. Décembre 1783, qu'Elles verroient avec plaisir que le Prince d'*Albanie* employât son influence sur les Monténégrins pour les dissuader de passer au service de l'Empereur. A la réception de cette résolution, *Zannowich* bâtit un nouveau plan, & se servant de la résolution de L. H. P. pour parvenir à ses fins, il obtint de diverses maisons d'*Auguste* où il s'étoit rendu dès le mois de Janvier 1795, des secours pécuniaires, s'élevant ensemble à environ 80,000 florins, argent de l'empire, sous prétexte que ces deniers lui étoient nécessaires pour remplir les vues des Etats-Généraux, & s'appuyant pour cela sur la résolution de L. H. P. *Zannowich* avoit formé le plan de faire révolter les Albanois & entretenoit pour cet effet des intelligences, & peut-être eût-il réussi, s'il eût été en état de fournir à propos, une petite somme de mille ducats. Mais quoiqu'il eût reçu depuis peu une somme considérable à *Auguste*, il se trouva hors d'état de faire la remise qu'on lui demandoit & cela fit manquer son projet.,,

„ Il est plus aisé de calculer les sommes immenses que cet aventurier a su se porcurer que deviner l'usage qu'il en a fait. On peut, sans risquer de grossir

les objets, évaluer à 400,000 écus d'empire les sommes qu'il a retirées de diverses personnes dans l'espace de dix ans (sans compter les petites escroqueries dont il a été soupçonné,) & il faisoit très peu de dépenses pour lui-même, n'étant point adonné au jeu, & n'ayant jamais fait de dons considérables. Sa maîtresse favorite elle-même agémi dans la plus grande disette, & dans les instans les plus critiques, elle n'a pu tirer de lui que des secours de quelques ducats. La générosité dont il faisoit si grande parade se réduisoit également à quelques très petites sommes qu'il distribuoit de loin à loin avec beaucoup d'appareil. Quoiqu'il en soit, après avoir tiré de l'*Allemagne* pendant le cours de l'année 1785, environ 100,000 florins d'empire, il arriva vers la fin de la même année à *Groningue* très mal pourvu d'argent, ayant été contraint d'emprunter en chemin sur un gage, 60 fl. d'un honnête usurier à raison de 3 fl. d'intérêt par mois, pour pouvoir arriver jusqu'à *Groningue*. Là il a vécu quelques mois à discrétion chez son ancien bienfaiteur, & a réclamé des Etats Généraux un million de florins, pour les services qu'il prétendoit leur avoir rendus auprès des Monténégrins. L. H. P. justement étonnées d'une prétention aussi extraordinaire, répondirent par leur résolution du

11 Janvier 1786, qu'elles ne se croyoient pas tenues à un pareil dédommagement, ce qui engagea le soi-disant Prince d'*Albanie* à quitter *Groningue* pour aller solliciter l'appui de Mgr le Prince Stadhouder, qui ne jugea pas à propos de l'écouter. „

„ *Zannowich* poussa l'impudence jusqu'à se permettre des expressions peu mesurées envers le Stadhouder qui dédaigna de le traiter comme il ne le méritoit que trop, mais se contenta de le renvoyer à L. H. P. Alors *Zannowich* se hazarda de venir à *Amsterdam*, où sachant bien que la maison de *Chomel & Jordan* n'avoit que trop de sujet de plainte contre lui, il prit la précaution de faire observer tous les mouvemens de cette maison pour voir si elle faisoit attention à lui. Mais M. *Chomel* chef de cette maison s'étant proposé de ne point attaquer cet aventurier, qui dans le fond ne l'intéressoit plus, se tint très tranquille, jusqu'à ce que des reproches qui lui furent faits de toutes parts sur son inactivité, l'engagerent à communiquer à la régence d'*Amsterdam* les pieces qu'il avoit en mains, propres à démasquer l'imposture. C'est en conséquence de ces pieces que *Zannowich* fut d'abord emprisonné au civil, & ensuite mis au criminel. „

„ Quoique les interrogatoires qu'il a

subis n'ayent jusqu'à présent pas été rendus publics, comme bien des gens l'eussent souhaité, on fait cependant avec certitude qu'il a avoué, dès la première fois qu'il a été examiné, avoir été à *Amsterdam* au mois de Décembre 1772, avec le soi disant Comte *Primislas-Zannowich*. Mais il a nié absolument être le frere de celui-ci & a protesté fortement n'avoir pris le nom de *Zannowich* que pour garder l'incognito & de la même manière qu'il avoit adopté une trentaine d'autres noms différens. Il soutenoit que *Primislas Zannowich* l'avoit fait passer pour son frere à son insçu (*). Il s'est beaucoup efforcé de se disculper sur l'affaire que MM. *Chomel & Jordan* poursuivent à *Vénise*, sans que le Magistrat qui l'interrogeoit, eût encore fait la moindre mention de cette affaire. Il a avoué sa naissance à *Pastrovichio* qu'il a dit faire partie du domaine de son pere, qu'il nommoit *Knès* ou

(*) C'est la même histoire qu'il avoit débitée à M. *Jordan* associé de la maison de *Chomel & Jordan* qui le rencontra à *Berlin* en Juillet 1776, mais qui n'en fut pas la dupe, puisque sa maison se trouvoit en possession depuis l'année 1773 de deux lettres où *Stefino Zannowich* avouoit pour son frere celui avec lequel il avoit été à *Amsterdam* l'année précédente.

Prince *Anto*. Dans l'interrogatoire qui a précédé immédiatement la mort de *Stefano Zannowich*, on lui a produit diverses lettres de sa propre main parmi lesquelles se trouvoient celles qu'il avoit écrites en 1775 à la maison de *Chomel & Jordan*. Il a avoué toutes les autres lettres, lorsqu'il en vint à ces deux dernières, il chercha à la vérité à les nier, mais on observa que depuis ce moment le courage & la présence d'esprit qu'il avoit conservés jusques là l'abandonnerent absolument. Lorsqu'il fut ramené à son cachot, il demanda aux officiers de la police qui l'accompagnoient, s'ils croyoient qu'il dût subir encore un interrogatoire, & il parut consterné lorsqu'on lui répondit affirmativement. Le lendemain il parut assez tranquille & on ne s'aperçut de rien qui pût indiquer le désespoir. Mais la nuit suivante vers minuit, le garçon geolier entendant du bruit se rendit au cachot, & demanda à *Zannowich* la cause de ce bruit. Celui-ci répondit qu'il souhaitoit du vin, offrit pour paiement une paire de boutons d'or, que le garçon geolier déclare avoir refusé longtems d'accepter, mais cédant enfin aux instances du prisonnier, il lui apporta en échange une bouteille de vin & un verre. Le lendemain matin le garçon geolier trouva le prisonnier baigné dans son sang & engagé sous son

châlit. Telles sont les dépositions du garçon geolier qui, en conséquence de sa négligence a été cassé ainsi que son frere. La mort de *Zannowich* & ses causes sont une énigme inexplicable, l& qui probablement ne s'éclairciront jamais. Voici les circonstances de cette mort telles qu'elles sont indiquées dans le procès-verbal dressé le 25 mai au matin, a l'ouverture du cachot. Le prisonnier s'étoit entièrement dépouillé de tous ses habits, n'ayant gardé que ses bas. Dans cet état il avoit une ligature au-dessus du coude, & la veine, (non point l'artere comme on l'a avancé mal à propos) ouverte par une incision qui parut avoir été faite par un instrument très affilé. Le sang avoit coulé avec abondance sur la couchette, & il n'y avoit que quelque peu de gouttes par terre, où cependant le cadavre s'est trouvé sous la couchette dans une position qui indiquoit clairement qu'il y avoit été inséré par force. „

„ On n'a trouvé dans le cachot, malgré la plus exacte recherche, aucun instrument qui ait pu servir à faire le coup. Sur la table se trouvoit un verre entier sans aucun côté tranchant. Dans la garde-robe dont chaque cachot est pourvu, mais qui est grillée, on a trouvé un morceau de grais, mais qui n'a pu servir a ouvrir une veine. Quel-

ques jours après, le garçon du geolier, qui n'étoit point encore cassé, a présenté un morceau de verre qu'il dit avoir trouvé dans un coin du cachot en le nettoyant. Ce morceau de verre paroissoit être effectivement d'une bouteille, & s'est trouvé assez tranchant pour qu'on pût supposer qu'il étoit possible d'ouvrir la veine par ce moyen.,,

„ Il est cependant remarquable que le prisonnier ayant menacé ses créanciers dans l'année 1779 de se donner la mort, si on le poursuivoit trop vivement, la régence d'*Amsterdam* eut la précaution de le faire dépouiller entièrement, & de lui faire mettre des habits tout neufs, pour être assurée qu'il ne pourroit rester au prisonnier aucun poison ou aucune arme meurtrière. On est donc bien sûr que le ruban qui a servi pour faire la ligature au bras, n'a pu être tombé en la puissance du prisonnier que par une main jusqu'à présent inconnue, & ce fait seul bien avéré, joint à l'intérêt très-réel que des gens de marque dans l'étranger pouvoient avoir à empêcher le prisonnier de jaser, ne donne que trop de lieu de soupçonner quelque chose d'extraordinaire dans la destruction de cet homme trop célèbre. Le cadavre, après avoir été visité par les experts qui n'ont pu décider quel étoit l'instrument qui avoit

servi à ouvrir la veine, a été rapporté à l'hôtel de-ville. Le tribunal a prononcé, quelques jours après, une sentence portant que le personnage qui avoit pris le titre de *Prince d'Albanie*, ayant dit qu'il avoit pris gratuitement ce titre, s'étant rendu par conséquent coupable d'une fourberie au moyen de laquelle il avoit tenté de surprendre L. H. P. elles-mêmes, & plusieurs particuliers, & ayant été trouvé mort dans la prison, son cadavre seroit traîné sur la claye jusqu'aux fourches patibulaires pour être jetté dans la fosse qui se trouve sous la potence. Cette sentence a été exécutée le même jour 31 mai, en présence d'une foule immense, & eût dû ce me semble convaincre tout le monde que cet homme n'étoit effectivement qu'un aventurier. Cependant la prévention que *Zannowich* avoit su inspirer à quelques personnes, étoit montée à un tel degré, que depuis l'exécution de la sentence il y a eu des gens assez aveugles pour soutenir encore que c'étoit le vrai *Prince d'Albanie*, & que les Magistrats d'*Amsterdam* avoient mal fait de traiter le cadavre avec autant de sévérité après avoir fait la fausse démarche de mettre au criminel un personnage aussi respectable, dont la mort glorieuse justifioit l'illustre naissance. »

M.

M. de Tolleyndall n'a jamais cessé de suivre l'objet honorable de la réhabilitation de son pere. Les deux lettres suivantes ne peuvent laisser de doute sur la noblesse de ses motifs. Sa réponse à M. de la Borde prouve que l'amour filial est la passion qui domine dans son ame brûlante.

Lettre à M. le Chev. de Lally-Tolleyndal.

„ Je n'ai l'honneur de vous connoître, ni d'être connu de vous; mais je vous aime depuis votre enfance. „

„ J'ai connu & aimé votre infortuné pere : j'ai fait mon possible pour le servir; mais vainement je me suis jetté aux pieds de mon maître en lui remettant le placet que m'avoit donné Mad. votre cousine, le jour de la mort de son malheureux oncle; vainement ai-je tâché par mes instantes prieres d'arracher seulement un sursis; son cœur étoit bien loin d'être barbare; mais les cruels qui gouvernoient son autorité, s'étoient tellement emparés de son opinion qu'il croyoit montrer de la grandeur d'ame en étouffant sa sensibilité. Ses yeux laissoient échapper des larmes en me prononçant, non. Il étoit visible que son cœur gardoit le silence pendant que sa bouche s'exprimoit avec tant de barbarie. „

„ Depuis ce tems j'ai été chargé de

Tome III.

R

faire passer plusieurs choses pour vous à Mlle Dillon qui n'a jamais su que cela pût lui arriver par moi, & j'étois alors chargé d'une cassette qu'elle avoit remise au Roi.,,

„ Tous les secrets de mon maître dont j'ai été dépositaire sont ensevelis avec lui dans la tombe, & je ne vous aurois jamais parlé de ceci, sans le desir que j'ai de justifier son cœur à vos yeux puisque je ne puis être assez heureux pour justifier sa justice. „

„ Votre lettre à MM. du conseil que je viens de lire, ou plutôt de dévorer, a pénétré jusqu'au fond de mon ame, & m'a fait pleurer autant de fois qu'elle contient de pages; malheureusement cet intérêt ne peut plus vous être d'aucune utilité; je ne suis plus qu'un honnête homme, je n'ai plus le crédit dont j'ai joui tant d'années, & je suis par conséquent privé du délicieux plaisir d'être quelquefois utile aux vertueux infortunés. Retiré de la cour & presque de la ville, j'habite une paisible retraite, où j'acheve mes jours entre la plus digne & la plus respectable femme & le plus aimable des enfans; je reçois sans cesse des preuves de tendresse de l'une, pour les porter bien vite à l'autre. Voilà, Monsieur, les occupations de ma vie ou plutôt celle de mon bonheur; sans doute ce

bonheur est divin pour moi , mais il lui manque de pouvoir être de quelque utilité pour les autres. „

„ Cependant malgré la nullité de mes moyens pour vous servir , il m'en reste un pour faire une chose qui vous sera agréable , & je le saisis. „

„ Je joins à cette lettre une bague que portoit votre malheureux pere , le dernier jour de sa vie ; il l'apporta des Indes où elle a été montée , ainsi que vous le verrez , car je n'ai jamais voulu qu'on y touchât. Je vous fais un sacrifice en vous l'offrant ; mais , l'amour filial en mériteroit de plus considérables ; vous lui avez élevé un temple bien plus solide que ceux de Neptune ; il ne tombera jamais en ruine. „

„ Achevez , Monsieur , avec la même constance , ce que vous avez commencé avec tant de chaleur ; les hommes sont injustes ; mais Dieu ne l'est pas , & n'abandonnera jamais un vertueux jeune homme qui , dès le commencement de sa carrière a dévoué toute son existence à la justification de l'auteur de ses jours.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Réponse de M. de Tolleyndal.

Elle est à mon doigt ! je songe à l'infant où on l'a ôtée du sien. Mes yeux & ma bouche y sont collés tour-à-tour. J'étouffe de joie & de douleur ! Mais

où êtes-vous ? La personne qui me l'a remise s'est dérobée si rapidement à l'effusion de ma reconnaissance, à mes larmes qui baignoient son visage ! Pourquoi des lieues me séparent-elles de vous ? Pourquoi n'ai-je pas reçu votre bienfait de vos mains ? Vous êtes tombé aux genoux du Roi pour mon père, je ferois tombé aux vôtres pour lui & moi. O mon Dieu, quel don ! Après ses lettres c'est le trésor le plus précieux que je puisse jamais posséder. Quoi ! Il l'avoit le jour même... Peut-être avoit-elle été arrosée de son sang..... C'est le sang d'un martyr, elle est sacrée. Et quelle lettre vous y avez jointe ! Quelle ame que celle qui s'y peint ! Ah ! je saurai où vous êtes, j'irai partout où vous ferez. -- Sentez-vous le besoin que j'ai de vous voir ? Je vous porterai tout ce que j'ai écrit pour le plus innocent & plus malheureux des hommes. Vous verrez que j'ai parlé de Louis XV comme vous m'en parlez. Je m'en félicite. La mémoire d'un Prince qui vous est si cher en devient plus respectable encore pour moi. Je vous quitte pour la bague. Ce n'est pas vous quitter. Celui qui me l'a donnée est désormais lié dans mon cœur avec celui qui la portoit. Recevez l'hommage de ma reconnaissance, de l'admiration, du respect. Que tous ces mots sont foibles !

Non , il n'est point de langage humain qui puisse rendre les sentimens dans lesquels je vivrai & mourrai.

Paris , ce 25 Septembre 1786.

Signé LALLY.

Votre , &c.

Un ouvrier de *Hoxton* (fauxbourg de *Londres*) ayant pris la résolution diabolique d'empoisonner sa femme & ses enfans , il acheta dans cette intention un gigot de mouton , qu'il frotta soigneusement avec de l'arsenic. Il le porta ensuite chez lui , & dit à sa femme de le faire rôtir le dimanche suivant , & de se bien régaler avec ses enfans , qu'il y fût ou qu'il n'y fût pas ; ajoutant , qu'il ne croyoit pas pouvoir être au logis lui-même. Le fatal gigot fut rôti le dimanche , mais cet homme n'étant point venu dîner , sa femme ne toucha point au mouton , & fit un *pudding* pour son dîner & celui des innocens dévoués à la mort. Le soir , le mari ne revint pas , & le gigot resta entier. Il arriva le lundi avec quelques poissons à la main : à la vue de sa femme , il parut un peu agité , & lui demanda si elle avoit mangé le gigot. Sur la réponse , que comme il n'étoit pas venu elle n'avoit pas voulu y toucher , il se fâcha , & lui ordonna de le manger , & de frire les poissons qu'il ap-

portoit pour lui , ce qu'elle fit ; il les mangea aussitôt avec un appétit vorace : à peine eût il dîné , qu'il demanda avec quoi ils avoient été frïs. Sa femme lui ayant dit que c'étoit dans la graisse du mouton de la veille : *Je suis mort*, s'écria ce malheureux , qui fit alors l'aveu de son horrible projet. Il étoit tems ; le gigot étoit déjà dépecé & prêt à être mangé. Ce monstre mourut deux heures après dans les plus cruelles douleurs , & a été la seule victime de son atrocité.

Un jeune *Anglois*, âgé de 14 ans & demi & bien né, étoit à *Saint-Omer* depuis trois semaines pour achever son éducation. Il s'occupoit sans relâche à l'étude des sciences & des arts, & notamment à celle de notre langue. Ce n'étoit ordinairement que vers les six heures du soir qu'il alloit méditer, le long du rempart, sur son travail de la journée, & il rentroit régulièrement à l'heure du souper. Un jour que sa mauvaise étoile le conduisit vers le lieu de ses délassemens ordinaires, il ne sortit de chez lui que sur le soir. Arrivé au bastion dit *St Venant*, la sentinelle lui fit signe de passer par derriere l'artillerie dont il est hérissé, & le suivit. Le soldat ayant rejoint ce malheureux jeune homme derriere le parc, il lui assena sur le front un coup de la crosse

qui le terrassa, fondit sur lui à grands coups de pieds dans l'estomac, & finit par lui plonger la bayonnette dans le côté gauche. Le meurtrier, croyant avoir mis le comble à son atrocité, traîna sa victime jusqu'à l'embouchure d'un tuyau en maçonnerie, qui sert à éclairer le souterrain de 30 pieds de hauteur. Cette chute effroyable & la perte du sang de cet infortuné ne terminèrent point ses jours. Ce fut au lever de l'aurore du lendemain qu'il reprit un peu ses sens : frappé de se trouver dans un lieu qu'il a appelé dans sa déposition un cachot, il chercha à en sortir. Heureusement il aperçut quelques rayons de jour au-dessus de la porte de la galerie qui conduit au souterrain, au bas de laquelle il y avoit une ouverture d'un pied & demi en carré. Tout épuisé qu'il étoit, il eut encore la force & le courage de s'y traîner, quoique éloigné de plus de 60 pas, & y étant parvenu, il s'efforça d'y passer. Il avoit déjà la moitié du corps en dehors, lorsque la sentinelle de ce poste l'aperçut ; après plusieurs *qui vive*, le malheureux jeune homme crut que ce factionnaire étoit son assassin ; il fit un effort pour se retirer ; mais ayant été couché en joue & menacé de voir tirer sur lui s'il bougeoit, il resta dans cette pénible situation jusqu'à ce

que la sentinelle vint enfin à lui. Elle s'imagina d'abord que c'étoit un contrebandier qui cherchoit à s'introduire dans la ville; mais elle fut bientôt défabusée. Elle l'aïda à se débarrasser & le conduisit dans sa guérite. Un instant après, le libérateur apperçut un particulier; il l'appella, & le pria d'informer son caporal de cet événement, & de venir au plus vite chercher sa capture. Le caporal & deux fusiliers ne tarderent pas à venir au secours de ce jeune malheureux. On le porta ensuite au corps-de garde de la place, où l'officier, chargé par le Magistrat de veiller à la police, fut appelé, ainsi qu'un chirurgien & un interprète. Le premier ayant mis les appareils nécessaires à ses plaies, & le second lui ayant demandé qui il étoit, on le porta dans sa pension chez M. *Damart*, apothicaire. Le Magistrat qui fait en matiere criminelle les fonctions de partie publique, rendit à l'instant plainte de cet assassinat. Le même jour il intervint un jugement qui permit d'informer, & qui ordonna que le commissaire nommé à cet effet se transporterait tant dans la chambre du blessé pour recevoir sa déposition, que dans le souterrain pour tenir procès verbal de tout ce qui pourroit servir à la preuve du délit. A 11 heures le commissaire nommé se rendit

au domicile du jeune étranger, où il le trouva dans un état, qu'à peine avoit-il prononcé quelques paroles, il lui survenoit un affaîssement qui forçoit à chaque instant de suspendre la rédaction de sa déposition. Comme elle inculpoit un militaire, l'officier de justice fit requérir le Major de place de l'assister dans la visite qu'il alloit faire du souterrain. S'étant rendu à cette réquisition, ils s'y transporterent & y trouverent diverses traces de sang fraîchement répandu, deux souliers & les boucles à environ dix pas les unes des autres, enfin deux gands dont l'un étoit taché de sang. Le lendemain il fut procédé à l'audition des témoins, & il intervint, le même jour, un décret de prise de corps contre le soldat qui étoit de faction le 28 depuis 6 jusqu'à 9 heures du soir, au bastion de *St Venant*. Dès le 29 au matin, M. le Commandant avoit eu la sage précaution de s'assurer du montre que la déposition du jeune Anglois avoit désigné, & que plusieurs indices dévoient, quoiqu'on n'eût rien trouvé sur lui, pour faire la preuve de son crime. Le jeune homme avoit sa bourse; mais sa montre, quelques recherches qu'on ait faites dans le souterrain & aux alentours, n'a pu être retrouvée. Un incident de conflit de juridiction a suspendu le jugement de

cette triste affaire. On espere que les jours de l'infortuné jeune homme seront sauvés.

Trois voleurs, armés, se sont introduits, une nuit, chez madame la duchesse de Chatillon; après avoir escadé les murs du jardin, ils voulurent franchir la grille qui enferme la cour de l'hôtel, deux de ces scélérats y avoient réussi, mais le pied manque au troisieme; il tombe maladroitement sur une des pointes qui terminent la grille, & se trouve accroché sous le menton, de maniere à ne pouvoir se débarrasser. Ses cris, occasionnés par la douleur, effrayent ses camarades qui se cachent sous une remise; les domestiques s'éveillent au bruit; on décroche le malheureux qui fut porté chez le commissaire, où il mourut en arrivant. Les camarades du pendu furent saisis dans leur retraite & conduits en prison.

M. de Calonne prévoyoit bien, lorsqu'il étoit encore en place, quel devoit être l'effet du cri public qui s'élevoit contre lui; mais, comme tous les tyrans, il croyoit que la force & l'autorité pouvoient remédier à tout. Il se plaignoit un jour du nombre de ses ennemis. --- Je voudrois bien, disoit-il, faire enfermer tous ces gredins là.--- Rien de plus facile, lui répondit un

notable ; hâtez-vous de faire achever la grande muraille.

M. de Fourqueux étoit à sa campagne à 4 lieues de Paris, lorsque M. le comte de Montmorin vint lui annoncer que le Roi lui destinoit le Contrôle-général. Le ministre lui écrivit un billet. Après l'avoir reçu, M. de Fourqueux entra dans la salle où sa famille étoit rassemblée & dit : *J'ai la fièvre bien fort.* On s'allarmoit : *Ce n'est pas intérieurement*, ajouta-t-il, *elle est dans ma poche.* L'avis général, ainsi que le sien, fut qu'il falloit s'excuser sur son âge & sa santé. Il se rendit dans cette intention à Versailles, mais une circonstance le fit changer de résolution. Le Roi, sans attendre sa réponse, avoit annoncé publiquement sa nomination. M. de Fourqueux pensa que son refus alloit exagérer les maux de la nation, & renverser totalement le crédit ; il se considéra comme un militaire qu'on envoie à une expédition périlleuse, & accepta. Ses amis étoient alarmés sur sa fortune ; il a employé son patrimoine à payer les dettes de son pere ; il réunissoit des places pour plus de 50,000 liv. & , si sa santé ne lui permettoit pas de soutenir le travail, il ne pouvoit prétendre qu'à une retraite de 20,000 liv. C'étoit un spectacle rare que la maniere dont cette nouvelle a

été reçue par sa famille. La tristesse régnoit sur tous les visages. Jamais peut-être on n'a appris de même un pareil événement.

En effet il n'a pas joui long-tems du plaisir d'avoir la main au timon de l'Etat. On a dit qu'il avoit perdu sa place au *vingt & un*, parce qu'il n'a été contrôleur général que pendant 21 jours. Cela ne pas empêché de recevoir la pension de retraite de 20,000 liv.

L'Empereur demanda un jour au Prévôt W. s'il ne croyoit pas qu'il conviendrait de demander au Pape un Vicaire, papal qui eût tous ses pouvoirs, & qui fût sujet de l'Empereur. Le Prévôt lui répondit que ce seroit reconnoître le pouvoir du Pape sur les diocésains des Evêques impériaux --- Mais il est le chef de l'Eglise. -- Il est le premier des Evêques, & ses pouvoirs ne s'étendent point au delà des frontières de son évêché de Rome. --- Mais il est successeur de J. C. --- Les évêques aussi. --- N'a-t-il donc point de juridiction sur les évêques? --- Non, aucune. --- Ainsi nous sommes luthériens, hérétiques? --- Nous sommes catholiques, mais les luthériens nous ont ouvert les yeux sur cet article. --- Ainsi le Pape n'a aucune juridiction dans l'Eglise? --- Aucune. ---

Le général anglois *Skeene* qui vient de mourir, devoit appuyer de son crédit un candidat qui s'étoit mis sur les rangs pour une élection. La famille de *Lady Wallace* s'opposoit à ce que le protégé du général fût nommé. Au moment de partir pour l'endroit où l'élection devoit se faire, *Lady Wallace* le fit prier de passer chez elle. Il s'y rendit en effet, & après quelques minutes de conversation, elle le quitta, en lui promettant de revenir dans le moment. Le général attendit pendant une demi-heure, mais *Lady Wallace* ne revenant pas, il sonna, personne ne répondit. Il alla à la porte, elle étoit fermée, & la trouva trop forte pour pouvoir l'enfoncer. Regardant de la fenêtre dans la rue, il vit qu'il étoit à un second étage. Enfin il entra dans la chambre à coucher, prit une paire de draps qu'il trouva dans le lit, les attachâ l'un à l'autre, & descendit par ce moyen aussi bas que les draps purent aller; il se laissa tomber ensuite dans la rue. Pendant ce tems *Lady Wallace* avoit obtenu ce qu'elle vouloit. Le général arriva trop tard. L'anecdote fut connue ensuite, & il devint un objet de ridicule, ce qui fit perdre l'élection à son protégé. On rit beaucoup de cette aventure, & on dit de lui que jamais

homme n'avoit quitté avec tant de précipitation les draps d'une jolie femme.

On annonce de Marseille un phénomène singulier. Les sciences ont leur bibliothèque bleue ; cette historiette pourroit bien en former un chapitre.

P. C. accoucha en 1769 d'une fille, elle fut élevée dans un couvent jusqu'à l'âge de 18 ans. Son pere la maria à un commerçant de cette ville. On avoit toujours admiré son teint, qui étoit d'une blancheur de neige ; ses mains, ses bras étoient d'un blanc surprenant. Elle n'avoit aucune couleur, & les ongles même paroissoient surpasser la blancheur de sa peau. Elle est devenue grosse au commencement de cette année. On fut obligé de la saigner, mais au lieu de sang, ce fut une liqueur comme du lait qui sortit en abondance. Elle s'est évanouie lorsqu'on lui eut tiré la valeur de deux palettes. Le chirurgien trouva ce phénomène si extraordinaire, qu'il laissa reposer cette liqueur pendant huit jours. Elle se sépara d'abord en deux parties, l'une qui paroissoit comme du lait caillé, l'autre comme de l'eau un peu trouble. Le troisième jour, cette eau a jauni un peu, & le huitième, elle étoit noire comme de l'encre. Le caillé paroissoit noir aussi,

mais on en retira le dessus. Le reste n'avoit souffert aucune altération sensible.

Voici une plaisanterie assez piquante qui a été faite impromptu au sortir de la séance de l'académie françoise pour la réception de M. *Sedaine*. le 27 Mai 1786.

DIALOGUE au sortir de l'Académie françoise, entre l'abbé *A.* le gourmand *B.*, Madame *C.* & le docteur *D.*

B. C'est épouvantable, dîner à cinq heures ! en entrant là bas, le cuisinier m'a dit que le dîner étoit perdu. *Mad. C.* Docteur, voyez mon poulx, je crois qu'il doit être bien petit, je meurs de faim. *D.* Il est *appétissant*, Madame, agréablement agité ; on diroit qu'il est imprégné du feu d'artifice que nous a donné le recteur. *L'abbé.* Vous pensez donc comme moi, Madame : quel éclat a donné *Lemiere* au récipiendaire ! Il a fait sauter le bouchon d'une bouteille de Champagne qu'on avoit servie à l'académie sans la décoëffer (*). *B.* Ah,

(*) M. *Lemiere* s'est toujours flatté de faire réfléchir quelques rayons de sa gloire par le nouvel Académicien. Quelques jours avant la séance, plusieurs de ses confreres lui témoignent

l'Abbé, quelle pauvreté dites-vous là ? Comment, vous qui êtes d'un quart dans ma loge aux *Italiens*, vous ! calomnier ainsi notre ami, celui du public qu'il amuse depuis trente ans ! *Mad. C.* Infernal Abbé, allez vous devenir puriste ? nous nous brouillerons. *D.* Ah, Madame, l'*Hygiène* exige que vous gardiez M. l'Abbé, mais il faut absolument qu'il parle à ses amis de l'académie pour changer l'heure des séances. *B.* Oui, une heure qui ne dérange pas celle du dîner. *L'abbé.* L'usage, l'usage, Docteur ! les innovations sont dangereuses. *B.* On dînoit à midi autrefois, & on digéroit à l'académie ; ceux qui y alloient, s'entend. La langue se prête aux usages, pourquoi ces Messieurs ne s'y prêteroient-ils pas ? *L'abbé.* Il est lumineux ce B. quand il veut, d'honneur il est conséquent. *Mad. C.* Vous m'en voyez stupéfaite... Et qu'en pense le Docteur ? *D.* Que Monsieur a raison. *L'abbé.* Et à quelle heure faudra-t-il donc que les Dames se levent pour une innovation pareille ? *Mad. C.* Nous irons

des inquiétudes sur la maniere dont le persévérant candidat se tireroit d'affaire. *Tranquillisez-vous*, leur répondit le modeste directeur, *je me charge de revoir son discours & de le corriger.* On prétend que malgré la bonne volonté de M. Lemiere, les Quarante n'étoient pas fort rassurés.

en

en déshabillé du matin. *L'abbé.* Passe pour vous, Madame ; quand on est jolie, on n'a pas besoin de parure. *Mad. C.* Charmant, l'Abbé. *L'abbé* Mais parmi les femmes beaux-esprits, il en est tant d'autres qui ne peuvent paroître là qu'après avoir feuilleté le Dictionnaire de la Toilette. *B.* L'abbé voudra nous faire croire que les femmes n'y vont que pour être vues. *D.* Je penche vers son avis. *Mad. C.* Il ne faut pourtant pas, Docteur, nous interdire ce spectacle. *D.* Dieu me préserve, Madame, d'une telle pensée. *L'abbé.* D'autant plus que nous serions obligés de vous quitter pour aller chercher un compte rendu des séances académiques, comme autrefois des tragédies nouvelles. *Mad. C.* Et nous ne passerions plus alors pour les premiers juges des gens d'esprit. *B.* Ce seroit affreux, & le goût se perdrait. *L'abbé.* Tenez, on a lu quelque chose de pareil à l'Académie. *Mad. C.* C'est même ce qu'il y avoit de mieux. *D.* Je suis du même avis. *B.* Mais n'y auroit il pas moyen de concilier ensemble les besoins de l'esprit & ceux de l'estomac ? *D.* Rien n'est plus facile, quoiqu'en dise M. l'Abbe ; si l'Académie tient ses séances à midi au lieu de trois heures, tout sera au mieux, les seules femmes assez jolies pour se passer de grande toilette y paroîtront, & l'a-

cadémie y gagnera. *L'abbé.* Comment? *D.* Rien n'est plus indulgent que la beauté. *Mad. C.* Le Docteur a raison. Et les Auditeurs? *L'abbé.* Ils ne verront que des femmes qui vous ressemblent; ils y gagneront encore plus. *B.* Enfin on dînera mieux & plus de bonne heure. *D.* Il est cinq heures, & jugez si l'abbé *Delisle* avoit lu, nous aurions eu un plaisir de plus, mais nous n'en serions sortis qu'à sept heures du soir. *Mad. C.* J'en serois morte. *L'abbé.* De plaisir? *B.* Peut-être de faim. *D.* Il faut prévenir tous ces dangers, en faisant réussir notre projet. *B.* On juge mieux à jeun, & l'ordonnance criminelle veut que les Juges *L'abbé (l'interrompant).* Ce sont ici des jugemens civils, cependant quelquefois. *Mad. C.* Toujours l'esprit tourné à l'épigramme! Finissez donc, l'abbé... *D.* je me charge moi de prouver, au nom de la faculté, que l'heure actuelle est nuisible à la santé des corps. *L'abbé.* Et moi à celle des esprits. *Mad. C.* Et moi au beau sexe. *B.* Et moi aux estomacs. *D.* Ce quatuor de démonstrations ne peut que faire un très-grand effet.... (*Un laquais annonce : Madame est servie*). *B.* Allons dîner. *L'abbé.* Messieurs, la main à l'ouvrage dès demain. *Mad. C.* Sans délai. *B.* Oui, la digestion sera complète. *D.* Et nous ferons une révolution dont on parlera

dans tous les journaux. *L'abbé*. Quel honneur cela va nous faire ! *B.* Allons, allons nous mettre à table. *Primum vivere, deinde operari.* *Mad. C.* Comme il est aimable le docteur ! *L'abbé*. Et savant donc !

(*On mange.*)

Une société de gens distingués & riches, de vingt personnes, tant hommes que femmes, avoit loué la terre & le château d'*Ermenonville*, où est le tombeau de *J. J. Rousseau*, & ayant fait une bourse commune, cette société vivoit grandement, avoit un équipage de chasse, ne recevoit, ne voyoit personne, sous prétexte qu'elle s'occupoit de recherches physiques, de l'étude de la chymie, & peut-être même, comme on le soupçonne, de celle de l'alchymie. Tout-à-coup le bruit s'est répandu que cette société se livre à toutes les abominations reprochées aux *Albigéois*, aux *Templiers*, aux *Adamites*, &c. Quelques-uns ont été mis à la *Bastille*. Le chef est, dit-on, un *Portugais* fameux alchymiste.

M. Copons, président du Conseil Supérieur de *Pergignan*, ancien aspirant au contrôle général, est mort au commencement de 1787. Ce Magistrat étoit enrichi de ce qu'il appelloit ses vastes connoissances en économie politique.

Il avoit fait un ouvrage contre les *Considérations sur les Finances*, dans lequel il ne parloit de M. Necker qu'avec des qualifications injurieuses. On raconte même que pour répandre plus sûrement son livre, il s'étoit servi du même stratagème dont des satiriques du second ordre s'étoient servis autrefois contre le satyrique *Boileau*. Il l'avoit vendu à des épiciers pour qu'il leur servît à envelopper le beurre & le poivre qu'ils débitent.

Frédéric Guillaume a envoyé à Vienne, peu après son avènement au trône de Prusse, un homme de confiance chargé de sonder les dispositions de cette cour, & de faire quelques insinuations, s'il trouvoit un jour favorable. Cette mission a donné lieu à une anecdote plaisante. L'officier auquel elle a été confiée, accoutumé à commander une brigade, s'étoit fait une habitude de parler d'un ton assez élevé pour être entendu au loin. Ses instructions portoient de demander d'abord une audience particulière au prince de Kaunitz. Il l'obtint & s'y abandonna à toute la vigueur de son organe. Le Chancelier d'Etat, après l'avoir écouté, lui répondit avec beaucoup de douceur : *J'ai toujours eu, Monsieur, beaucoup à me louer de la bonté de la cour de Berlin, & elle me*

donne aujourd'hui la preuve que je n'ai point démerité auprès d'elle, par l'attention qu'elle a d'envoyer à un vieillard dont l'ouïe peut être affoiblie, quelqu'un d'aussi sûr que vous de se faire entendre.

Simon Belocq & comp. de Paris avoient successivement déposé chez MM. *Tourton & Ravel* & chez M. *Gallet de santerrie*, pour la valeur de 1,500,000 liv. d'effets publics, & avoient fait tirer sur des lettres de change à concurrence du dépôt, par ces personnages supposés ou peu connus: *David Lyon & comp.* à Rouen; *Jean Dellor* à Bordeaux. Ces lettres de change étoient de 400 jusqu'à 1900 liv. Les lettres acceptées, ils ont ajouté un zero à la somme en chiffres, & substitué dans l'écriture le mot *mille* au mot *cent*. Les banquiers n'ont voulu payer que l'engagement qu'ils ont contracté: les porteurs de lettres exigeoient la somme qu'exprimoit l'effet qu'ils avoient acheté de bonne foi. Les tireurs & les premiers endosseurs sont en fuite ou dans les fers & insolubles. La question étoit de savoir qui devoit supporter la perte, où le porteur de la lettre de change ou l'accepteur. Grand procès: les banquiers ont succombé.


Une anecdote que l'on raconte de M. de Calonne fait espérer qu'il se con-

sole facilement d'une disgrâce qui lui procure la satisfaction de se livrer sans distraction à son goût pour les plaisirs. Dans le tems même qu'il avoit la tête remplie des projets les plus importants, il se faisoit chez lui des soupers très-animés, de joyeuses orgies. Une nuit, ne pouvant dormir, il sonne son valet de chambre. *Qu'on fasse descendre Rose !* c'étoit une jeune personne que le valet de chambre avoit donnée à son maître, en réservant, suivant la coutume, le droit de jambage. --- Mais, Mgr., *Vous m'avez ordonné de vous éveiller à 4 heures du matin pour votre discours aux Notables.* --- *Treuve de réflexions, qu'on appelle Rose !* Le valet de chambre obéit ; Rose se retire aux premiers rayons du jour. --- *par quel caprice, lui demande le valet de chambre, notre maître a-t-il voulu vous avoir cette nuit ? il devoit corriger un discours important.* --- *Je ne m'étonne plus,* répond la naïve Rose, *s'il l'a passée toute entière à faire des ratures.*

Après l'assemblée de Notables, l'affaire de M. G. Kornmann, bien propre à fournir un chapitre à la chronique scandaleuse est venue occuper la curiosité publique. En voici un précis.

M. Kornmann a épousé en 1774 une jeune orpheline de Bâle, a vécu pendant six ans en bonne intelligence avec

elle , s'est ensuite apperçu qu'elle partageoit trop vivement son amitié pour M. Daudet de Joffan , syndic-adjoint de la ville de Strasbourg , & enfin , tantôt mari patient , tantôt jaloux furieux , a pris le parti de solliciter contre elle une lettre de cachet. M. de Beaumarchais sollicité d'interposer son crédit en faveur de Mad. Kornmann , a réussi à faire lever cet ordre rigoureux. M. Kornmann s'en prend à lui de son malheur , à M. le Noir qui étoit alors lieutenant de police , à M. Daudet & au public pour ainsi dire , dans un mémoire que ses adversaires traitent de libelle diffamatoire. En quinze jours il en a été distribué 6000 exemplaires , & une douzaine de réponses , de répliques , de déclarations , de factums & de consultations auroient formé un nouveau dépôt d'injures & de défenses très intéressant , si le Roi n'avoit subitement défendu qu'on imprimât rien de plus sur cette affaire.



CHOIX DES PIÈCES FUGITIVES

*Les plus piquantes qui ont circulé dans les
sociétés en 1786 & 1787.*

LE CHEVAL ET LA FILLE.

Conte.

Dans un sentier passe un cheval
Chargé d'un sac & d'une fille.
J'observe en passant le cheval,
Je jette un coup d'œil sur la fille.
Voilà, dis je, un fort beau cheval,
Qu'elle est bien faite, cette fille !
Mon geste fait peur au cheval,
L'équilibre manque à la fille,
Le sac glisse à bas du cheval,
Et sa chute entraîne la fille ;
J'étois alors près du cheval :
Le sac tombant sur la fille,
Me renverse aux pieds du cheval,
Et sur moi se trouve la fille,
Non assise comme à cheval
Se tient d'ordinaire une fille,
Mais comme un garçon à cheval.
En me tremoussant sous la fille,
Je la jette sous le cheval,
La tête en bas, la pauvre fille !
Craignant coup de pied du cheval
Bien moins pour moi que pour la fille,
Je saisis le mors du cheval,

Et

Et soudain je tire la fille,
 Eloignant d'elle le cheval;
 Ce qui fit plaisir à la fille.
 Il faudroit être un franc cheval,
 Un ours, pour laisser une fille
 A la merci de son cheval.
 Moi, j'aide au besoin femme ou fille.
 Le sac remis sur le cheval,
 Je voulois remonter la fille,
 Mais Prrr, voilà que le cheval
 S'enfuit & laisse là la fille.
 Elle court après le cheval,
 Et moi je cours après la fille.
 Il paroît que votre cheval
 Est bien fringant pour une fille,
 Lui dis-je; au lieu de ce cheval,
 Ayez un âne, belle fille,
 Il vous convient mieux qu'un cheval:
 C'est la monture d'une fille;
 Outre le danger qu'à cheval
 On court en qualité de fille,
 On risque, en tombant de cheval,
 De montrer par où l'on est fille.

VERS A LIZETTE.

O toi qui sous la rosette,
 D'un ruban noué sans art,
 Au devant de ta cornette,
 Sans le secours d'aucun art,
 Par ton gracieux regard,
 Par propos & mœurs honnêtes,
 Tome III. T

Au profit du Dieu d'amour
 Consi'querois plus de têtes,
 Que les coquettes du jour,
 De leurs lévites attifées,
 Et de corbeilles coëffées,
 Le visage toujours peint,
 Dont l'humeur n'est que caprice,
 Dont le cœur n'est qu'artifice
 Comme les fleurs de leur teint;
 Vive ta grace modeste!
 Mais aussi l'enfant céleste
 Qui lance des traits vainqueurs,
 Ne tendit jamais aux cœurs
 De trébuchet plus funeste.
 Crois-moi, dans ces jours dévots,
 Où chacun court aux églises,
 Confesser ses gaillardises,
 Pour mettre l'ame en repos,
 Ne va point troubler les fêtes,
 Et jusque sur les saints lieux,
 Attirant sur toi les yeux,
 Voler à Dieu ses conquêtes:
 Laisse une laide à genoux
 Baiser la terre en nos temples,
 Et sous des fichus bien amples
 Se meurtrir le sein de coups,
 Péchereffe personnelle,
 Pour son compte elle a failli,
 Mais gentille jouvencelle
 Fait souvent pécher autrui.
 Toi, qui pourrois, jeune & belle,
 Courir ce risque aujourd'hui,
 De Dieu chante les louanges,

Mais dans tes foyers discrets,
 Et laissant les cœurs en paix,
 Prie en présence des anges
 Dont tu tiens par tes attraita.

Le Docteur à la mode ,

Chanson sur M. MESMER.

Air du Vaudeville de Figaro.

Il est un Dieu tutélaire,
 Un Docteur couru, fêté,
 Dont le geste salutaire
 Est un signe de santé :
 Aux femmes il a su plaire,
 Et par un accord flatteur,
 Toutes veulent du Docteur. (bis.)

Pour elles discret, habile,
 Il réussit chaque jour;
 Le Docteur est à la ville,
 Le Docteur est à la cour,
 D'une prude difficile,
 Pour abréger la lenteur,
 Il ne faut que le Docteur. (bis.)

Le Docteur flatte, intéresse
 Les femmes dans tous les tems;
 Il gouverne avec adresse
 Et leur esprit & leurs sens;
 On fait naître la tendresse
 Dans un foible & jeune cœur,
 En lui montrant le Docteur. (bis.)

Oh , Maris , qui de vos femmes
 Voulant conserver le cœur ,
 Employez , près de ces dames ,
 Les soupirs & la langueur :
 Pour commander à leurs ames ,
 Il n'est qu'un moyen vainqueur :
 L'entremise du Docteur. (*bis.*)

Pour la paix de son ménage ,
 Orgon se servoit de lui :
 L'épouse fut douce & sage
 Très long-tems : mais aujourd'hui
 Elle crie , elle fait rage ,
 Et pourquoi ? c'est qu'au barbon
 Le Docteur a fait faux-bon. (*bis.*)

Vieilles , jeunes , laides , belles ,
 Toutes aiment le Docteur ,
 Et toutes lui sont fidelles :
 Toutes ?... Non , c'est une erreur ;
 On dit qu'il en est entre elles ,
 Dans la crainte du malheur ,
 Qui se passent du Docteur. (*bis.*)

Quoi qu'on dise & qu'on plaïsante
 Sur cet être séducteur ,
 Par-tout on offre , on présente ,
 On introduit le Docteur :
 S'il répond à notre attente
 Et nous sert avec ardeur.
 Tout se fait par le Docteur. (*bis.*)

Sexe aimable & fait pour plaire,
 A qui j'offre mes couplets,
 Si cet éloge sincère
 Près de vous a du succès;
 J'en demande le salaire,
 Souffrez, Belles, que l'auteur
 Vous présente le Docteur. (*bis.*)

EPIGRAMME

Sur les Journalistes.

D'un air contrit certain folliculaire
 Se confessoit au bon pere Paschal :
 J'ai, disoit il, délateur & faussaire,
 Vendu l'honneur au poids d'un vil métal.
 Ennemi né du goût & du génie,
 J'armai contre eux la sottise & l'envie;
 Enfin courbé sous le bâton fatal,
 Dans le mépris je consumai ma vie,
 Ce qui fut bien me parut toujours mal,
 J'ai... Laisse là ce détail qui m'attriste,
 Que ne dis-tu tout d'un coup, animal!
 Que ton métier fut d'être journaliste ?



CANTIQUE SPIRITUEL

*Du très spirituel mandement du carême de 1785,
sur l'air : à Paris l'y a deux Lieut'nans, &c.*

A Paris sont en grand soulas
Deux saints prélats;
L'un est le chef, & l'autre est son
Premier garçon; (*)
Leur carnaval est d'annoncer
Qu'on peut laisser
Filles, garçons, femmes & veufs,
Casser des œufs.

Suivons tous les commandemens
Des Mandemens:
Celui ci n'est pas trop mauvais
Pour du Beauvais;
Sur Figaro, sur l'opéra
Et cœtera;
L'on y voit des conseils tout neufs,
A propos d'œufs.

A propos d'œufs, ce mandement,
Discrettement,
Dénonce aux dames certain goût
Qu'il voit partout:
Puis nommant leurs amusemens
Déréglemens,
L'Apôtre annonce aux bons époux
Qu'ils le font tous.

(*) M. l'abbé de Beauvais, évêque de Senes.

A propos d'œufs on voit encor

Dans ce trésor,
L'écrivain le plus admiré,
Bien déchiré;

Puis il empoigne auteurs, lecteurs
Et colporteurs,
Et lance tout d'un bras de fer
Au feu d'enfer.

Puis quand il les a condamnés,
Tous bien damnés;
Des lieux commus du bon pasteur
Le grave auteur,
A ses frères pauvres d'esprit
En Jésus Christ,
Promet le benoît paradis
Du tems jadis.

En ce tems de confession,
Rémission,
Si du mandement les avis
Sont bien suivis.
Nos deux pasteurs sont indulgens,
Si bonnes gens
Qu'ils laisseront avec les œufs,
Manger les bœufs.

Pourtant les bats des Révérends
Sont différens :
L'un grille d'avoir du renom
Et l'autre non.
Or prions le doux Rédempteur
Qu'à cet Auteur
Il donne un esprit plus subtil,
Ainsi soit-il.

CHANSON

*Chantée à un déjeuner où il y avoit huit hommes
& quatre femmes.*

Sur l'air: Ah, le bel oiseau Maman!

Pour que tout se fasse au mieux,
C'n'est pas trop de deux pour une;
Pour que tout se fasse au mieux,
C'est assez d'une pour deux.

On dit qu'c'est le nombre heureux,
Quand chacun a sa chacune;
Mais quand le galant est vieux;
Ou que la Princesse est brune;
Pour que, &c.

Salomon, ce Roi dévot,
Eut des femmes par centaines,
Mais Dieu sait comme il s'en faut
Que chacune eût ses étrennes:
Pour que, &c.

Un Turc en suivant sa loi
Peut en prendre jusqu'à quatre;
Mais un François sur ma foi
Doit diablement en rabattre:
Pour que, &c.

Chacun le sien n'est pas trop,
Dit un mari d'ordinaire;
Mais le mari n'est qu'un sot
Lorsque le galant fait plaire:
Pour que, &c.

Comme un autre avec chagrin
 J'ai vu naître cet usage,
 Mis j'ai consulté Tronchin
 Qui m'a dit en homme sage :
 Pour que, &c.

L'INOCULATION.

Conte.

La petite vérole est un mal, belle Agnès,
 Dont après dix-huit ans on ne guérit jamais,
 Disoit un médecin jeune & d'un talent rare :
 Vous en avez quatorze, à mes soins fiez-vous :
 Que d'un poison traître & barbare,
 Je sauve avec vos jours des charmes aussi doux :
 Souffrez enfin que je vous inocule.

--- Oh ! vous me ferez mal... --- Très-peu,
 Vous verrez que ce n'est qu'un jeu.
 Votre frayeur est ridicule :

A demain... --- Aujourd'hui... --- Non, non...
 --- Soit, à demain.

Le lendemain encore Agnès tremble & résiste,
 Notre inoculateur, comme on le croit, insiste,
 Et fait l'insertion autre part que Tronchin.

Criant tout bas, Agnès se prête.

A ses efforts : l'opération faite,
 Que n'allez-vous, dit-elle, votre train,
 Vous n'auriez qu'à m'avoir manquée !

Il double, il triple, il cesse... Encore un autre
 grain,

Quand j'en devrois être marquée.

*Vers lus par M. Ducis, de l'Académie
Françoise, chez M. de J..*

Ami, d'une volupté pure,
Qui joignant aux vertus l'esprit & la gaité,
Marchez toujours si la clarté
Du brillant flambeau d'Epicure,
Que j'admire chez vous, doublement enchanté,
Les prodiges de l'art les dons de la nature !
Apollon vient s'asseoir sous vos rians berceaux.
Tiens, dit il, veux tu voir courant sur la verdure
Ou des enfans ou des ruisseaux ?
Je suis le Dieu de la peinture ;
Teniers a par mon ordre animé ces tableaux.
Veux tu voir courbée & tremblante,
Le genou découvert, plus prompt que l'oiseau.
Dans un marbre qui fuit s'envoler *Attalante* ?
A Julien pour toi j'ai remis mon ciseau.
Je suis le Dieu de la musique ;
Tantôt plaisant, tantôt tragique,
Je fais gémir l'amour, j'égaye une chanson ;
Je veux que la beauté, que la voix la plus tendre,
Dans ton harmonieux salon,
Aux convives charmé tout à tour fasse entendre
Colette, *Iphigénie*, & *Babet* & *Didon*,
Je suis le Dieu des vers : mon plus noble langage
Retracera pour toi ce Czar fier & sauvage,
Par son *Homère* aussi jaloux d'être chanté.
Vois son *Homère* à ton côté
Mêler à vos bons mots le plus fin badinage,
Ainsi que le Héros célébrant la beauté,
Et goûtant le plaisir sans cesser d'être un sage.

Je suis le Dieu du jour ; mes rayons éclatans
 Luiront sur toi jusqu'à cent ans :
 Jouis d'un siècle entier qu'*Apollon* te destine ;
 Mais pour combler tous mes bienfaits ,
 Comme Dieu de la médecine,
 Je ne t'approcherai jamais.

CHANSON SUR LE LYCÉE.

Air : *Chansons, chansons.*

La Grèce n'eut qu'une *Aspasie*
 Qui chérit la philosophie
 Jusqu'au tombeau :
 Qu'il étoit pauvre ce Lycée !
 Sa gloire sera surpassée
 Par le nouveau.

Non , le François n'est plus frivole,
 On démontre dans cette école
 L'attraction :
 Là tout le beau sexe s'amuse
 Du carré de l'*Hypothénuse*
 Et de *Newton*.

Jadis une belle , en physique,
 Ne connoissoit qu'un point unique,
 Vrai jeu d'enfant :
 Mais à présent elle compose,
 Et va remonter à la cause
 Du mouvement.

Je vois des femmes de génie
 Etudier l'anatomie
 En vrai savant ;
 Puis dans l'usage de la vie,
 En appliquer la théorie
 En pratiquant.

Voulez-vous savoir la chymie,
 Approfondir l'anatomie
 Et vous pousfier ?
 Allez aux écoles nouvelles :
 Vous apprendrez des bagatelles
 Sans y penser.

Voyez *Dunois*, voyez *Pompée*,
 Voilà *David*, voici *Popée*
 Et *Childebrant* :
 Passons à la guerre punique ;
 La lanterne qu'on dit *magique*
 Instruit autant.

Si jamais maître en l'art d'Homère,
 Je peins la Reine de Cythere
 Et ses attraits,
 Dans ce salon plein de modeles,
 D'après *Longin*, d'après des belles,
 Je les peindrois.

Craignons qu'une jalouse Fée,
 Bornant les sages du Lycée
 Dans leurs progrès,
 Hors du giron de la science,
 Ne les change par la puissance
 En perroquets.

Deux yeux bleus , un teint frais , des longs &
beaux *cheveux* ,
Eglé possède tout , elle a fait ma *conquête* :
J'abandonne pour elle , & mes champs & mes
bœufs ;
Pour obtenir son cœur je vais tout mettre en
quête ;
Je quitte sans regret mon antique *donjon* ,
Mon Pasteur ignorant & mon juge à *béquille*.
La danse du hameau , le noble jeu de *quille* ,
Et mon amour verra ma dernière *saison*.

LA PROMESSE BIEN TENUE.

Au quartier du Marais, pays des bonnes ames,
Des bons maris, des bons bourgeois,
Et même encor des bonnes femmes ;
Pays où cocuage habite quelquefois,
Même souvent, mais se cachant dans l'ombre,
Sur la pointe des pieds se glissant doucement,
Ne marchant point le nez au vent,
Comme à la Cour, où gâté par le nombre,
Et l'accueil empressé des gens d'un fi grand ton,
Monsieur se croit l'enfant de la maison.

Or donc de ce marais trois jeunes Citoyennes,
Un beau dimanche au retour du printems,
Voulurent s'égayer, & respirer aux champs
Le parfum des zéphirs & leurs douces haleines.
Le valet de Cloris, le fidèle Jeannot
S'en va chercher le fiacre, il arrive aussitôt,
On s'embarque & l'on part : la joie, on peut
m'en croire,
Les bons mots & le rire éclatoient à plaisir.
Allant, venant, & la blonde & la noire,
Tout étoit critiqué : partant il est notoire
Que l'on s'amusoit fort : critiquer c'est jouer.
Mais que la joie est chose bien chancelante !
La fortune a trahi Scipion & César,
Le galant Phaëton de la troupe joyeuse
Au gré de ses destins abandonnant son char,

S'approcha de si près d'un rayon trop perfide
 Que la main de l'hiver avoit approfondi,
 Que la roue avançant & tournant dans le vide
 Fut au fond du fossé chercher un point d'appui.
 Voilà le cocher bas, & voilà nos femmes,
 Pouffant des ah, des cris à vous fendre le cœur.

Pour elles cependant n'ayez aucune peur :
 La chute fut heureuse, & c'est le sort des belles :
 Mais par un accident qu'on ne prévoyoit pas,
 Nos déesses avoient leurs trois têtes en bas,
 Et les jambes en l'air sortant par la portière
 Q'bi venoit de s'ouvrir on ne fait trop comment.

Les gens instruits savent parfaitement
 Que tout corps pèse, & tend au centre de la
 terre ;

Or les jupons soumis aux mêmes loix,
 Laisent à découvert, entraînés par leur poids,
 Des trésors que jamais on ne montre à Lorette.
 Le Dieu du jour, dit-on, pour la première fois,
 Vit, dans tout leur éclat, une peau blanche &
 nette,

Et six globes qu'auroient adorés les trois Rois.
 Cloris au désespoir d'étaler à la vue
 Les superbes contours d'une face inconnue,
 S'écrie, en frémissant, Jeannot, mon cher
 Jeannot,

Cache le mien.--- Lequel est-ce, Madame,
 Je ne le connois pas.--- Le plus blanc. Le
 grand mot !

Comme il peint la pudeur & l'ame d'une
 femme !

 LA ROSE.

Chanson.

Près de Daphnis une rose nouvelle
 Venoit d'éclorre avec tous ses appas ;
 Elle est pour moi , se disoit-il tout bas ,
 Ah , quel plaisir de la trouver si belle !

Mais par malheur elle est trop jeune encore ;
 Un jour de plus suffit pour l'embellir :
 Il sera temps de venir la cueillir
 Demain matin au lever de l'aurore.

Lindor plus fin la guette à la fourdine ,
 Saisit l'instant , & rend grace au hasard.
 Daphnis revint , mais il revint trop tard ,
 Et de la fleur ne trouva que l'épine.

 EPIGRAMME.

Cesse , Lecteur , de critiquer *Céphise* ,
 Ou de J... appréhende l'humeur.
 De ses écrits , qu'à bon droit on méprise ,
 A coups d'épée il affermit l'honneur ,
 Et met ainsi le comble à la sottise.



Romance

*Romance d'un époux à sa femme, enceinte
de son premier enfant.*

Air de la marche des Mariages fannites.

Qu'il est doux
Près de vous
De pouvoir passer sa vie;
Amante, amie,
Vous êtes tout pour votre époux.
Le tendre nom de Mere
Va bientôt à son tour
Vous rendre à mon cœur plus chère,
Et redoubler aussi votre amour.

Quel plaisir
D'en sentir
En votre sein le doux gage
C'est un hommage
Qu'à la vertu l'on peut offrir.
La félicité pure
N'est pas toute à l'amant;
Les plaisirs de la nature
Sont les plus chers au sentiment.

Cher enfant,
Que l'instant
Où dans nos bras tu dois naître,
Tarde à paroître,
Au gré du couple qui t'attend !
Viens, viens, ce jour de fête
Est celui de nos cœurs :
Déjà notre maison s'apprête
A couvrir ton berceau de fleurs.

Tome III.

V

Ne crains pas
 Que nos bras
 T'ôtant du sein de ta mère,
 A l'étrangère
 Committent un soin plein d'appas.
 Ta mere en est jalouse;
 Elle en connoît le prix :
 Le lait seul de mon épouse
 Doit former le sang de mon fils.

Les honneurs.
 Les grandeurs,
 N'orneront pas ta naissance :
 Mais l'innocence
 Est le vrai trésor de nos cœurs.
 La vertu solitaire
 Les muses & l'amour,
 Voilà les biens de ton père :
 Viens pour en hériter un jour.

EPIGRAMME.

L'abbé *Mauvy*, si candide & si pur,
 Qui pour Dieu seul employant sa faconde,
 Fuit les trésors, vit en grand homme obscur,
 Et quelquefois pieusement abonde
 En saints romans qu'il débite à la ronde;
 Hier prêchant; dit que par charité
Vincent rama huit mois sur les galeres;
 Huit mois! le terme est un peu limité;
 L'abbé *M...*, par zèle pour ses freres,
 Eût bien mieux fait; il y seroit resté.

 LA ROSE SANS L'ÉPINE.

Pourquoi vouloir te rappeler
 Aux soins de la délicatesse ?
 Il n'est plus temps de reculer ,
 Lucas , épouse ma maîtresse.
 De mes soins pour garder son cœur
 Tu recevras l'heureux salaire ,
 L'amour , pour faire ton bonheur ,
 La formoit par mon ministère.

A tort tu te serois livré
 Aux tourmens de la jalousie :
 Qu'importe que j'aie adoré
 Celle avec qui l'on te marie !
 Quand elle m'eût dit mille fois
 Ces mots si jolis : *je vous aime* ,
 Elle n'a pas perdu la voix ,
 Et peut te les dire de même.

Pour gage de nos tendres feux ,
 Si sa bouche presse la mienne ,
 Tu pourras , au gré de tes vœux ,
 Coller ta bouche sur la sienne.
 --- Mais quand on est déjà barbon
 Un baiser que peut-il encore ?
 Pour rajeunir le vieux Titon ,
 Il faut la fraîcheur de l'aurore.

Il faut que des comparaisons
 Me prêtent leur gaze légère :

Dans la plus belle des saisons
 Un vieillard parcouroit Cythere;
 Dans un buisson il remarqua
 Gentille fleur à peine éclosée :
 Sa main trembloit, il se piqua
 En voulant cueillir une rose.

Il alla se plaindre à l'amour,
 De sa malheureuse aventure;
 Ce dieu tenoit alors sa cour
 Dans une enceinte de verdure.
 Ecoutez, surannés amans,
 Voici sa sentence badine :
*Pour les maris de cinquante ans
 Les roses n'auront plus d'épines.*

POT-POURRI

Sur l'Assemblée des Notables.

LE ROI.

Air de Marlboroug.

Sénateurs admirables,
 Ecoutez, écoutez bien, Notables,
 Les projets admirables
 De mon cher Contrôleur;
 Cet homme plein d'honneur
 A votre bien à cœur,
 Le mien bien davantage;
 Rendez lui, rendez-lui votre hommage,
 Mon peuple qu'il soulage,

Bénira son destin ;
De son vaste dessein
Il vous dira la fin :
Sénateurs, &c.

LE CONTROLEUR - GENERAL.

Sur le même air.

L'Etat est à la gêne ,
Que mon cœur , mon cœur a de peine ,
Pour alléger sa chaîne
On vous imposera ;
Je fais que l'on criera ,
Peu m'importe cela :
L'Etat est à la gêne , &c.

Air : Mon honneur dit , &c.

J'ai dissipé les trésors de la France ,
D** , le B** & d'autres sont contens ;
Qui mieux que moi gouverna la finance ,
Sully , Colbert , étoient des ignorans ;
Pour vous tirer de l'affreuse misère ,
Chacun de vous paiera son contingent ;
Voilà , Messieurs , voilà tout le mystère ,
Disputez vous ; mais il faut de l'argent.

UN PARLEMENTAIRE.

Air : La faridondaine.

Quoi ! sans l'aveu du Parlement
Vouloir qu'un impôt passe ;
Nous ôter l'enrégistrement
C'est une étrange audace !
Le Roi nous borneroit-il donc ,
La faridondaine , la faridondon ,
A juger les procès d'autrui , biribi ,
A la façon de barbari mon ami.

LE CLERGÉ.

Air : *Il étoit une fille.*

Des projets de Calonne
 Frémissez du récit,
 Eh que nous sert son déficit
 Il nous la garde bonne;
 Nous pouvons bien crier,
 Il veut nous écorcher.

UN MAGISTRAT AU CONTROLEUR.

Air : *Avec les jeux.*

Avec un peu d'économie
 Tâchez de sortir d'embarras;
 Doit on payer votre folie
 Quand on ne la partage pas;
 Cessez, par d'injustes largesses,
 De vous attirer nos mépris;
 Et donnez moins à vos maîtresses,
 Aux Princes & aux favoris *bis*.

UN MEMBRE DE LA NOBLESSE
AU CONTROLEUR.Air : *Ce mouchoir, belle Raimonde.*

Votre espoir en vain se fonde
 Sur un bizarre secret;
 En mille erreurs il abonde,
 Et ce merveilleux projet
 Exige qu'on le refonde...

(LE CONTROLEUR.)

Non pas, Monsieur, s'il vous plaît,
 Il faut imposer le monde,
 J'y trouve mon intérêt.

LES NOTABLES ensemble.

Air : *Quel désespoir.*

Quel désespoir !
On veut nous mettre à la besace ;
Quel désespoir !
Tout cede au suprême pouvoir.

UN CONSEILLER D'ETAT.

Air : *Ah ! Monseigneur.*

Ah ! Monseigneur, ah ! Monseigneur ,
Tout est contre vous en rumeur ;
Nobles, tiers état & Clergé
Font un baccanal enragé.
Que servent contre un tel débat
Messieurs les Conseillers d'Etat ?

LE CONTROLEUR.

Air : *Des Olivettes.*

Eh ! lon, lan, la, laissez les crier,
Les François que l'on impose,
Et lon lan la, laissez les chanter,
C'est le seul bien qu'il leur faut laisser.

L'AUTEUR AU PUBLIC.

Air de *Figaro.*

Or, Messieurs, cette assemblée
Qu'on tient en ces tristes jours,
A la France désolée
Ne pouvant porter secours,
Bientôt sera consolée,
Et pour de bonnes raisons
Finira par des chansons,
Finira par des chansons.

ADIEU AU CONTRÔLEUR.

Air : l'avez-vous vu...

A Monsieur
 Le Contrôleur,
 Santé, joie & retraite;
 Quand on le prit
 Pour son esprit,
 Bien chere fut l'emplette;
 On sait qu'il n'aime pas pour peu
 La table, le lit & le jeu;
 Un jour viendra
 Qu'il variera
 Ses passe tems aimables,
 Et l'on verra
 Qu'il sautera
 Pour Messieurs les Notables.

Sur le même Air :

De Monseigneur
 Le Contrôleur
 Demander la retraite,
 Messieurs, c'est un excès d'humeur
 Qui bien peu l'inquiete;
 S'il faut qu'il chante, il chantera,
 S'il faut qu'il danse, il dansera :
 Mais il prétend,
 En vous donnant
 Ce passe tems aimable,
 Danser au son
 Du violon
 Payé par les Notables.

LE

 LE FERMIER AFFAMÉ.

Conte.

Sir Jérôme Rusteut, glouton de forte espee,
 Avoit tant satisfait ses divers appétits
 Que sa famille & lui, plongés dans la tristesse
 A manger sobrement étoient presque réduits.
 Ils avoient emembré la volaille menue,
 Digne ornement, soutien du poulailier,
 Qui pour chercher à le ravitailler,
 Prenoit hélas ! peine bien superflue ;
 Car Messieurs les dindons, vû leur noble origine,
 Des restes de Jérôme empatés à foison,
 Avec tout le peuple oïson
 Chez le peuple Poulet envoyoit la famine
 Et portoit la destruction.
 Cependant le Fermier dit, il faut que je mange,
 Mais avant de jouir des débris de mon bien,
 Consultons Messer Grimaudin
 Mon fidele Batteur en Grange.
 Il dit, ou ne dit pas, mais il fait ; & soudain
 Le batteur & Jérôme avisent au moyen
 De subvenir à la dépense.
 Ma foi ! dit Grimaudin, plus j'y rêve & j'y pense.
 Plus je vois que tout ira bien.....
 Oui, croyez-moi, Jérôme, il faut dès ce jour
 même
 Pour satisfaire enfin votre appétit extrême,
 User du droit que Dieu vous donne avec le jour,
 Celui de dégrossir un peu la basse cœur ;

A quoi bon conserver tout ce peuple inutile ?
 A qui fait bien vouloir le pouvoir est facile.
 Il disoit : & Jérôme approuvant son discours
 Se hâte d'assembler de ses diverses cours

Quelques habitans imbécilles
 Qui se montrant assez dociles ,
 Ecouterent d'abord sans un mot proférer
 Le discours que Jérôme eut peine à réciter ;
 Mais quand on entendit , *il faut que je vous*
mange ,

Chacun d'eux s'agitait d'une manière étrange ;
 Le mouton doucement béloit un long soupir ;
 On voyoit des dindons la crête purpurine
 Au milieu des gloux gloux se dresser & pâlir ;
 Le cochon en grognant frôla deux fois sa mine ;
 Tous ensemble criaient , maudissant le fermier :
 Quoi ! nous fûmes nourris aux dépens de tant
d'autres ,

Et leurs jours consumés pour conserver les
nôtres

N'écartons pas l'horreur de se voir dévorer ?
 Non ; ne le souffrons pas , & dès lors grand
tapage ;

Tenez ferme , Jérôme , il vous faut du courage ,
 Disoit le batteur grimaud :

Les affaires sont en bon train ;

En rester là seroit peu sage ;

Du combat pensez que le gain

Doit vous fermer l'oreille à tout ce clabaudage.

Messieurs , leur dit Jérôme , écoutez ma raison ,
 J'ai faim ; mon estomac ne remplit pas de
vuide ,

Ainsi , vite qu'on se décide.

Je ne demande ici ni discours ni leçon ;
 Ni si je dois manger ou non ;
 Je ne veux de vous autre chose
 Si non que vous disiez du moins à quelle sauce,
 Messieurs , chacun de vous est bon.

EPIGRAMME

sur l'assemblée de Notables.

Par ordre du Monarque au Conseil appelés,
 Les notables de France étoient tous assemblés
 Lorsqu'en si bonne compagnie
 Parut la sage économie
 En disant : Messieurs , me voici.
 Tous ces Messieurs remplis de joie & de surprise,
 S'écrierent : partons, sitôt qu'elle est admise,
 Nous n'avons plus que faire ici.

L'ETAT CRITIQUE.

Comment va la santé du chef de la finance ?
 Fort mal ; très-mal , plus mal que l'on ne pense :
 Il éprouve mille douleurs --
 Mais les médicamens ? --- Provoquent ses sueurs
 Sans qu'aucun d'eux soit efficace.
 Comment ? --- Mon ami , rien ne passe.



 LOGOGYPHE.

Je fus un prodige d'audace
 D'adresse & de duplicité,
 Riant de l'imbécillité
 De ceux qui m'avoient mis en place.
 Il faut que chacun ait son tour;
 Aujourd'hui je fais la grimace
 Comme un plaideur mis hors de cour.
 Dans les sept pieds qui composent mon nom,
 Se trouve un meuble élégant, à la mode,
 Au vieillard surtout fort commode,
 Qui cent fois m'auroit dû faire changer de ton.
 On rencontre de plus une horrible machine
 Vomissant la flamme & la mort :
 Si c'étoit contre moi, l'on béniroit le sort;
 Tout bon François me la destine.
 J'offre un engin pernicieux
 Au craintif habitant de l'onde,
 Et lorsque la raison a défilé les yeux,
 Jecroyois y tenir plus des trois quarts du monde;
 Cherchez & vous verrez paroître
 Deux villes, un ambassadeur,
 En amour un excellent maître,
 Ce qu'à Cherbourg on élève à grands frais,
 Celui qui de la vigne eut les premiers bienfaits,
 Le cinquième d'un lustre, un seizième de livre.
 Et pour finir j'offre aux yeux du lecteur
 La portion de moi, si digne de la corde;
 Mon cher Charlot miséricorde !
 Que j'en sois quitte pour la peur !

E P I G R A M M E.

Quoi ! Necker & Calonne exilés tous les deux !
 Le premier a servi , l'autre a perdu la France ,
 Quelle injustice ! eh doucement , Messieurs ,
 Il falloit égaler & recette & dépense.
 En médecine , on vroit avoir prouvé ,
 Comme en finance , en guerre , en politique ,
 Qu'aux maux désespérés il faut de l'émétique.
 François , à vos malheurs le remede est trouvé
 Sans même avoir recours à ce grand spécifique
 Quelques grains d'*Antimoine* , & l'Etat est
 sauvé.

Le Chapeau oublié.

Occupé d'objets d'importance ,
 Le nouveau chef de la finance ,
 Près du Monarque & du bureau ,
 Avoit oublié son chapeau.
 De cet oubli lors chacun glose ;
 Peu de chose amuse la cour ,
 Comme peu souvent indispose.
 On rit , on parle tour à tour.
 Le Roi n'entend plus qu'un bruit sourd
 Dont il veut connoître la cause.
 On la conte : --- après une pause.
 Le prince riant à son tour
 Dit : *Sur Fourqueux je me repose ;*
Car c'est le seul jusqu'à ce jour ,
Qui me laisse ici quelque chose.

246

Entre l'esprit & la raison sévère,
Entre le silence & la voix,
Je suis un intermédiaire.
Je parle arabe, grec, latin, hébreu, chinois.
Toute religion m'est fort indifférente.
Mais quoique d'humeur tolérante
Sur les sectes & les partis,
J'ai toujours préféré les Papes aux Muphis.
Ainsi que le soleil, je répands la lumière,
Je n'ai pourtant pas ses rayons :
Ainsi que *Raphael*, j'exprime un caractère,
Je n'ai pourtant pas ses crayons.
A deux couleurs se borne ma palette,
Je peins en noir sur un fond blanc.
J'arrange tous les traits, la toile les répète;
Nul portrait n'est plus ressemblant.
Libre, je sers d'organe à la raison humaine,
Esclave, je l'étouffe ou bien je la combats.
Le peuple est vil, les grands sont bas,
Et les bons Rois trompés, si tôt que l'on m'en-
chaîne.
J'ai beaucoup d'ennemis : les parlemens, les
fots,
Le grand Inquisiteur & le Garde des sceaux.

BOUTADE D'UN PRISONNIER.

Parodie de Corneille.

La Bastille où la nuit sert des tyrans heureux !
 La Bastille où la haine est le plaisir des dieux !
 La Bastille où la force enchaîne le génie !
 La Bastille où l'on meurt sans sortir de la vie !
 Puissent les citoyens ensemble conjurés,
 Enfoncer ses cachots par le fer assurés !
 Et si pour ébranler ce colosse de pierre,
 Paris ne suffit pas, vienne la France entière !
 A pas précipités que cent peuples divers
 Passent, pour la détruire, & les monts & les

mers :

Qu'elle même sur soi renverse ses murailles ;
 Que l'enfer aggrandi s'ouvre par ses entrailles :
 Que le ciel en courroux allumé par mes vœux
 Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
 Et de mes yeux puisse je y voir tomber la

foudre,

Voir ses canons en cendre & ses soldats en

poudre,

Son dernier Gouverneur à son dernier soupir,
 Moi seul en être cause & mourir de plaisir !

Par M. Manuel.

PLAISIR ET DESIR.

Plaisir sur un monceau de roses
 Depuis longtems, pâle, dormoit :
 Voyant ses paupieres si closes
 Annette à part s'en alarmoit.
 „ Peut être sorroit d'une orgie !
 „ Peut-être se déplaît chez moi !
 „ Crains que ne tombe en léthargie.
 „ Plaisir ! plaisir ! éveille toi. „

Annette & le pince & le pousse ,
 Si que reviennent ses couleurs,
 Mais tout en rêvant se courrouce
 Car se renfonce entre les fleurs.
 Près de l'indiscrete bergere ,
 Desir vole fort à propos.
 „ Hélas ! comme arrangez mon fiere :
 „ Peux seul l'arracher au repos. „

Brillant flambeau du doux mystere
 Est à l'usage du desir ;
 Desir en passant la lumiere
 Trois fois sous les yeux du plaisir
 Puis chatouille du bout de l'aile
 Le bord des levres du dormeur.
 Plaisir jusqu'alors tant rebelle
 S'éveille en fin de bonne humeur.

D'Annette écoutant la priere
 Desir s'affied au milieu d'eux.

Desir guide, desir eclaire,
 Desir renouvelle leurs jeux ;
 Mais ce Dieu voulant pour leur plaisir
 Veiller jusques au lendemain,
 A son tour ferme la paupiere
 Et son flambeau fuit de sa main.

„ Plaisir, dit la belle naïve,
 „ Fais au desir comme t'a fait.
 „ De ta part même tentative
 „ Sur lui produira même effet. „
 Plaisir répond. „ Nenni, mon ange :
 „ A ce perdrois tous mes efforts ;
 „ Ne saurions nous rendre le change,
 „ Lui me réveille & moi l'endors. „

Par M. de Piis.



250

Fille à dix ans est un petit livret
Intitulé : le berceau de Nature ;
Fille à quinze ans est un petit coffret
Qu'on n'ouvre point sans forcer la serrure ,
Fille à vingt ans est un épais buisson
Dont maint chasseur , pour le battres'approche ;
Fille à trente ans est de la venaison
Bien faisaillée , & propre à mettre en broche ;
A quarante ans , c'est un gros bastion
Où le canon a fait plus d'une breche ;
A cinquante ans , c'est un vieux lampon
Dont à regret on va fournir la mèche.

Portrait de l'homme.

L'homme à dix ans, est un petit jouet,
Des voluptés heureux présage;
L'homme à quinze ans est un joli hochet
Dont nature indique l'usage;
L'homme à vingt ans est un hardi chasseur
Dont la piberie est toujours pleine;
L'homme à trente ans est un coursier vain-
queur
Qui touche au but sans perdre haleine;
A quarante ans c'est un bel étalon,
Mais dont l'allure est un peu lente;
A cinquante ans c'est un vieux mousqueton,
Dont on presse en vain la détente.

COUPLET

*A Mlle Raucourt , sur l'air : On compteroit
les diamans.*

Pour te fêter , belle *Raucourt* ,
Que n'ai je obtenu la puissance
De changer vingt fois en un jour
Et de sexe & de jouissance !
Oui , je voudrois , pour t'exprimer
Jusqu'à quel degré tu m'es chere ,
Etre jeune homme pour t'aimer ,
Et jeune fille pour te plaire.

EPIGRAMME

Sur l'ouvrage intitulé *les Chiffons* , par M.
Besroi de Regny , auteur des *Lunes du Cousin*
Jacques.

Cet accès , cher *Cousin* , ici ne prendra guere
Et n'enrichira pas *Lefclapart* ton libraire ;
Ecoute , n'écris plus , en voici les raisons :
L'on fera des mouchoirs de tes doctes *Chiffons*.



LES QUATRE AGES.

Du musicien.

De quinze à trente, ah le bel âge
Pour mantille ou pour bavoler !
Je jouo's ; musicien volage,
Huit ou dix airs de flageolet.

D'un autre instrument à quarante.
Filant l'archet dans les concerts,
Une brunette un peu piquante,
Tiroit de moi trois ou quatre airs.

Sur le clavecin à cinquante
Je connois les arpégemens ;
D'une musique plus savante
Je jouois un air seulement.

Depuis ce tems, lorsque j'aborde
Avec mon luth une beauté,
A grand'peine, hélas, je l'accorde,
Et l'air est mal exécuté.



S T A N C E S

D'un Provincial à Paris.

Enfin j'ai vu la ville immense
Où les provinciaux vont chercher le bonheur.
J'ai dit en la voyant : quelle magnificence !
La France est un grand corps dont Paris est
le cœur.

J'ai vu ces tours où l'art insulte à la nature
 Temples saints que l'orgueil bâtit,
 J'ai vu ces longs bosquets, colosses de verdure
 Et ces palais si grands où l'homme est si petit.

Dans des chars transparens où le luxe se joue
J'ai vu des dieux nonchalamment portés;
J'ai fait mieux que les voir; ils m'ont couvert
de boue,

Noble émanation de ces divinités.

J'ai vu multiplier les Muses & les Graces :
J'ai vu sur cinq ou six parnasses
Le chaste Chérubin & le décent Jeannot.
Les prisons de *Sedaine* & les cerceaux d'*Arnaud*.

Dans un temple de la magie,
Où les arts alliés joignent leur énergie,
J'ai vu des Paladins qui, par un noble effort,
Dansoient à l'agonie & même après la mort.

J'ai vu les nymphes surannées
Inscrit sur leurs fronts le chiffre de vingt ans :
J'ai vu des fleurs d'hiver & des roses fanées
Disputer la fraîcheur aux filles du printems.

J'ai vu plus d'une aventuriere
Afficher le plaisir, le chagrin dans le cœur,
Et des Vénus dans la misere
Crier : Venez ici , nous vendons le bonheur.
Et cependant je n'y vis jamais vivre
Un seul homme content ; à moins qu'il ne fût
ivre.

COUPLETS

*Chantés dans un grand souper où se trouvoient
un moine & la Marquise de **, lesquels
avoient fournis l'anecdote & donné lieu à ces
couplets par M. J...*

Air : de Robin Ture-Lure.

Tandis qu'à rire , en ces lieux ,
Vous trouvez matiere vaste
Moi, je vais , plus sérieux ,
Par contraste ,
Chanter un amour très-chaste
Sur un air simple , & sans faste.

Un jour de saint Vendredi ,
(Ce jour-là n'est point des vôtres)
J'imitois en raccourci
Les Apôtres ,

Oubliant mes patenôtres
Et laissant jeûner les autres.

A côté de mon pallier
 Près du toit, au quatrième
 Doucement j'entends crier :
 „ Toi que j'aime,
 „ Faisons, ô beauté suprême;
 „ Ensemble notre carême. „

Curieux de confronter
 Si l'on dort, ou si l'on veille,
 Je m'approche, sans quitter
 Ma bouteille,
 Et guidés par mon oreille
 Mes deux yeux virent merveille.

Qu'ai je vu ! qu'ai-je entendu...
 Madame, vous le dirai je ?
 On en sera confondu...
 Mais j'abrège :
 Certain carme sacrilège
 Se remuoit sur un siege.

Ma voisine étoit sous lui,
 Qui dévotement émue,
 S'écrioit : „ J'ai, mon ami,
 „ La berlue;
 „ Je me meurs, je perds la vue...!
 „ Juste Ciel ! Je suis... fichue ! „

Avec ce moine fripon
 Notre pieuse bergère
 Faisoit la communion
 De Cythere,

Ouvrant la bouche au Saint-Pere,
En sens perpendiculaire.

Quel Vendredi-saint joyeux !
„Pere, poursuit la lubrique ,
„Saurez vous bien dire deux ? „
Il réplique :
„Oh ! l'apostrophe me pique ,
„Madame, suis-je Laïque ? „

Un carme est fort à ce jeu.
Dix fois, sans quitter la place,
Il compte sur son prie-dieu ,
Plein d'audace ,
Le chapelet de la grace ,
D'une manière efficace.

Mais enfin il se lassâ ,
Et même avant la douzelle ;
C'est l'usage, en ce cas là :
Une belle
Voudroit qu'un amant pour elle
Eût une ardeur éternelle.

„ Vous m'abandonnez, hélas !
„ Infortune sans seconde !
„ Que le thermomètre est bas !
- „ Point de fronde ,
„ Dit-il, aujourd'hui, ma blonde ,
„ Meurt le créateur du monde. „

„ Pour la résurrection
Reprit-elle „ je t'invite ;

„ Mais

„ Mais dans trois jours :... Que c'est long !
 --- „ Ma petite ,
 „ Pâques , chez moi , vient plus vite :
 „ Cette nuit , je ressuscite. „

COUPLETS

Sur l'Air : *Avec les jeux dans le Village.*

Content & gai dans mon asile ,
 Exempt de peines , de desirs ,
 Je vis heureux , je suis tranquille ,
 Chaque instant m'offre des plaisirs ,
 Je philosophe avec *Montagne* ,
 Et cent fois mieux que dans Platon ,
 Près de toi , ma chère compagne ,
 Pour bien aimer , je prends leçon. (*bis*)

Des couronnes de la victoire
 Qu'un héros puisse être tenté ;
 Pour moi je déteste la gloire
 Qui fait gémir l'humanité :
 Qu'autour de mon humble hermitage
 Je puisse faire des heureux ,
 Dois-je alors me croire moins sage
 Que nos guerriers les plus-fameux ! (*bis*)

Par une bravade inutile
 Qu'un aëromane un peu fou
 Aille aux yeux de toute une ville
 Brillamment se casser le cou ,

Tome III.

Tous les ballons ne sauroient plaire
 Qu'à des cervelles à l'envers.
 Le bonheur n'est que sur la terre :
 Qu'iroit-on chercher dans les airs? (*bis*).

Qu'épris d'une autre rêverie
 Que l'on dit être du bon ton,
 Un armateur de la chymie
 Consomme son bien en charbon,
 A bien *séparer les substances* :
 A son aise il peut s'amuser,
 Pour moi la perle des sciences
 C'est jouir sans *Analiser*. (*bis*)

E P I G R A M M E

*Sur le portail de la nouvelle église de sainte
 Genevieve.*

Cette église est faite de sorte
 Que, pour y loger le bon Dieu
 Dans le plus bel endroit du lieu,
 Il faudroit le mettre à la porte.



EPIGRAMME

Sur l'Auteur des petites Affiches.

Un jeune peintre , à son retour de Rome ,
 D'après *Gesner* , peignoit la mort d'*Abel*.
 L'œuvre avançoit si bien que le jeune homme
 Se croyoit presque un nouveau *Raphael*.
 Dans son tableau, l'*Abel*, l'*Adam* & l'*Eve*
 Formoient un groupe , & la main de l'élève
 Les avoit peints des traits les plus touchans.
 Mais n'ayant pas fréquenté les méchans ,
 Il peignoit mal l'air de mauvais augure ,
 L'air triste & bas qu'exigeoit la figure
 Du noir *Cain*. L'art étoit en défaut ;
 Lorsqu'un beau jour voyant par aventure
 Le Cuisire A.... , l'artiste fit un saut :
 Enfin , dit il , voilà ce qu'il me faut ,
 Et mon *Cain* sera d'après nature.

FABLE

*A l'occasion du voyage de Louis XVI en
 Normandie.*

L'Aigle & les petits Oiseaux.

L'aigle rassasié des serviles honneurs
 Que lui rendoient jusqu'en son aire

Une foule d'oiseaux qu'on appelle grandeurs,
Ducs, Milans & Condors, empressés à lui
plaire,

Pour en obtenir des faveurs,
D'hommages plus réels envia les douceurs.

Il part, &, dans une tournée,
Voit des nids de pinsons, de bréans, d'étour-
neaux,

Et, je pense, aussi de moineaux,
Gens, à chaque saison, que ramene l'année,
Soutenant de leur mieux leur pierre destinée.
Sa présence les charme. Ils ont quitté les bois
Pour venir tous à la rencontre.

Tous font pour lui des vœux. Tous chérif-
soient ses loix.

Quelque part qu'un bon Roi se montre,
Il s'entend bénir mille fois.

L'aigle de leur tendresse obtint cet heureux
gage,

Et vit qu'il eût été leur souverain par choix.
Nul accent douloureux n'attriste son passage,
Hors quelque moineaux francs qui, sous de
pauvres toits,

Ont peine à nourrir leur ménage,
Et dont la défaillante voix
Demande au ciel que l'aigle le soulage.

Las, n'y manqua l'oiseau de Jupiter :

Aussi ce fortuné voyage
Doubla pour lui l'amour des habitans de l'air.
De voir de près le peuple il connut l'avan-
tage,

Et se promit encor de goûter ce bonheur.
Ailleurs un plus brillant hommage

Peut paroître suspect autant qu'il est flatteur :
 Mais c'est là qu'on entend le langage du cœur.

E P I T A P H E

Du chevalier de Létorière.

Ci-gît du beau sexe l'idole ,
 Un Adonis formé pour les plaisirs ,
 Dont la dépense & les desirs
 Auroient tari la source du paffole.
 Les parques n'osoient le ravir ,
 De peur d'outrager la nature ,
 Mais les dieux dans ses traits contemplant leur
 figure ,
 Le trouverent trop beau pour le laisser vieillir.

LE N O T A B L E.

A table affis , fans dire-mot
 Entre Bellamourt & Cuffière ,
 D'un air modeste & point sot ,
 Car n'est point sot qui fait se taire ,
 Ariste écoutoit gravement.
 Mille propos à la légère
 Sur lui pleuvoient abondamment ;
 Mes deux étourneaux , fans mystère ,
 Tranchoient sur tout très-hautement.

Et parloient de la grande affaire ;
 Ils en parloient , Dieu sait comment !
 Qu'en pense Monsieur le Notable ?
 Il est discret assurément ;
 Cette réserve est respectable.
 Eh Messieurs ; allons doucement ,
 Leur répliqua modestement
 Le Notable tranquille & sage ;
 A quel propos ce persiflage ?
 De me dévouer à vos jeux
 Vous pourriez vous faire une fête ,
 Si j'étois très sot ou très bête ;
 Mais au vrai je suis entre deux.

L'AMOUR

DES ANTIQUES

Dans ce palais auguste où le meilleur des rois
 Assemble ses sujets pour balancer leurs droits ,
 En robe du vieux tems , la femme d'un No-
 table ,
 De vive répartie & d'humeur agréable ,
 D'un antique damas qu'elle apporta de Tours ,
 Etaloit dignement le superbe ramage
 Et de ses larges fleurs les ondoyans contours.
 Un jeune courtisan , cette espee est peu sage ,
 Voit la dame au damas , l'aborde lestement
 Et baise du vieux goût les pompeuses reliques.

Eh mais, d'où vient donc ce vif empressé-
ment ?

Madame, pardonnez ; moi, j'aime les antiques.
Et mon cœur enchanté ne voit rien au dessus ;

Vous les aimez, eh bien, il faut vous satis-
faire ;

Et vous n'avez, Monsieur, qu'à baiser mon
derrière ;

L'antiquité vous plaît, il a vingt ans de plus.

EPIGRAMME.

L'histoire en a la preuve en mains,
C'est l'exemple qui fait les hommes ;
Si Dieu renvoyoit les Romains
Dans le pauvre siècle où nous sommes,
Caton tourneroit à tout vent,
Lucrece seroit une fille,
Messaline iroit au couvent
Et *Brutus* même à la Bastille.



FRAGMENT

D'une épître aux prisonniers de la bastille.

A Mlle OLIVA.

Qu'as-tu fait, Oliva ! Par quelle destinée ,
 Paroissant à mes yeux la Motte retournée , (*)
 Ou plutôt empruntant le Domino Valois ,
 Viens-tu d'un nouveau crime épouvanter les
 loix ?

„ Je suis jeune , dis-tu , trop sensible & trop
 tendre ;
 „ De la séduction je n'ai pu me défendre ;
 „ Consultez mon mémoire : un espoir en-
 chanteur
 „ Aux pièges des méchans avoit livré mon
 cœur :
 „ La Motte étoit mon guide : au grand prêtre
 amenée ,
 „ Victime j'ai tendu ma gorge infortunée.
 „ Mais j'atteste le ciel qu'en cet instant fatal
 „ Le coup que j'ai reçu n'est point du Cardinal.
 „ Le Conseil de Rohan , mon défenseur lui-
 même ,
 „ Ont tiré mon esprit de cette erreur extrême ;
 „ Tous deux m'ont démontré que je n'ai rien
 pu voir ;

(*) Oliva est l'anagramme de Valois , en supprimant
 r.s.

„ Target

- „ Target qu'il faisoit nuit , Blondel qu'il fai-
soit noir :
„ Voilà ce que je fais , & mon ame ingénue ,
„ Dans cet humble récit se montre toute nue ,
„ Je suis simple & sans art , & qui fut jamais
mieux
„ Que la triste Oliva , se dévoiler aux yeux ?
„ Croyez en ma candeur si naïve & si pure ;
„ C'est le plus beau des dons que m'a fait la
nature.

A C A G L I O S T R O .

- Mais toi , de la nature ô fils infortuné ,
Qui t'a mis sous le glaive au crime destiné ?
D'où partent ces sanglots dans l'horreur des
ténèbres ?
Et ces gémissemens sous les voûtes funebres ?
Dis-moi quel est ton crime & quels sont tes
forfaits ?
„ J'avois toujours compté mes jours par mes
bienfaits ;
„ Ami consolateur de la nature humaine ,
„ Je mettois mon bonheur à soulager sa peine ,
„ Et le consolateur , l'ami de l'univers ,
„ Gémît en ce moment , chargé d'indignes
fers.
„ Des maux que j'ai guéris par ma vaste science ,
„ De mes vastes travaux telle est la récom-
pense..
„ François , peuple d'ingrats , malheureuse cité ,
„ Je consacrais mes jours à ta félicité ,
„ O Paris inhumain , fatale Trébisonde !
Tome III. Z

„ Tu vas donc immoler le grand ami du
monde !
„ Hélas ! Il chérirait son déplorable fort ,
„ S'il faisoit ton bonheur en recevant la mort.
„ Frappe ! à ta cruauté ton ami s'abandonne ,
„ Sous tes coups expirant ton ami te pardonne.,,

E P I G R A M M E.

Un certain Charles , peu crédule ,
Nioit qu'il nous fût révélé
Qu'aux humains ânesse ni mule
En aucun tems eussent parlé ;
Lors Martin l'ânier , l'infailible ,
Lui dit : Démentez donc la bible !
De par le grand Dieu d'Abraham ,
Je vous jure , mon ami Charles ,
Que l'ânesse de Balaam
A parlé , comme je vous parle.

N A I V E T É

*D'une jeune femme de la Cour mariée à un
vieillard.*

Un vieux barbon voyoit maigrir sa femme ;
Le médecin fut mandé promptement :
Vous êtes grosse ? Et de combien , Madame ?
Hélas ! Monsieur , d'une fois seulement.

E P I G R A M M E

*Sur le Réquisitoire de M. Séguier, contre le
Mémoire de M. Dupati, au sujet des trois
malheureux condamnés à la roue.*

Hé bien, avez-vous lu notre Réquisitoire,
Où mon cousin Séguier parle si doctement
Qu'on croit être aux leçons d'un Professeur
d'histoire ?
C'est un ouvrage rare ! --- Oh, très-rare vrai-
ment ;
Car nulle part on n'en voit d'exemplaires,
Hors chez Messieurs ou bien chez les libraires.

C H A N S O N

Sur l'Air du Vaudeville de Figaro.

Dans ce monde tout varie,
L'esprit & le sentiment.
Chacun son goût, sa manie ;
L'un voit noir, l'autre voit blanc.
Pour moi, fier de ma patrie,
Ulis fait tout mon espoir,
Et je déteste le Noir... (bis)

Lorsque je vois ma Glicere
En juste blanc de satin,
Qui, sur sa taille légère,
S'allie avec son beau sein ;
Oui, je crois être à Cythere,

Et je ne puis concevoir
Comment on souffre le *Noir...* (bis)

Quoiqu'ici je désavoue
Hautement cette couleur,
Il faut poustant que je loue
Ses avantages ailleurs.
Il est vrai que pour la boue
On ne sauroit rien avoir
De plus propre que le *Noir...* (bis)

Voyez cet amas de cuistres
Prêtres, moines & prélats,
Procureurs, juges, ministres,
Médecins & magistrats,
Leurs uniformes finistres
Leur tiennent lieu de savoir.
Que d'ânes couvre le *Noir...* (bis)

Mais ces frères avantages
Ne peuvent être opposés
Aux innombrables dommages
Dont nous sommes écrasés.
Ce seroit trop d'avantages,
S'il falloit appercevoir
Les maux que cause le *Noir...* (bis)

Jouant sa douleur extrême,
Cloris, en habit de deuil,
Dans les bras de ce qu'elle aime
Rit d'un époux au cercueil.
Voile affreux du titratagème,
Ne pourra-t-on bientôt voir
Supprimer enfin le *Noir...* (bis)

Je voudrois, à tous propice,
 Si j'étois au rang des Rois,
 Que surtout sans artifice,
 On interprêtât les loix.
 Pour établir la police
 J'userois de mon pouvoir,
 Et je proscrirois le *Noir...* (bis)

J'aimerois la politique,
 Les talens & la vertu;
 Et je voudrois qu'on s'applique
 A réprimer les abus.
 Enfin en place publique,
 Aux flambeaux par un beau soir,
 Je ferois brûler le *Noir...* (bis)

Ce vœu devient inutile.
 L'honnête homme est maîtrisé;
 A la cour comme à la ville
 Le *Noir* est autorisé.
 Car le peuple est imbécille,
 Et les Grands prennent sans voir
 Souvent le blanc pour le *Noir..* (bis)



T A B L E

*Des Matieres contenues dans ce troisieme
Volume.*

<i>Adultere.</i>	Page 173
<i>Agiotage.</i>	5
<i>Aix-la-Chapelle.</i>	69
<i>Albanie. (le Prince d') Précis de ses aventures.</i>	180
<i>Alchymie.</i>	121
<i>Alligre. (le Premier Président d')</i>	124
<i>Amour. 7 , 14 , 16 , 19 , 22 , 55 , 91 ,</i>	114
<i>Anglois. 17 , 20 , 61 , 109 , 113 ,</i>	167
<i>Apothicaire.</i>	28 , 99
<i>Archevêque de Paris.</i>	100
<i>--- de Toulouse.</i>	69
<i>Arnoult. (Mlle)</i>	78
<i>Assassinats. 38 , 57 , 79 , 84 , 95 , 96</i>	102 ,
	197 , 198
<i>Antiques.</i>	124
<i>Avarice.</i>	62 , 75
<i>Avocat.</i>	13
<i>Ballon aérostatique.</i>	34
<i>Baudissin. (le Comte de)</i>	49
<i>Baudry (le Président de)</i>	102
<i>Beaujon. (M. de)</i>	65
<i>Beaumarchais. (M. de)</i>	67
<i>Belocq & Compagnie.</i>	213
<i>Bievre. (Marquis de)</i>	112
<i>Billon. (J. Claude) Sa belle action.</i>	103
<i>Bois de Boulogne.</i>	12
<i>Bonnes actions , 24 , 26 , 33 , 42 ,</i>	103 , 167

TABLE.

<i>Boufflers.</i> (M. de)	11
--- (Madame de)	12
<i>Bouffantes.</i>	29
<i>Bons mots.</i> 6 , 14 , 16 , 18 , 22 , 30 , 31 .	
43 , 59 , 62 , 67 , 69 , 91 , 99 , 100 ,	
107 , 109 , 111 , 124 , 159 , 172 , 202	
<i>Brun.</i> (l'abbé , oratorien)	25
<i>Cabriolet.</i>	12
<i>Calonne.</i> (M. de)	202 , 213
<i>Camp des Tartares.</i>	18 , 79
<i>Carabinier.</i>	26
<i>Carnaval de Venise.</i>	169
<i>Carrosses.</i>	95 , 150 , 161
<i>Catogans.</i>	36
<i>Chamorand.</i>	84
<i>Cologne , ville d'Allemagne.</i>	121
<i>Contrebandiers.</i>	29
<i>Contrôleur-général.</i>	23 , 203
<i>Copons</i> (le Président de)	211
<i>Corse.</i>	151
<i>Cretelle ,</i> (M. de la) avocat.	172
<i>Crosne</i> (M. de)	83
<i>Cuisiniere.</i>	37
<i>Curé.</i> 70 , 98 , 108 , de S. Roch ,	147
<i>De la S....</i> (le Marquis)	73
<i>Déserteurs.</i>	15 , 73
<i>Defaucherets</i> (M.)	15
<i>Dialogue au sortir de l'académie fran-</i>	
<i>çoise.</i>	207
<i>Diderot.</i>	90 , 126
<i>Dillon.</i> (le Comte Edouard)	32
<i>Duels.</i>	19 , 49
<i>Durancy ,</i> (Mlle) actrice.	52

T A B L E.

<i>Elisabeth Petrowna.</i>	105
<i>Empereur de Maroc.</i>	48
<i>Ermenonville. (Société d')</i>	211
<i>Empereur des Romains.</i>	43, 110, 204
<i>Emportement.</i>	44
<i>Entrecasteaux. (M. le Président d') Son</i> <i>crime & sa mort.</i>	57
<i>Entretien de Diderot avec la Maré-</i> <i>chale d'***</i>	126
<i>Epigrammes.</i>	29, 34, 62
<i>Escroqueries.</i>	65, 70, 119
<i>Etats-Unis.</i>	48, 173
<i>Evelina.</i>	71
<i>Exécutions.</i>	97, 109
<i>Fabry. (M de)</i>	157
<i>Faux monnoyeurs.</i>	14
<i>Filles du monde.</i>	33
<i>Folie.</i>	47, 114, 174
<i>Folle S. Joseph.</i>	176
<i>Fourqueux. (M. de)</i>	203
<i>Gageures.</i>	17, 48
<i>Gaudin. (Maître)</i>	13
<i>Georges le Fermier.</i>	100
<i>Gersdorff. (Comte de) Sa mort.</i>	49
<i>Guillaume Tell.</i>	14
<i>Hennequin.</i>	18
<i>Hervin. (l'avocat)</i>	168
<i>Huntington. (Lady)</i>	167
<i>Jalousie.</i>	38, 67, 68
<i>Joueurs.</i>	60, 82
<i>Jugemens.</i>	101, 124
<i>Kornmann. (M. Guill.)</i>	214
<i>La Rosette. (le Navire)</i>	118

genre ; et qu'on ne marche pas aisé-

des écrivains obscurs qui affirmoient tous,

TABLE.

<i>Laudon.</i> (le Général)	45
<i>La Vaupaliere.</i>	33
<i>Lee.</i> (le Général)	109
<i>Lusignan.</i> (M. de)	7
<i>Main.</i> (la belle)	54
<i>Maison-Neuve.</i> (M. de)	62
<i>Mariage.</i> 70, 104, 115, 172, 173	
<i>Mariage</i> de deux femmes ensemble.	31
<i>Maulevrier.</i> (M. le Comte de)	16
<i>Maupeou,</i> (M. de) Maître des Requêtes.	59
<i>Médecin.</i>	111
<i>Moines.</i>	112
<i>Morellet.</i> (l'abbé)	170
<i>Moreau,</i> chanteur de l'opéra.	21
<i>Mortiere.</i> (le Chevalier de la)	90
<i>Necker.</i> (Mlle)	76
<i>Normand.</i>	60
<i>Opération</i> césarienne.	170
<i>Orlow.</i> (le Comte)	105
<i>Pauline.</i>	55
<i>Peyrouse.</i> (M. de la)	154
<i>Phénomene</i> de médecine.	205
<i>Palais-Royal.</i> 18, 79, 82, 88	
<i>Pitt.</i> (Mlle) Sa prétendue conversion.	27
<i>Placide,</i> danseur de corde.	62
<i>Polichinelle.</i>	169
<i>Pompignan.</i> (M. le Franc de)	41
<i>Porcelaines.</i>	22
<i>Poulailler,</i> (Paul Allier) voleur.	30
<i>Procession</i> des captifs.	76
<i>Procureur.</i>	13
<i>Projets.</i>	15

Tome IV.

A a

veront une infinité d'anecdotes di-

ces germains eurent formé des établissemens

T A B L E.

<i>Raucourt.</i> (Mlle)	29, 78
<i>Raynal.</i> (l'abbé)	90
<i>Retz.</i> (le docteur)	150
<i>Révérand.</i> (Mad.)	94
<i>Rêves.</i>	192
<i>Requête à M. le Baron de Breteuil.</i>	161
<i>Richelieu.</i> (le Maréchal de)	32, 60
<i>Ridicule.</i>	45
<i>Rohan Chabot.</i> (la Duchesse de)	108
<i>Roi d'Angleterre.</i>	100
<i>Roi de France.</i>	107, 116, 160, 166
<i>Roi de Suede.</i>	47, 69
<i>Rosalie</i> (de la comédie Italienne.)	32, 52
<i>Scheiz-Manfour.</i>	46
<i>Schoubart.</i> (M.)	51
<i>Skeene</i> (le Général)	205
<i>Société de gens de lettres.</i>	101
<i>Soufflets.</i>	55, 159
<i>Speclacles.</i>	15, 21, 102
<i>Suicides.</i>	13, 16, 18, 38, 55, 68, 97, 98
<i>Testamens.</i>	61, 64, 120
<i>Tigre.</i>	158
<i>Tolleyndal.</i> (le chevalier de)	193
<i>Tondeurs de chiens.</i>	73
<i>Tourton & Ravel.</i>	213
<i>Tourzel.</i> (le Marquis de)	166
<i>Tronchin.</i> (M.)	99
<i>Tschesné,</i> maniere dont s'est fait l'incendie de la flotte turque.	47
<i>Vengeance.</i>	11, 64
<i>Voleur.</i>	42, 95, 102, 118, 118, 193,
<i>Voltaire.</i>	41
<i>Wirtemberg.</i> (le Duc de)	43

T A B L E

<i>Wiski.</i>	52
<i>Tvrognes.</i>	102
<i>Zannowich. (Stefano)</i>	180

T A B L E

Des pieces fugitives jointes à ce volume.

<i>Le cheval & la fille , conte.</i>	Pag. 216
<i>Vers à Lizette.</i>	217
<i>Le docteur à la mode.</i>	219
<i>Epigramme sur les Journalistes.</i>	221
<i>Cantique spirituel du très spirituel Mande- ment du carême de 1785.</i>	222
<i>Chanson sur l'air : Ah le bel oiseau , ma- man!</i>	224
<i>L'inoculation , conte.</i>	225
<i>Vers lus à l'académie françoise.</i>	226
<i>Chanson sur le lycée.</i>	227
<i>Bouts-rimés.</i>	229
<i>La promesse bien tenue.</i>	ibid.
<i>La présence d'esprit , conte.</i>	230
<i>La rose , chanson.</i>	232
<i>Epigramme.</i>	ibid.
<i>Romance d'un époux à sa femme.</i>	233
<i>Epigramme.</i>	234
<i>La rose sans l'épine.</i>	235
<i>Pot pourri sur l'assemblée de Notables.</i>	230
<i>Le fermier affamé , conte.</i>	241
<i>Epigramme sur l'assemblée de Notables.</i>	249
<i>L'état critique.</i>	ibid.
<i>Logogryphe où se trouvent les mots : canne, canon, nace (pour nasse), Caen, Laon, Nonce , âne , cône , once & col.</i>	244
<i>Epigramme.</i>	245

T A B L E.

<i>Le chapeau oublié.</i>	ibid.
<i>Enigme. (Le mot est Imprimerie)</i>	246
<i>Boutade d'un prisonnier.</i>	247
<i>Plaisir & désir.</i>	248
<i>Portrait de la femme.</i>	250
<i>Portrait de l'homme.</i>	ibid.
<i>Complets à Mlle Raucourt.</i>	251
<i>Epigramme sur l'ouvrage intitulé les Chif- fons.</i>	ibid.
<i>Les quatre âges du musicien.</i>	252
<i>Stances d'un provincial à Paris.</i>	253
<i>Couplets sur l'air de Robin Ture-Lure.</i>	254
<i>Couplets sur l'air : Avec les jeux dans le Village.</i>	257
<i>Epigramme sur le portail de la nouvelle égli- se de Sainte-Genevieve.</i>	258
<i>Epigramme sur l'auteur des petites affiches.</i>	259
<i>Fable à l'occasion du voyage de Louis XVI en Normandie.</i>	ibid.
<i>Epitaphe du Chevalier de Létoriere.</i>	261
<i>Le Notable.</i>	ibid.
<i>L'amour des antiques.</i>	262
<i>Epigramme.</i>	263
<i>Fragment d'une épître aux prisonniers de la Bastille.</i>	264
<i>Epigramme.</i>	266
<i>Naïveté d'une jeune femme de la cour ma- riée à un vieillard.</i>	ibid.
<i>Epigramme.</i>	267
<i>Couplets sur le Noir.</i>	ibid.

Fin de la Table.

à vanter leur curiosité.

Mon dessein n'est pas toute-fois de faire ici l'éloge de mon ouvrage, que je soumets très respectueusement au jugement du public, et dont tout le mérite, en supposant qu'il en ait, se borne à rassembler et présenter avec ordre une variété d'anecdotes répandues dans un grand nombre d'auteurs anciens et modernes peu connus du beau sexe.

De plus grandes recherches auroient sans doute produit une augmentation d'anecdotes, et plus de discernement auroit dicté un meilleur choix. Je ne dissimule point les imperfections de cet ouvrage, mais le lecteur impartial observera que cet essai est le premier dans son

ne eut produit cette espece d'institution ordinaire appelée *chevalerie*, le nouveau degré de considération que leurs femmes acquirent, contribua fortement leur inspirer ce noble orgueil qui les rendit égales ou supérieures en mérite et vertus à toutes celles qui avoient précédemment honoré leur sexe dans des différens.

Mais lorsque la chevalerie commençant à dégénérer, la dignité de chevalier ne fut, plus le prix d'une longue suite d'exploits d'une valeur brillante, lorsque cette dignité, précédemment le faite des honneurs militaires, ne servit plus qu'à distinguer ceux qui possédoient une certaine noblesse de terre, lorsqu'on prodigua la chevalerie à tous ceux qui voulurent acheter et que l'avidité des souverains engagea même ceux qui ne la désiroient pas en revêtir, les hommes dégénérèrent à peu de leurs sentimens d'honneur,

aux de la principale influence. Lors

